don de Henri A. Brunet
Jan. 94

Documents historiques

No 87

LES VOYAGEURS ET LA COLONISATION DE PÉNÉTANGUISHENE (1825-1871)

La colonisation française en Huronie

RÉGIONALE OTTAWA - CARLETON
SOCIÉTÉ FRANCO - ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE
C.P. 7291
OTTAWER, ONTARIO
K1L 8E3

par

Micheline Marchand

Sudbury
La Société historique du Nouvel-Ontario
1989

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO

CONSEIL DE DIRECTION
pour l'année 1989

PRÉSIDENT SORTANT
Jean-Pierre Pichette

PRÉSIDENT EN EXERCICE
Michel Morin

TRÉSORIER
Yves Tassé

SECRÉTAIRE
Stanislaw Chojnacki

CONSEILLERS
Lucie Beaupré – Donald Dennie

Denis Laforest – Hélène Lavoie

Robert Toupin – Normand Vallée

La Conservation du patrimoine, une agence du Ministère de la Culture et des Communications de l'Ontario, a contribué au financement de cet ouvrage.

PRÉFACE

Attirés par le commerce de la fourrure et profitant d'un accès privilégié aux Grands-Lacs grâce au fleuve Saint-Laurent, les Français établirent aux XVIIe et XVIIIe siècles une chaîne de postes de traite et de forts recouvrant tout l'intérieur du continent nord-américain. Puisque le canot constituait à l'époque le seul moyen praticable pour le transport des fourrures entre l'intérieur et les ports de mer, les pays européens participant au commerce de la fourrure comprirent vite l'importance de maîtriser l'accès aux voies d'eau. D'où s'ensuivit l'établissement de nombreux postes ou forts, tous situés à des points stratégiques qui permettaient non seulement de contrôler l'accès aux cours d'eau des Pays d'en Haut (la région des Grands-Lacs) et de la Mer de l'Ouest (les territoires au-delà du lac Supérieur), mais aussi de dominer commercialement toutes ces régions.

Jusqu'à la fin du Régime français (en 1760), les Français dominèrent les Pays d'en Haut. Mais à la baie d'Hudson, plus au nord, les Anglais s'imposèrent définitivement, et exclusivement, à compter de 1713 (traité d'Utrecht). Quand les colons américains, vers le milieu du XVIIIe siècle, s'étendirent vers les vallées de l'Ohio et du Mississippi, les Français réagirent en s'étendant plus à l'ouest, en direction des Rocheuses. Ainsi, on peut résumer l'histoire du Régime français en Ontario par une série de fondations, tantôt missionnaires (Sainte-Marie-aux-Hurons, Sault-Sainte-Marie, L'Assomption), tantôt militaires (Cataracoui, Niagara, Détroit), tantôt commerciales (Rouillé, Saint-Joseph, Michillimackinac, Nipigon, lac des Bois, lac La Pluie).

C'était en effet une politique des autorités coloniales de ne favoriser la colonisation à l'ouest de l'île de Montréal. On avait bien concédé des seigneuries à L'Orignal et au Fort Cataracoui (aujourd'hui Kingston), mais en principe les colons représentaient une denrée trop rare pour qu'on l'éparpillât à travers le continent. Ainsi, on vouait des établissements à un rôle de soutien dans les politiques coloniales, mais on ne leur réservait aucune activité de peuplement. Il y eut une exception, le fort Pontchartrain du Détroit où l'on encouragea le peuplement. Néanmoins, de nombreux postes, missions ou forts furent à l'origine de grandes villes en Amérique du Nord, même si leur peuplement ne vint que plus tard avec l'agriculture, les transports et le commerce.

Le déclin du commerce de la fourrure, après 1821, et la place grandissante de la coupe du bois pose le problème social de la transformation des *voyageurs* de la fourrure en *colons*. De manière générale, on est du reste mal renseigné sur cette transformation; on connaît encore moins comment les *voyageurs*, individuellement, subirent cette mutation. C'est un des principaux intérêts de la présente étude de Madame Micheline Marchand que d'aborder cette question.

L'histoire de l'Ontario français commence en 1610 avec l'arrivée du coureur des bois Étienne Brûlé. Plus que les militaires, les missionnaires ou les marchands, les voyageurs représentent les premiers Franco-Ontariens. Il faut d'ailleurs rappeler la place éminente que le type social du voyageur occupe, encore aujourd'hui, dnas la mythologie populaire du Canada français. Le peuplement franco-ontarien ne progressera rapidement que dans la deuxième moitié du XIXe siècle, dans l'Est de l'Ontario d'abord avant de s'étendre au Sud-Ouest, au sud du lac Sainte-Claire et, à la fin du siècle, vers le Nord-Est. Mais avant cette colonisation rurale, les premiers foyers de peuplement franco-ontarien se développèrent dans le contexte du comerce de la fourrure. En Ontario, trois cas peuvent nous intéresser: L'Assomption du Détroit (Windsor), Lapasse (sur l'Outaouais) et Pénétanguishene (baie Georgienne).

À L'Assomption, en face de Détroit, le peuplement français commença de manière permanente en 1749 par la concession des premières censives. La paroisse de L'Assomption, érigée canoniquement en 1767, est la première de l'Ontario. La première école française y ouvrit ses portes en 1786. Mais au début du XIXe siècle, on ne trouve sur les bords de la rivière du Détroit, à L'Assomption et sur la Petite-Côte, que deux ou trois milliers d'habitants, formant le seul foyer de peuplement «canadien» dans le Haut-Canada. C'est le seul peuplement franco-ontarien continu datant du Régime français.

Toutefois, le commerce de la fourrure continua sous le Régime anglais. Les marchands de fourrure de Montréal embauchèrent, pour le transport de la fourrure, des milliers de voyageurs. La plupart y consacraient quelques années de leur jeunesse, puis renonçaient à ce mode de vie nomade pour prendre femme et terre dans les anciennes paroisses du Bas-Canada. D'autres voyageurs épousaient des Amérindiennes et s'installaient dans les régions de la fourrure. On les retrouve un peu partout, dans les environs des postes de traite, comme Jean-Baptiste Rousseau (Toronto), J.-B. Perrault (Sault-Sainte-Marie), Laronde (Nipissingue), de la Morandière (Killarney).

Au début du XIXe siècle, une grande activité commerciale continuait. Quand le commerce de la fourrure disparut du Saint-Laurent, en 1821, certains anciens voyageurs se fixèrent en groupe dans certaines régions. C'est le cas, par exemple, d'un groupe qui s'établit à Lapasse, sur la rive droite de la rivière des Outaouais, en face de Fort-Coulonge (Québec). Mais le groupe de voyageurs le plus important qu'on ait tenté de transformer en agriculteurs est celui de Pénétanguishene, en 1828. C'est la très intéressante question à laquelle le travail de Madame Micheline Marchand nous apporte une première réponse.

Quel fut le succès de ces tentatives de colonisation? En effet, cette question du peuplement des voyageurs en Ontario n'a pas encore été étudiée. Or le peuplement de Pénétanguishene est le seul cas, en Ontario, où un nombre significatif de voyageurs ait pris des terres et tenté de faire ensemble un peuplement. Le cas de Pénétanguishene est d'autant plus intéressant que, durant les décennies suivantes, de nombreux colons arrivèrent

des régions rurales du Québec, ce qui permet de faire des comparaisons entre les deux groupes. Il s'avère que la transition entre la traite des fourrures et la colonisation se soit assez mal faite.

Cette étude de Madame Marchand apporte donc des connaissances nouvelles sur les débuts de la colonisation franco-ontarienne. Bien que son étude porte spécifiquement sur la colonisation des Canadiens français à Pénétanguishene et à Lafontaine durant la période 1828-1871, on peut déjà se demander si d'autres recherches obtiendraient des résultats analogues pour les régions de L'Assomption ou de Lapasse. Le passage du mode de vie des voyageurs à celui des colons a-t-il été aussi difficile ailleurs?

Madame Marchand est une jeune historienne qui a complété une étude intéressante sur les débuts de l'histoire de l'Ontario français. Elle a fait porter ses efforts sur une région importante qui permet de bien illustrer le lien entre le commerce de la fourrure (les voyageurs) et la colonisation (les colons). Il faut souhaiter qu'elle poursuive ses travaux et encourager d'autres jeunes chercheurs à imiter cet exemple en travaillant à mieux faire connaître l'histoire de l'Ontario français.

Gaétan Gervais

Institut franco-ontarien

AVANT-PROPOS

C'est le caractère unique et la riche dimension humaine de la région de la Huronie qui ont inspiré cette recherche. Les premiers habitants blancs de la Huronie, les voyageurs, et leur patrimoine fascinant demeurent mal connus malgré la richesse et la diversité de leur contribution au développement de cette région située au sud-est de la baie Georgienne. Si j'ai entrepris cette étude des voyageurs de Pénétanguishene, c'était en grande partie afin de pallier, dans la mesure du possible, aux lacunes des recherches existantes.

Aujourd'hui encore, tout comme au XIX[e] siècle, les descendants de ces premiers colons voyageurs demeurent en quelque sorte les enfants pauvres de l'histoire régionale francophone de la Huronie. J'espère que ce travail pourra, dans une certaine mesure, mettre l'accent sur le rôle capital joué par les voyageurs dans l'histoire de la région et, par le fait même, valoriser les ancêtres, illustres à leur façon, des gens de la souche des voyageurs qui habitent la Huronie aujourd'hui.

Je tiens à remercier mon frère, Luc Marchand, qui a préparé les cartes qui accompagnent le texte.

Les professeurs Gaétan Gervais et Guy Gaudreau, qui ont tous les deux dirigé une thèse sur le même sujet, se sont avérés des sources d'encouragement par leurs nombreux conseils judicieux au cours des étapes de recherche et de rédaction de ce travail.

SIGLES

AAT	Archives de l'archidiocèse de Toronto
BRH	Bulletin des recherches historiques
CGJ	Canadian Geographical Journal
CHR	Canadian Historical Review
CRPHH	Centre de ressources des Parcs historiques de la Huronie
OHSPR	Ontario Historical Society Papers and Records

INTRODUCTION

C'est au cours de la première moitié du XIX[e] siècle que s'amorce une colonisation blanche permanente dans la région de Pénétanguishene et de Lafontaine. Ces deux localités, qui côtoient la baie Georgienne, se situent dans la partie nord du comté de Simcoe (qui jusqu'en 1849 portait le nom de District de Home) [1] à 150 kilomètres au nord-ouest de Toronto (voir la carte 1). À l'origine, la région de la Huronie (voir carte 2) présente une terre vierge, boisée, presque inhabitée.

Les Canadiens français qui colonisent cette région au cours du XIX[e] siècle proviennent de deux groupes: d'une part, de voyageurs venus du nord de la baie Georgienne et, d'autre part, d'immigrants du Bas-Canada. Les deux participent à des mouvements démographiques et économiques qui caractérisent le Canada de cette époque. Mais le premier groupe, composé de voyageurs et de leurs familles, mérite une attention particulière en raison de son évolution à la fois économique, sociale et culturelle. En fait, contrairement au groupe originaire du Bas-Canada, le groupe des voyageurs vit une transition, entre deux économies, l'une basée sur la fourrure et l'autre sur le bois, et entre deux sociétés, l'une largement amérindienne, et l'autre blanche, francophone et anglophone, profondément influencée par l'Église catholique.

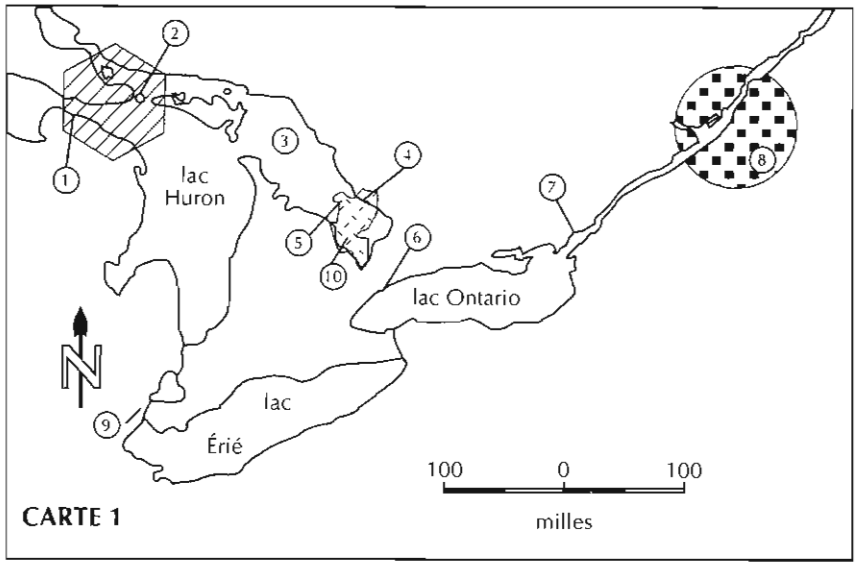
Nous verrons donc comment les voyageurs, coincés entre deux mondes, s'adapteront tant bien que mal. Avec leur déménagement à Pénétanguishene, les voyageurs perdront progressivement leur moyen de subsistance, étroitement relié au commerce de la fourrure, qui connaît un déclin très prononcé pour ensuite disparaître tout à fait de la région de la baie Georgienne.

Si, à l'échelle canadienne, la transition opérée par le passage des fourrures au bois ne pose aucune difficulté sérieuse, il en va bien autrement de la main-d'œuvre ou des hommes impliqués. Certes, les activités d'abattage auraient peut-être constitué une occupation proche de la vie nomade des voyageurs. Mais le commerce du bois ne commence véritablement que dans le dernier quart du XIX[e] siècle dans la région. Restait l'agriculture, à laquelle les habitants vont aisément s'accommoder même si les voyageurs, pour leur part, ne pourront en tirer qu'une maigre subsistance.

Ainsi, ce travail retracera les étapes de cette transition vécue par les voyageurs au début de la colonisation de Lafontaine-Pénétanguishene, soit de 1825 (le début de l'immigration des voyageurs en Huronie) jusqu'à 1871 (date qui marque la fin de l'arrivée des immigrants et le début de l'ère commerciale de l'exploitation du bois à Pénétanguishene). Nous étudierons

---

1. Gilbert C. Paterson. «Land Settlement in Upper-Canada 1783-1840», dans *Sixteenth Report of the Department of Archives of the Province of Ontario*. Toronto, 1921, p. 39. (Le comté de Simcoe est la partie nord de l'ancien district de Home, créé le 15 juillet 1792).



Le comté de Simcoe

Légende

1. île Mackinac
2. île Drummond
3. baie Georgienne
4. Pénétanguishene
5. Lafontaine
6. York
7. Kingston
8. Montréal
9. Détroit
10. comté de Simcoe

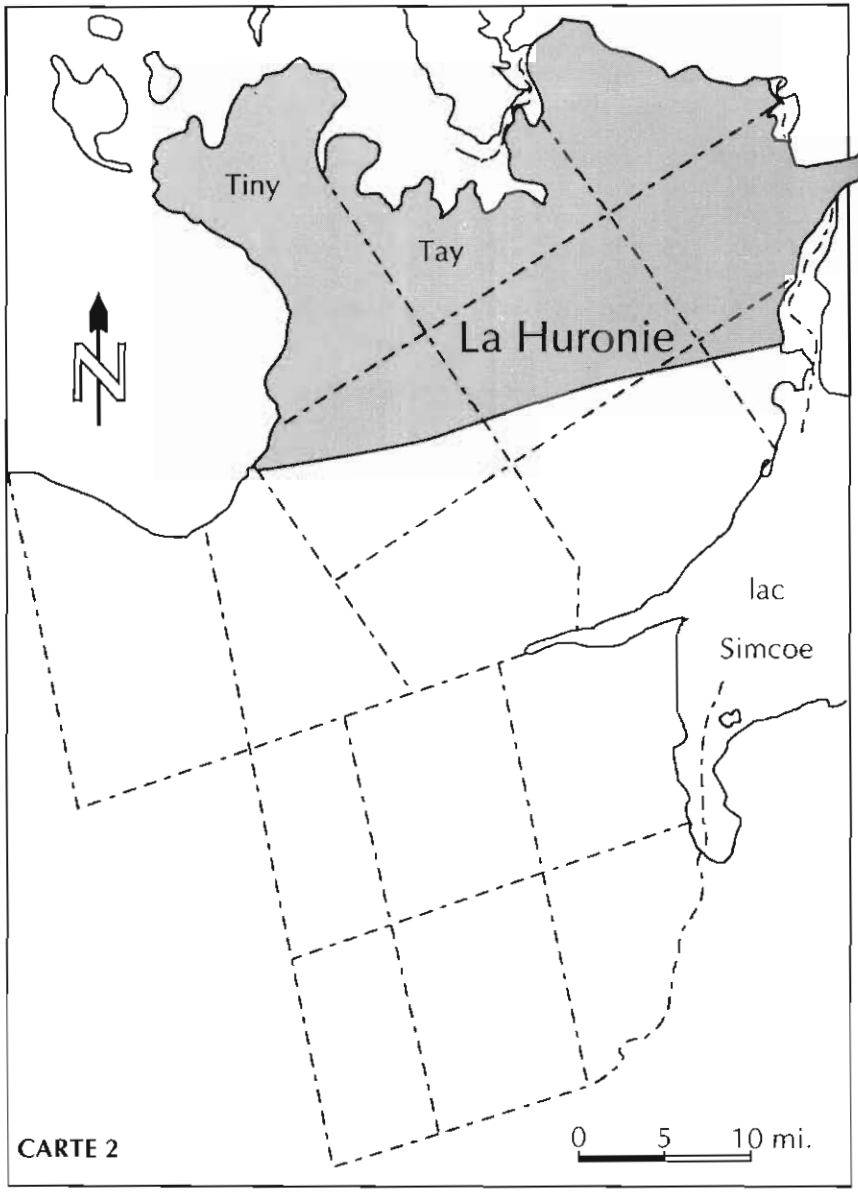
Régions d'origine

VOYAGEURS

HABITANTS DU BAS-CANADA

le groupe des voyageurs, venus du nord de la baie Georgienne, tout en portant attention aux colons du Bas-Canada qui s'établissent à Lafontaine. Cette étude parallèle servira ainsi à mieux mettre en évidence le groupe des voyageurs composé d'individus hétéroclites et issu d'une époque et d'un contexte économique particuliers.

Dès 1825, les premiers voyageurs de l'île Drummond déménagent à Pénétanguishene. Quelques années plus tard, soit à partir de 1840, des habitants du Bas-Canada viennent prendre des terres à Sainte-Croix (Lafontaine).



La Huronie

Pourquoi ces deux groupes sont-ils venus en Huronie? Nous répondrons à cette question en examinant le caractère particulier de chacun des deux groupes et les raisons distinctes qui les poussent à élire domicile dans un pays à première vue peu accueillant. En fait, la région offre peu de ressources à ses habitants; le transport est peu développé dans la Huronie, une situation qui la rend difficile d'accès et qui nuit à la croissance de son économie régionale.

Néanmoins, la région attire les nouveaux colons. Deux facteurs y contribuent: la présence des établissements militaires et navals qui suscite le déplacement des voyageurs, et l'offre de terre arable qui intéresse les cultivateurs du Bas-Canada. Ces deux éléments sont à retenir.

Afin de bien comprendre la dynamique de chaque groupe, il faut analyser les raisons de leur venue dans la région et leurs comportements une fois sur place. Nous cernerons ces deux questions en retenant les éléments suivants: l'origine des colons, les lots reçus, les occupations des gens, les personnes influentes du milieu, les services disponibles, le comportement social de chaque groupe et la perception qu'ont les gens d'eux-mêmes. Chacun de ces éléments servira donc à définir un portrait de la colonisation.

Examiner les origines de chaque groupe est essentiel à la compréhension de la mentalité des gens et aide à mieux mettre en perspective leur évolution et les raisons de leur venue à Lafontaine et à Pénétanguishene. Aussi, nous brosserons un bref historique de chaque groupe et de son milieu d'origine.

Dès leur arrivée dans la région, les gens s'établissent sur des terres dont l'emplacement et la qualité influencent la vie socio-économique de la communauté. La vie dans le nord du comté de Simcoe, par exemple, diffère énormément de l'existence qu'on mène dans le comté de Joliette au Bas-Canada. L'emplacement et la superficie des terres affectent donc la qualité de vie des colons.

Une analyse de leur occupation contribue à une meilleure compréhension de leur quotidien, car le genre de métier exercé reflète par ricochet les services qu'offre la communauté.

À cette époque, comme aujourd'hui, certaines personnes exercent plus d'influence que d'autres, telles les curés, ou certains chefs de la communauté. À Pénétanguishene, la présence ecclésiastique amène les voyageurs à cesser de prendre une épouse «à la façon du pays» pour dorénavant se marier de façon catholique. Cette esquisse des chefs d'opinion ajoute beaucoup au portrait global du milieu.

En ce qui concerne l'adaptation des voyageurs, nous pourrons dégager à travers ce volet certaines des caractéristiques de la socialisation qu'ils subissent à Pénétanguishene. Instrument privilégié de cette socialisation, l'Église catholique, comme l'a démontré René Hardy, Serge Gagnon et Jean Roy dans leurs ouvrages [2], influence le comportement social des habitants dans les régions limitrophes. À Pénétanguishene, où des voyageurs métis, de souche canadienne-française et amérindienne, cohabitent pour la première fois avec une institution religieuse catholique présente et solide, la socialisation s'effectuera difficilement et finira par transformer les voyageurs tout à fait, un

---

2. Serge Gagnon et René Hardy. *L'Église et le village au Québec, 1850-1930.* Montréal, Léméac, 1979; et René Hardy et Jean Roy. «Encadrement social et mutation de la culture religieuse en Mauricie», dans *Questions de culture no 5: Les régions culturelles.* Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.

peu malgré eux. Sur une période de cinquante ans, ce groupe sera intégré dans la société blanche, surtout par l'Église.

Ainsi, nous verrons que les gens de la Huronie consacrent beaucoup d'énergie à leur vie spirituelle: par l'obtention de curés, de lots pour bâtir l'église et l'organisation de processions pour les dignitaires épiscopaux. Par contre, l'absence d'autres services affecte la vie de chaque membre de la communauté; la pauvre qualité des transports retarde le développement économique de la région. Les services offerts (les magasins par exemple) répondent à des besoins de la collectivité.

Enfin, tous ces éléments permettent de brosser le portrait des colons qui sont les ancêtres de la communauté franco-ontarienne de Pénétanguishene et celui de leurs proches voisins, les habitants de Lafontaine.

Le comportement social définit en grande partie une collectivité. Pour cette raison, la perception qu'ont les colons d'eux-mêmes et celle qu'entretiennent les gens à leur égard, nous aideront à préciser le portrait des deux groupes. Les écrits de Dédin Révol, par exemple, nous le font découvrir ainsi que les gens qu'il côtoie, tout comme les préjugés de certains chroniqueurs anglophones à l'égard des métis (gens issus de parents blancs et amérindiens) révèlent un autre aspect de la dynamique entre groupes différents.

Enfin la vie des voyageurs est mieux documentée que celle des habitants puisque la participation des premiers à la traite des fourrures occasionne une plus grande interaction avec le gouvernement et l'armée britannique. Aussi, les nombreux déplacements et les histoires individuelles des voyageurs renferment une matière plus ample que l'histoire plus homogène des cultivateurs du Bas-Canada dont l'absence relative, dans les documents, s'explique par l'état très monotone et, à bien des points de vue, statique de leur colonisation .

CHAPITRE PREMIER

LA HURONIE ANCIENNE

Depuis plus de quatre siècles, l'importance de la Huronie dépasse celle de sa superficie, et cela grâce à sa situation géographique privilégiée qui deviendra surtout un raccourci essentiel au déplacement est-ouest à l'intérieur du territoire «canadien» [1].

Dès le XV[e] siècle, les Amérindiens reconnaissent l'importance de la région. La nation ouendate, la première connue des Européens, y vivait entre 1500 et 1600. Elle mettra au point un réseau de routes que les «blancs» ne tarderont pas à utiliser à leur tour une fois ce peuple autochtone dispersé. Avant d'étudier l'évolution des Blancs dans cette région, il convient maintenant de brosser un tableau très sommaire de la société autochtone qui occupe la région au moment où les Français tenteront leurs premières percées dans l'arrière-pays canadien.

1. La nation ouendate

Les Ouendats, que les Français baptiseront «Hurons», font partie du groupe linguistique iroquoien qui comprend également la Confédération iroquoise des Cinq-Nations proprement dite. Le lac Ontario divise les deux groupes: la confédération iroquoise occupe la région du sud du lac Ontario et la confédération ouendate celle du nord du lac. De son côté, la nation iroquoise se compose de cinq nations: les Agniers, les Onneiouts, les Onontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans [2]. La nation ouendate compte quatre tribus distinctes: les Attignaouantans, les Attigneenongnahacs, les Arendarhonons et les Tahontaenrats [3] répartis sur un territoire qui s'étend sur 56 km de l'est à l'ouest et 32 km du nord au sud entre le lac Simcoe et la baie Georgienne. Entre ces deux grandes confédérations, on trouve la nation des Neutres dans le sud-ouest de l'Ontario et celle des Ériés sur la rive sud du lac Érié (voir la carte 3). À l'ouest des Ouendats, la nation des Pétuns occupe la région qui correspond à la péninsule Bruce.

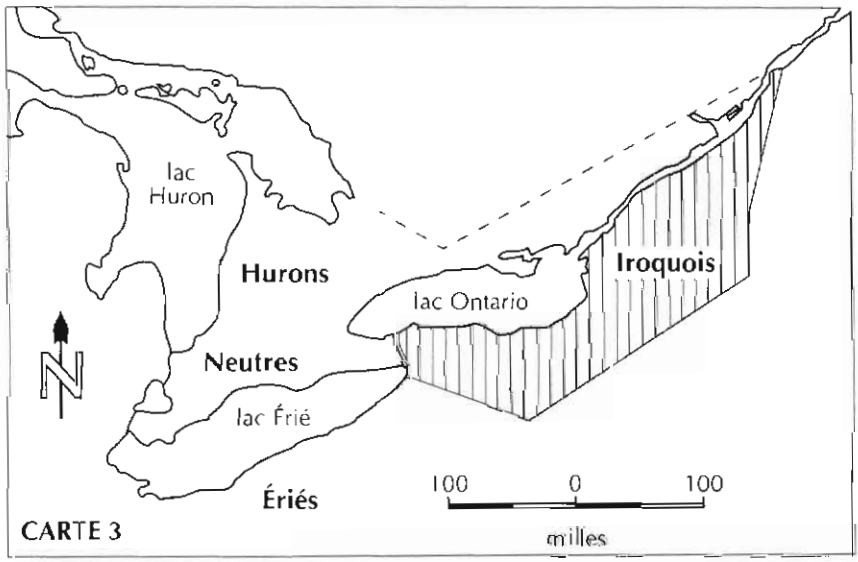
Les Ouendats seraient vraisemblablement les descendants des Amérindiens de la vallée du Saint-Laurent rencontrés par Jacques Cartier au XVI[e] siècle. Or ces Amérindiens avaient disparu de la vallée du Saint-Laurent quand Champlain fonda Québec en 1608, ayant laissé leur place aux Algonquins et aux Montagnais. D'ailleurs, c'est par le biais de leur alliance avec les premiers que les Ouendats rencontreront les Français en 1609.

---

1. Williams Wonders. «The Penetanguishene Peninsula», dans CGJ, 38, septembre 1948, p. 118-119. À l'avenir Wonders. «The Penetanguishene Peninsula».
2. Douglas Leechman. *Native Tribes of Canada*. Toronto, Gage, 1956, p 62; et Robert Choquette. *L'Ontario français historique*. Montréal, Éditions Études Vivantes, Collection L'Ontario français,1980, p. 9-11.
3. Conrad Heidenreich. *Huronia*. Ontario, McClelland and Stewart Limited, 1971, p. 28.

À partir de cette première rencontre, Ouendats et Français formeront une alliance économique et militaire. Le mode de vie sédentaire de la société ouendale, étroitement lié à la culture du maïs, fait en sorte que les Ouendats occuperont un rôle important dans le réseau du commerce des fourrures qui s'organise en Amérique française. Même si la Huronie ou Ouendake produit des fourrures inférieures en qualité à celles des régions plus au nord, les Ouendats cultiveront assez de maïs pour accumuler des surplus de cette denrée qu'ils pourront troquer contre des fourrures provenant surtout des tribus plus au nord. Aussi, grâce à son emplacement géographique entre le Nord ontarien et la vallée du Saint-Laurent, la Huronie deviendra une véritable terre de passage pour le commerce des fourrures, une vocation qui se renouvellera, comme nous le verrons dans ce chapitre, deux siècles plus tard sous l'administration britannique du XIX[e] siècle. Ainsi, les Ouendats fourniront jusqu'à deux tiers du total des fourrures vendues chaque année aux Français au début du XVII[e] siècle [4].

Donc, pour les Ouendats, le trajet de la rivière des Français jusqu'au Saint-Laurent est chose relativement facile et cela leur donne la possibilité de commercer avec les Français. Les Ouendats voyagent surtout en canot et ouvrent des routes qui relient leurs villages à différents cours d'eau. Toutefois, cette époque prospère sera de courte durée car les guerres contre les Iroquois forcent les Ouendats à quitter la région et, en 1651, la Huronie perd sa population sédentaire pour cent quarante ans. Les tribus amérindiennes continueront néanmoins à emprunter les sentiers de cette «terre de passage», qui suivent les tracés les plus courts et sont bien adaptés pour le transport



Groupements autochtones de la région au sud des Grands Lacs

4. Bruce Trigger. *The Children of Aataentsic, A history of the Huron People to 1660*, volume 1. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1976, p. 337.

puisqu'ils longent les hauts terrains de sable ou de gravier de la région. Ainsi, ces sentiers drainés et remplis d'une couche d'épines de pins minimisent les difficultés de transport pour les autochtones [5]. Mais ils ne seront pas les seuls à emprunter ce réseau de sentiers car des Blancs, en quête de fourrures, les suivront, annonçant ainsi le début d'une nouvelle époque.

2. Les marchands de fourrures

Le commerce des fourrures est déjà bien organisé quand les Britanniques prennent le pays en main après la Conquête. Pour maintenir le commerce des fourrures, ils adopteront les techniques utilisées par leurs prédécesseurs français. Pour les Amérindiens, la maîtrise du continent par une seule puissance les prive des avantages de la compétition. Au cours de cette période de transition, les commerçants français seront évincés du commerce[6]. Fort de son capital et des leçons de l'expérience française, la compagnie du Nord-Ouest devient après 1779 une des entreprises les plus puissantes dans ce secteur. Grâce à sa nouvelle importance économique, elle pourra absorber ou éliminer tous ses concurrents, sauf la compagnie de la Baie d'Hudson [7].

Ainsi, le commerce des fourrures du Canada finira par être partagé entre deux compagnies: la compagnie de la Baie d'Hudson et la compagnie du Nord-Ouest. L'organisation des deux entreprises diffère énormément, la compagnie de la Baie d'Hudson embauchant des Britanniques qui finissent par retourner en Europe. Aussi, elle impose à ses employés de nombreux règlements sévères, même le célibat, bien que cette dernière exigence soit souvent ignorée [8]. De son côté, la compagnie du Nord-Ouest, à partir de son siège social à Montréal, adopte et maintient les méthodes de commerce inaugurées par les Français. La suprématie française d'avant la Conquête avait été étroitement liée à l'organisation, à l'expérience et aux contacts avec les Amérindiens. La compagnie du Nord-Ouest a vite saisi qu'il s'agissait là d'éléments essentiels pour assurer son propre succès commercial. Par conséquent, les gestionnaires de la compagnie conservent cette façon d'opérer [9] et la compagnie du Nord-Ouest embauche donc toujours un grand

---

5. Allison Burbidge. *The changing role of transportation in Simcoe County from 1800-1866. An historical geography*. Thèse de M.A., Université McMaster de Hamilton, 1961, p. 26. À l'avenir: Burbidge. *The changing role of transporation*.
6. José Igartua. *The Merchants and Negociants of Montréal*, 1750-1775: A study in socio-economic history. Thèse de Ph.D., Michigan, Université du Michigan, 1974, p. 255.
7. Léo-Paul Desrosiers. *Les Engagés du Grand Portage*. Montréal, Fides, 1980. Ce roman, qui s'inscrit dans la veine du terroir au début du siècle, illustre fort bien ce jeu de pouvoir.
8. Jennifer Brown. *Strangers in Blood*. Vancouver, Université de la Colombie-Britannique, 1980, p. 12.
9. Harold A. Innis. *The Fur Trade in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1973, p. 167. À l'avenir: Innis. *The Fur Trade*.

nombre de Canadiens même si très peu de ceux-ci accèdent à un rang supérieur à celui de simple interprète, guide, commis ou voyageur [10].

Ces voyageurs embauchés par les compagnies de fourrures empruntent les routes amérindiennes pour pénétrer dans le continent. Aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, les voyageurs ont recours à quatre grandes routes entre Montréal et l'Ouest canadien:

i) la route du Michigan: elle passe par le Saint-Laurent, les lacs Ontario et Érié, pour se rendre à Détroit, à Michillimackinak et enfin, dans l'Ouest;

ii) la route du Sault-Sainte-Marie et de Michillimackinac: de Montréal, elle longe l'Outaouais, la Mattawa, le lac Nipissing, la rivière des Français, la rive nord du lac Huron et continue vers l'ouest;

iii) la route de la baie Georgienne par la rivière Nottawasaga: de Montréal, elle se rend vers l'ouest par le lac Ontario, la rivière Humber, le Portage Neuf-milles, la rivière Nottawasaga et la baie Georgienne; et,

iv) la route de la baie Georgienne par le lac Simcoe: qui remonte le Saint-Laurent, le lac Ontario, la baie de Quinté, et ensuite la rivière Trent, pour franchir des portages qui relient une chaîne de lacs, le lac Simcoe et la rivière Severn [11].

En 1795, La Rochefoucault-Liancourt décrit ainsi le parcours le plus fréquenté, soit celui du Sault-Sainte-Marie:

> On remonte la rivière des Ottawas ou la grande rivière jusqu'au lac Nipissin, et de là par la rivière des Français on arrive au lac Huron. Dans cette seule navigation on rencontre trente-six portages, à la vérité très courts. Du lac Huron on entre [dans] le lac Michigan par le détroit de Michilimackinak, ensuite dans la greenbay du fond de laquelle on passe la rivière du Crocodile, puis par le lac du ris et par la rivière Saxe, on parvient après un court portage à la rivière des Illinois, qu'alors on remonte [12].*

10. Jennifer Brown. «Two companies in search of traders; Personnel and promotion patterns in Canada's early British fur trade», *Proceedings of the second Congress of the Canadian Ethnology* Society, 2 (28), Ottawa, Musée national de l'homme, série Mercure, 1975, p. 624 et 630.
11. G. K. Mills. «The Nottawasaga River Route», dans OHSPR,8, 1909, p. 40-48.
12. LaRochefoucault-Liancourt. «LaRochefoucault-Liancourt's Travels in Canada» en 1795, cité par Alexander Fraser dans le *Thirteenth report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario*, A. T. Wilgress Printer, 1916, p. 180.

* Toutes les citations d'époque reproduites dans ce travail apparaissent telles que notées dans les documents avec les erreurs et les archaïsmes qu'elles contiennent. La fréquence des erreurs en regard des standards actuels de la langue aurait rendu l'exercice de correction trop encombrant.

et encore:

> Les expéditions partent de Montréal en juin et emploient environ six semaines pour se rendre au fort du grand portage, il faut quelques jours de moins pour arriver à celui de Michilimackinak, ils partent de Montréal en canots par caravanes de huit à dix, et ils vont à leur destination en suivant la fleuve St Laurent depuis la Chine jusqu'au lac des deux Montagnes, remontant la rivière Utacoha, par elle au lac Nipissin, et de là par la rivière des Français le lac Huron et au fort Michilimackinak, puis à celui du grand portage [13].

Ce trajet traditionnel s'avère difficile, surtout parce qu'il offre peu de possibilités de ravitaillement. Michillimackinac devient un lieu de répit puisque là, comme à plusieurs autres points stratégiques, un dépôt de vivres est établi pour ravitailler les expéditions en pemmican (bison ou orignal séché) préparé par les Amérindiens, et autres provisions [14]. À la fin du XIX[e] siècle, les routes du sud deviennent plus importantes. Les commerçants de la compagnie du Nord-Ouest empruntent la route qui passe par le lac Simcoe plutôt que la route du Michigan afin d'éviter les Américains. La nouvelle voie passe par York où les commerçants peuvent recevoir des biens en provenance de l'est jusqu'à la fin octobre; pendant l'hiver, ils les envoient à la baie Georgienne en traîneau et de là jusqu'au Sault-Sainte-Marie [15]. Le reste de l'année, les voyageurs doivent parcourir le Saint-Laurent, le lac Ontario, portager jusqu'au lac Simcoe, le traverser, faire un portage jusqu'à la baie Georgienne et ensuite poursuivre leur route vers Michillimackinac [16]. Ce trajet sera surtout utilisé entre 1797 et 1821. La compagnie du Nord-Ouest craignait assez les Américains pour encourager le gouvernement à ouvrir cette route de l'intérieur qui passe par le lac Simcoe [17]. À telle enseigne que selon le *Upper Canada Gazette* du 9 mars 1799, la compagnie aurait contribué la somme de 12 000 livres pour la construction de la rue Yonge [18].

Il convient de souligner que le voyageur naît de la pénétration du traiteur dans le pays des Amérindiens. Allan Greer note que l'utilisation du mot «voyageur» pour désigner les gens qui se rendent dans le territoire des autochtones pour le commerce de la fourrure passe dans l'usage dès 1680. Les voyageurs travaillent en équipes de trois ou quatre hommes commandées et financées par les marchands. Au XVII[e] siècle, on assiste à la naissance

---

13. *Ibid.*, 181.
14. S. C. Ells. «Canadian Voyageurs», dans CGJ,42, 1951, p. 84; et Désirée Girouard. «Les Canadiens au Pôle Nord» dans le BRH, 4 ,1898, p. 70. À l'avenir: Girouard. «Les Canadiens.»
15. Innis. The *Fur Trade.*, p. 223.
16. Burbidge. *The changing role of transportation.*, p. 28.
17. Eric Morse. «Voyageur Highway», dans CGJ, 1961, p.160.
18. Daniel Marchildon. *La Huronie.* Oltawa, Le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Collection Pro-f-ont, 1984, p. 44. À l'avenir: Marchildon. *La Huronie;* et Eric Alcand. «Place of the White Rolling Sands», dans *The Evening Telegram,* Toronto, 26 mars 1932., p.32. À l'avenir: Alcand. «Place of the White Rolling Sands».

d'une nouvelle caste dans la hiérarchie du commerce de la fourrure, soit «l'engagé», c'est-à-dire celui qui travaille pour le compte d'un marchand pour un salaire stipulé dans un contrat qui s'étire souvent sur quelques années [19]. Au début du XVIII[e] siècle, les voyageurs et les engagés sont originaires surtout de Trois-Rivières (selon Louise Dechêne, 53% de la population masculine adulte de la ville de Trois-Rivières participe au commerce des fourrures) [20].

Ainsi, au départ, le nom de voyageur identifie l'explorateur, le commerçant de fourrure qui se rend à l'intérieur du pays, mais plus tard le terme vient à désigner uniquement le canotier, la force motrice du système de transport et de communication pour le commerce entre les territoires de la fourrure et l'Est. D'une robustesse extraordinaire, le voyageur avironne de quinze à dix-huit heures par jour pendant des semaines entières pour se rendre à ses différentes destinations.

La compagnie du Nord-Ouest a certes raison de préférer ces travailleurs car leur bonne réputation les précède. D'abord ils connaissent et acceptent bien les Amérindiens et parcourent le terrain avec autant de facilité qu'eux. John Jacob Astor, le prince de la traite des fourrures américaine, a été si impressionné par leur travail qu'il aurait déclaré qu'il préférait la compagnie d'un voyageur à celle de trois canotiers américains [21]. Ce travail difficile exige, en plus de certaines qualités physiques, de la loyauté à l'égard de l'employeur. Dans une lettre écrite en 1809, G. Moffatt conseille le jeune George Gordon, un nouveau dans le commerce des fourrures qui s'installera plus tard à Pénétanguishene avec les voyageurs de l'île Drummond:

> You have come to this country like many others, without friends, and must therefore depend upon your own exertions to procure them, be ever obedient and polite to your Employer or the person you may be appointed to obey—believe me you will not be the worse thought of for a submissive conduct; the nature of the country and the peculiarities of the Indian Trade, require some sacrifice of self-importance, which in other circumstances it would be commendable to retain—here, Mr. Gordon, you must lend a hand to everything that is going on. Mix very seldom with the Men, rather retire within yourself than make them your companions... [22]

Gordon participe, comme d'autres, à cette ruée vers l'ouest. Au moins 16,4% des adultes de sexe masculin, entre 1640-1720, se sont mis au service

---

19. Allan Greer. *Peasant, Lord and Merchant. Rural society in three Québec Parishes. 1740-1840.* Toronto, University of Toronto Press, 1985, p. 179-180.
20. Louise Dechêne. *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle.* France, Plon/Montréal: Fides, 1974, p. 515. À l'avenir: Dechêne. *Habitants.*
21. Grace Lee Nute. *The Voyageurs.* St Paul, 1955, p. 3, 5,13, 187, 92 et 6. À l'avenir Nute. *The Voyageurs;* et Girouard. « Les Canadiens»,
22. *Gordon Papers,* (9), lettre de G. Moffatt du Fort William, le 25 juillet 1809.

des seigneurs de la fourrure et 41 % des familles comptent plus d'un voyageur [23].

Dans *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle*, Louise Dechêne conclut, à partir d'un échantillonnage de 668 voyageurs qui ont œuvré entre 1708 et 1717, que les voyageurs sont, par ordre décroissant, fils d'artisans, fils de marchands et fils de cultivateurs. Les conditions difficiles auraient favorisé le groupement d'équipes permanentes, avec quelques membres d'une même famille dans l'équipe [24]. Sa recherche révèle également que la majorité des voyageurs et des engagés pour la traite entre 1708 et 1717 sont âgés de 19 à 30 ans [25]. Grace Nute constate qu'il y a 2 431 permis de voyageurs d' enregistrés à Montréal et à Détroit en 1777 [26]. Dans son article «Libéré ou exploité! Le paysan québécois d'avant 1850», Fernand Ouellet affirme que la traite des fourrures, qui exige la participation de 1 000 hommes vers 1720, en demandera 3 000 vers 1783 et il précise que l'ensemble de ce système commercial emploie une main-d'oeuvre qui compte au moins le double de ce dernier chiffre [27].

Cet exode croissant vers les pays des fourrures sous le régime anglais s'explique par la libéralisation de la traite, l'utilisation d'embarcations plus grandes ainsi que par l'accroissement du volume des transactions et par la colonisation à l'ouest de Montréal [28] . Souvent, séduits par cette vie nomade semblable à celle des Amérindiens, plusieurs voyageurs prennent goût au pays et choisissent d'y rester. Un observateur, Hector de Crèvecœur, a bien noté cette tendance: *(...) thousands of Europeans are Indians and we have no examples of even one of those Aborigines having from choice become Europeans!* [29] Aussi, plusieurs se lient à des Amérindiennes et élisent domicile dans le pays avec leurs nouvelles familles en tant qu'hommes libres.

Mais en s'adaptant à la vie du commerce des fourrures, en devenant des hommes libres, les voyageurs éprouvent de plus en plus de difficultés à maintenir de bons rapports avec leurs familles au Bas-Canada. Devant l'impossibilité d'emmener leurs familles (ou leurs épouses) dans le pays des fourrures, les voyageurs cherchent du réconfort chez les Amérindiennes. Ces mêmes femmes aident les voyageurs à établir des liens avec les familles amérindiennes, leur aident à apprendre les coutumes et les langues autochtones et accomplissent le travail domestique essentiel à la survie dans

---

23. Hubert Charbonneau et autres. «Le comportement démographique des voyageurs sous le régime français», dans *Social History* , 1978, p. 124-126.
24. Dechêne. *Habitants*, p. 223-237.
25. *Ibid.*, 513.
26. Nute. *The Voyageurs*,p. 7.
27. Fernand Ouellet. «Libéré ou exploité. Le paysan québécois d'avant 1850», dans *Histoire sociale*, 13 (26), novembre 1980, p. 358.
28. Massicotte. «Répertoire des congés», dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1921-1922.
29. James Axtell. «The White Indians of Colonial America», dans *William and Mary Quarterly*, 32, (série 3) 1975, p. 57.

ce pays «sauvage», comme la confection de mocassins et de raquettes [30]. Les voyageurs arrivaient souvent dans le pays amérindien pour y travailler temporairement mais, après s'être attachés à une femme et après avoir eu des enfants, il devenait difficile de les quitter pour retourner dans l'Est. Emmener leurs «nouvelles» familles avec eux dans le Bas-Canada était sans doute inconcevable: les Amérindiennes s'adapteraient mal dans l'Est et seraient sans doute mal acceptées. Alors, souvent les femmes autochtones se voyaient obligées de retourner dans leurs tribus, ou encore, d'être placées sous la protection d'un autre voyageur selon une coutume nommée «*turning off*» [31].

Le «mariage à la façon du pays», une coutume grandissante, est pratiqué parmi les employés de la compagnie du Nord-Ouest. Cette union, une adaptation des rites du mariage amérindien, affirme qu'un couple partage une vie commune mais conserve le droit de séparation [32]. Cette coutume du pays évolue très vite vers une vision blanche du mariage — en tant qu'union à vie. Amable Dupras, un engagé de la compagnie du Nord-Ouest, témoigne à ce sujet: «nous [les voyageurs] regardons cette union comme union de mari et femme ... et union sacrée» [33]. Elizabeth Mason affirme que les documents d'époque prouvent que les liens entre les Amérindiennes et les Blancs dépassent le superficiel puisque les liens entre les familles dureront plusieurs décennies [34].

Au tournant du XX[e] siècle, les mœurs des traiteurs, surtout de ceux de la compagnie de la Baie d'Hudson, s'opposent à la coutume du pays. Ces traiteurs souhaitent épouser des Blanches afin d'accéder à des postes supérieurs mais profitent tout de même de la tradition pour recevoir des faveurs sexuelles des Amérindiennes. Deux nouveaux phénomènes, la prostitution et l'infanticide, émergent de cette pratique teintée d'hypocrisie[35].

La venue des races blanches dans les pays amérindiens rend les métisses conscientes de leurs lacunes culturelles, surtout dans les milieux établis où les habiletés indigènes perdent leur raison d'être. Pour sa part, la compagnie du Nord-Ouest décourage les unions mixtes; elle passe un

---

30. Sylvia Van Kirk. «Women in between. Indian women in fur trade society in Western Canada», dans *Canadian Historical Association Report,* Fredericton, Université de Toronto, 1977, p. 3.
31. Sylvia Van Kirk. «The custom of the country: An examination of fur trade marriage practices», dans *Canadian Historical Association Report*, Toronto, 1974, p. 11 et 7. À l'avenir: Van Kirk. «The custom».
32. Sylvia Van Kirk. «Women in the fur trade», dans *Beaver*, hiver 1972, p. 4. À l'avenir: Van Kirk. «Women in the fur trade.»
33. Van Kirk. «The custom», p. 17-18.
34. Elizabeth Mason et Adèle Rahs. «Web of Power in the Fur Trade of the Old South West, a Genealogical Approach», dans *Fifth North American Fur Trade Conference*, juin 1985, p. 4.
35. Jennifer Brown. «Changing views of fur trade marriage and domesticity; James Hargrave, His colleagues, and "the sex"» dans *Western Canadian Journal of Anthropology*, 6, 1976, p. 101.

règlement en 1806 qui défend à ses employés d'épouser des Amérindiennes (les femmes métisses ne sont pas considérées comme des autochtones) [36]. Mais, la compagnie du Nord-Ouest exerce peu d'influence sur les voyageurs qui coloniseront Pénétanguishene puisque ceux-ci épouseront presque tous des Amérindiennes ou des femmes métisses.

3. Le lieutenant-gouverneur Simcoe et les militaires

Les plans du lieutenant-gouverneur de l'époque, John G. Simcoe, envisagent l'établissement de colons dans la région de Pénétanguishene dès la fin du XVIII[e]. Les demandes de la compagnie du Nord-Ouest s'intègrent bien dans ces plans préconisant la création d'un lien de communication rapide entre York et le lac Huron. Simcoe prévoit l'ouverture de deux grands chemins: l'un qui irait du lac Ontario à la rivière Thames, l'autre en direction nord-sud entre le lac Ontario et le lac Simcoe (la rue Yonge) [37]. En 1793 il se rendra lui-même au lac aux Claies (renommé Simcoe en l'honneur de son père) et ensuite à la baie Georgienne pour vérifier la faisabilité de son projet[38]. Cette même année, il commande l'arpentage du terrain de York jusqu'à la baie Kempenfeldt (Barrie)[39], et en 1797 il propose que Pénétanguishene [40] devienne le terminus du chemin entre le lac Simcoe et la baie Georgienne[41]. Avec la création du district de Home en 1798 (dont la partie septentrionale deviendra le comté de Simcoe en 1849) [42], Simcoe croit que Pénétanguishene évoluera en un centre très important. Dans une lettre datée du 20 décembre 1794 et adressée aux Lords du Conseil Privé, le lieutenant-gouverneur exprime les espoirs qu'il entretient à l'égard de Pénétanguishene:

> «I contemplate that Gloucester (Penetanguishene), from its situation, as bidding fair to be in a very short space of time the most considerable town in Upper-Canada [43].»

Le développement que prévoit Simcoe pour Pénétanguishene commence d'abord avec un établissement militaire. Le 3 décembre 1812, le ministre Bathurst, responsable de la marine, autorise la construction d'un blockhaus et d'un chantier naval à Pénétanguishene. Finalement les travaux

---

36. Van Kirk. «Women in the fur trade», p. 21 et 6.
37. William Cannif. *History of the settlement of Upper-Canada*. Canadian Reprint Series #1, Mika Publishing, 4e édition, 1971, p. 545.
38. Gerald M. Craig. *Upper-Canada. The formative years, 1784-1841*. McClelland and Stewart Ltd., Canadian Centenary Series, 1963, p. 35.
39. J. G. Simcoe. *Governor Simcoe's Journey from Humber to Matchedash Bay in 1793*. Archives du comté de Simcoe.
40. Wonders. «The Penetanguishene Peninsula», p. 122.
41. David Williams. *The origin of the names of the post offices in Simcoe County*. Toronto, 1906.
42. George W. Spragge. «The Districts of Upper Canada, 1788- 1849», dans *OHSPR*, 39, 1947, p.132.
43. Alcand. «Place of the White Rolling Sands», p. 13.

ne commencent qu'en 1814 [44], et ce malgré l'opposition de certains au choix de ce site. Une inscription dans l'atlas de John Belden met en doute le raisonnement des Britanniques par rapport à l'établissement d'un poste dans un endroit aussi obscur, et l'auteur va jusqu'à suggérer que Pénétanguishene constitue sans doute le lieu le moins susceptible d'être attaqué dans la province [45] . Par contre, Sir Richard Bonnycastle défend le choix de Pénétanguishene:

> *Penetanguishene, a small but excellent harbor on Georgian Bay or Lake Huron, capable of holding a large fleet secure in all weathers was chosen as the seat of a naval establishment in order to protect Upper Canada from invasion by the lake as the capital is approachable from that point*[46].

Peu importent les opinions qui entourent cette décision, le gouvernement érige un poste défensif contre la menace américaine, un poste qui déterminera l'avenir des futurs habitants de Pénétanguishene.

Rappelons que les habitants de la région sont, au début du XIX[e] siècle, peu nombreux. En fait, depuis l'époque de la mission Sainte-Marie, seuls quelques commerçants de fourrures avaient fréquenté la région. Nous connaissons la présence de George Cowan, traiteur près de la baie Matchedash et de Quetton Saint-George aux détroits séparant le lac Couchiching et le lac Simcoe (Narrows). Cowan (connu sous le nom de Jean-Baptiste Constant parmi les francophones) aurait eu un poste de traite avec un personnel de six personnes et sa famille [47] . Lors de la visite de John G. Simcoe en 1793, le lieutenant-gouverneur rencontre Cowan qui demeure dans la région depuis déjà quinze ans [48]. Toutefois, Cowan se noyera onze ans plus tard, soit en 1804 [49].

Un autre traiteur, Quetton Saint-George, émigre de la France en 1798 et élit domicile aux Narrows pour échanger avec les Amérindiens, à partir de 1802; il retournera en France considérablement enrichi [50]. Ainsi, avant l'arrivée des «voyageurs de l'île Drummond», dont la plupart se déplacent vers Pénétanguishene en 1828, la population de la région reste très clairsemée.

Or, les voyageurs éloignés des institutions socialisantes blanches se sont adaptés à Michillimackinac et dans l'île Drummond à une nouvelle société, où les normes religieuses et sociales sont différentes. Toutefois, les voyageurs qui suivent la garnison de l'île Drummond déplacée à Pénétanguishene subiront une deuxième adaptation engendrée par un

---

44. Marchildon. *La Huronie*, p. 45.
45. A. C. Osborne. «Old Penetanguishene: sketches of its pioneer, naval and military days» dans *Simcoe County Pioneer and Historical Society, Pioneer Papers*,Barrie, 5-6, 1912-1917, p. 87.
46. *Ibid.*, 124.
47. Burbidge. *The changing role of transportation*. p. 42-43.
48. Fred Landon. *Lake Huron*. New-York, 1944, p. 142.
49. Adelaide Leitch. *The Visible Past*. Toronto, Ryerson Press,1974, p. 46.
50. Andrew Hunter. *The History of Simcoe County* . Barrie, 1948, p. 23-24.

nouveau milieu économique et de nouveaux contacts plus intimes avec la société blanche. Les voyageurs déménagent à Pénétanguishene pour prendre possession de terrains que leur octroie le gouvernement britannique. Sans doute espèrent-ils tirer une partie de leur subsistance de l'activité agricole et une autre partie des retombées économiques qu'apporte une institution gouvernementale de l'ampleur des établissements navals et militaires. Voyons maintenant comment ces gens peu habitués à un mode de vie sédentaire et à un régime social bien ordonné s'accommodent de leur nouvelle existence dans la Huronie.

CHAPITRE II

LES VOYAGEURS À PÉNÉTANGUISHENE

1. L'origine des voyageurs de Pénétanguishene

Pour mieux comprendre les voyageurs qui viendront habiter la Huronie, il convient d'examiner leur communauté d'origine, c'est-à-dire Michillimackinac: bercail des voyageurs de Pénétanguishene.

Michillimackinac, ou Mackinac, cette île qui commande l'entrée du lac Michigan et l'accès à la vallée du Mississipi, forme le lien important avec l'Ouest à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] siècle. D'abord possession française, l'île sera remise aux Britanniques après la Conquête, puis cédée aux Américains à la suite du traité de Gand en 1814 [1]. Notons que les régions du détroit et de l'île portent également le nom de Mackinac [2], dérivé du mot ojibwé Me-zhe-ka, qui signifie tortue [3].

C'est donc à Mackinac que de nombreux voyageurs, des anciens employés de la compagnie du Nord-Ouest, et leurs familles fondent une communauté [4]. Dans Governor Simcoe, Michigan and Canadian Defense, on décrit ainsi la région de Mackinac, telle qu'elle paraît en 1791:

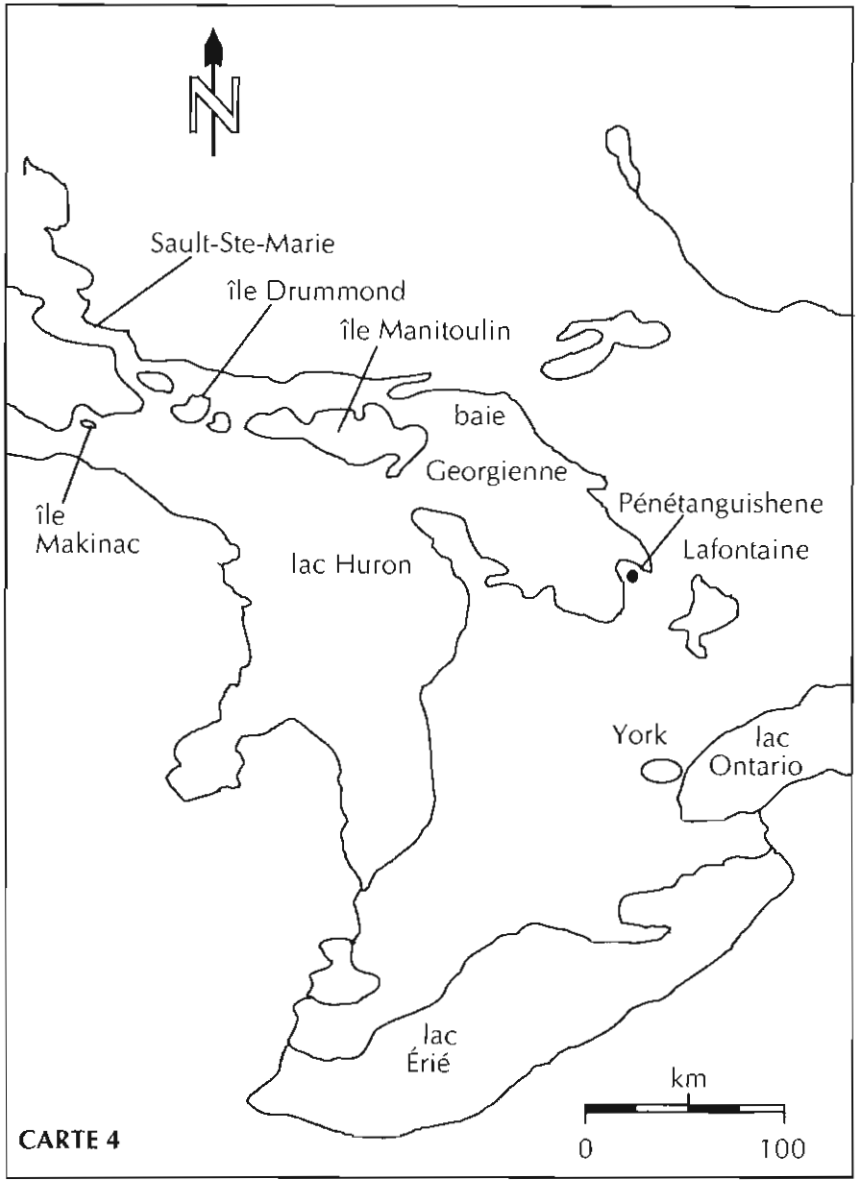
> Far to the north, the fort on Mackinac Island retained its small garrison. Clustered in the fort area were a few homes and a church for the island's white residents. A few traders lived at the Sault and along the St. Joseph River, but they added only a few hundred to Michigan's white population, placing the total at perhaps three thousand [5].

Pourtant ce petit village doit devenir le plus grand entrepôt et le centre de traite des fourrures dans le Nord-Ouest. Son importance commerciale est soulignée dans ce témoignage de Sir Alexander Henry:

> (Michillimackinac) ..the place of deposit, and point of departure, between the upper countries and the lower. Here, the outfits are prepared for the countries of Lake Michigan and the Mississipi, lake Superior and the north-west; and here, the returns in furs, are collected, and embarked to Montreal [6].

---

1. George Laidler. «The Nottawasaga Portage, Simcoe County, Ontario», dans *OHSPR*, 35, 1943, p. 41. À l'avenir: Laidler. «The Nottawasaga Portage».
2. Richard Ford. «The French-Canadians in Michigan», dans *Michigan History Magazine*, 27, 1943, p. 252. À l'avenir: Ford. «The French- Canadians».
3. James C. Hamilton. *The Georgian Bay*. Toronto, Carswell Co., 1893, p. 167.
4. Ford. «The French-Canadians», p. 251.
5. Alan Brown. «Governor Simcoe Michigan and Canadian Defense», dans *Michigan History*, 67, mars/avril 1983, p. 17-23.
6. Harold Innis. *The Fur Trade in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1973, p.167.



Sphère d'activité des voyageurs de Pénétanguishene

Il note également l'importance du poisson, du sucre d'érable et du maïs à cet endroit. LaRochefoucault-Liancourt souligne, à son tour, essentiellement la même chose dans cette description du rendez-vous du mois de juin:

> At this time upwards of one thousand men are frequently assembled in Michilimakkinak who either arrive from Canada to receive the peltry, or are agents of the company and Indians, who assist the former in conveying thither the furs they have bought [7].

Un autre observateur décrira aussi Michillimackinac:

> Ici je rencontrai un grand nombre de personnes, car près de mille hommes visitent cet endroit durant la saison d'été, mais la plupart n'y séjournent que quelques semaines. C'est le lieu de rendez-vous des traitants du lac Michigan, de Mississipi, du lac Supérieur et d'autres lieux et l'on y trouve cinquante maisons [8].

Quelques documents nous renseignent sur l'état religieux des habitants de Michillimackinac. En fait, au XVIII[e] siècle, une population sédentaire habite Mackinac et comprend sans doute un certain nombre de gens, puisqu'en 1775, lors d'une visite du prêtre missionnaire Gibault, celui-ci mentionne la célébration d'un mariage et de plusieurs baptêmes en plus d'une dizaine d'heures passées au confessional [9]. En août 1787, le père Payet, de passage à Michillimackinac, juge qu'il y a «un certain nombre de dévots malgré des impies» [10]. Le refroidissement des voyageurs par rapport au rituel religieux catholique, un signe de leur adaptation sociale à la culture amérindienne au détriment de leurs habitudes sociales blanches, semble donc bien amorcé. Par contre, cet abandon de la tradition religieuse n'est jamais complet car au moins quelques voyageurs tiennent encore à leur foi comme le démontre la requête, présentée onze ans après la dernière visite d'un prêtre, par vingt-cinq voyageurs pour l'obtention du service d'un pasteur. De toute évidence, le tiraillement moral chez les voyageurs entre les habitudes sociales, religieuses, et un mode de vie qui les en écarte, se poursuit même si c'est le dernier qui semble emporter la victoire. Le témoignage de l'abbé Gabriel Richard, en 1799, est éloquent à l'égard d'une certaine indifférence ou d'un manquement envers le rituel religieux chez les voyageurs:

> J'y trouvai toute une pépinière d'enfants et je supplée les cérémonies du baptême à trente d'entre eux. Ils étaient tous âgés de plus de sept ans, la

---

7. LaRochefoucault-Liancourt. «LaRochefoucault-Liancourt's Travels in Canada, 1795» cité par Alexander Fraser dans le *Thirteenth report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario*. A. T. Wilgress Printer, 1916, p. 113. À l'avenir: LaRochefoucault-Liancourt. «Travels».
8. Henri Têtu, Mgr. «Requête des voyageurs de Michilimakinak en 1796», dans *BRH*, 10, mars 1904, p. 74. À l'avenir: Têtu. «Requête des voyageurs».
9. Têtu. «Requête des voyageurs»., p.69.
10. *Ibid.*, 73.

plupart illégitimes [...] c'est à peine s'il s'en trouve qui peuvent faire le signe de la croix [11].

À cet endroit stratégique, plusieurs familles de voyageurs s'établiront et donneront naissance à un véritable réseau familial formé de différentes alliances entre familles de traiteurs. Michillimackinac devient le cœur de ce réseau. Vers le milieu du XIX[e] siècle, plusieurs chefs de file sont des métis qui ont l'avantage de comprendre les cultures nord-américaines et européennes. Charles Langlade est l'un d'eux. Il occupe en outre une place de choix dans le commerce des fourrures grâce à ses liens familiaux. En plus de l'héritage métis de ses parents, Langlade bénéficie des liens qu'il contracte par l'entremise de son épouse, Charlotte Ambroisine, dont le demi-frère, René Bourassa, est le chef principal des Potawatomis à Saint-Joseph Topinabee. La femme de René Bourassa, Charlotte Veronica, possède aussi des liens de parenté avec la grande famille Chevalier. En plus, Louise Domitilde, la fille de Charles, épouse Pierre Grignon, dont la première femme venait de la tribu menominee, qui contrôle la région de la baie des Puants [12]. Ainsi, selon Elizabeth Mason, les familles métisses ont beaucoup influencé le développement du commerce des fourrures dans le sud-ouest et ce contrôle sera toujours entre leurs mains quand, à la fin du XVIII[e] siècle, ces diverses familles, reliées d'une façon ou d'une autre, s'uniront pour fonder la compagnie Michillimackinac [13].

Plusieurs traiteurs de la compagnie du Nord-Ouest déménageront à Grand-Portage pour échapper à la domination franco-amérindienne dans le commerce du Sud-Ouest. En fait, même si la nouvelle compagnie est financée par James McGill et Isaac Todd, elle fonctionne grâce à l'association des vieilles familles des fourrures du Sud-Ouest, les Langlade, Bourassa, Jiasson (Giasson), Chevalier, Bertrand... [14]

Personne, parmi ce groupe, semble s'opposer au fait que ce soit une femme métisse qui gère la compagnie car Élizabeth (Bertrand) Mitchell, une métisse ojibwée et française, dirige la compagnie depuis sa fondation au début des années 1780 [15]. Jusqu'à la Guerre de 1812, ses liens familiaux lui permettent de contrôler un vaste empire qui domine la traite du Sud-Ouest, i.e. les terres du Michigan, du Wisconsin, du Minnesota et de la route du Mississipi jusqu'à Saint-Louis. Les Amérindiens nommaient cette femme puissante Ozawaninie (personne très spéciale) ou Magigianiqua (la princesse

---

11. *Ibid.*, 74.
12. Elizabeth Mason et Adèle Rahs. «Web of Power in the Fur Trade of the Old South West, a Genealogical Approach», dans *Fifth North American Fur Trade Conference*, juin 1985, p. 8-9. À l'avenir: Mason. «Web of Power».
13. *Ibid.*, 2.
14. Elizabeth Mason. «The Michilllimackinac Company and its role in the war of 1812», dans le *Fourth North American Fur Trade Conference*, octobre 1981, p. 2-4. À l'avenir: Mason. «The Michillimackinac Company».
15. Elizabeth Mason. Résumé d'une conférence donnée aux Descendants of the Establishments Organization. À l'avenir: Mason. Résumé d'une conférence.

des fleurs) [16], des titres qu'elle méritait bien puisque, pendant plusieurs années, elle coordonne les activités d'une compagnie responsable des deux tiers du commerce de Montréal, et exerçant un quasi-monopole sur le commerce du Sud-Ouest [17]. En fait, comme nous le voyons avec Élizabeth Mitchell, certains Amérindiens et voyageurs métis ne se contentent plus de fournir des fourrures aux traiteurs blancs, mais s'occupent d'organiser le réseau de la fourrure à l'intérieur de leur nation ou leurs familles.

Au sujet de la compagnie de Michillimackinac, La Rochefoucault-Liancourt en résume brièvement le fonctionnement de cette façon:

> *The post of Michillimakkinak is the rallying point of the different Canadian merchants, who do not belong to the north-west company. Their agents traffic only with such parts, as are seated west and south-west of the lakes, and where the furs are of an inferior quality. They carry on this trade in the same manner as the north-west company, but as these small companies are less opulent than the former, their agents penetrate not so far into the interior of the country as those of the north-west company* [18].

Les traiteurs américains contemplent d'un œil jaloux les activités de la compagnie de Michillimackinac et, avec le traité de Jay (signé en novembre 1794, mais promulgué seulement en février 1796), la garnison américaine déménage à l'île Mackinac et repousse les Britanniques qui eux déménagent dans l'île Saint-Joseph. Le commerce continue comme d'habitude jusqu'en 1803, au moment où les États-Unis achètent la Louisiane et que la compagnie Michillimackinac fait face à une interdiction de commercer dans ce pays. En 1805 le gouverneur de la Louisiane, James Wilkinson, émet une proclamation qui empêche les traiteurs qui ne détiennent pas une licence américaine de pratiquer la traite le long du Missouri [19].

Toutefois, la compagnie Michillimackinac n'en était pas à son premier revers car elle avait déjà connu de mauvaises périodes. En 1786, James McGill écrivait à John Askin:

> *The bad Success of the Mch-ncke* (sic) *Company this last year & the large quantities of Goods which will remain has brought the Interested to a determination of sending up few or many Dry Goods.*[20]

Or, cette fois, ce changement politique ébranle la compagnie profondément. Même si, en 1806, la compagnie du Nord-Ouest lui accorde le monopole de la traite dans le Sud-Ouest, c'est-à-dire le monopole au sud du lac Supérieur à partir du Sault-Sainte-Marie, la compagnie de Michillimackinac subit encore d'autres revers. En 1808, les Américains

16. Mason. «The Michillimackinac Company», p. 1 et 3.
17. Mason. «Web of Power», p. 11.
18. LaRochefoucault-Liancourt. «Travel», p. 112.
19. Mason. «The Michillimackinac Company», p. 8.
20. M. Quaife (directeur). *The John Askin Papers, 1747-1895*, vol. I. Burton Historical Records, Detroit Library Commission, 1928, p. 278.

saisissent huit bateaux de la compagnie et les pertes découlant de cet incident s'élèvent à la somme de 100 000 dollars. En 1810, McGill & Company décident de vendre leurs parts à deux compagnies qui, l'année suivante, s'uniront aux forces de Jacob Astor et de son *American Fur Company*[21]. Lorsque Washington déclare la guerre à la colonie britannique, le 12 juin 1812, les traiteurs décident de participer à la reprise de Michillimackinac. Le 26 juin 1812, le capitaine Roberts, de l'île Saint-Joseph, à 64 kilomètres de Mackinac, reçoit l'ordre du général Brock d'agir selon son bon sens. Ainsi, le 17 juillet 1812, le capitaine Roberts, agissant de sa propre initiative, dirige une troupe d'environ 150 voyageurs volontaires qui surprend les Américains de Mackinac et les oblige à céder leur place aux «Britanniques» [22]: «*I also learnt that we had taken Michilimackinac without firing a shot, it was said to be taken by a party of Indians* » [23]. Au sujet de la bataille de Mackinac, F. Fisher de Montréal écrit dans une lettre envoyée à George Gordon à Michillimackinac:

> *I congratulate you most sincerely on your late success against the Americans, I have no doubt but you will always shew a determinate resolution to defend the Post, should they have the temerity to renew the attack* [24].

Malgré la peine que les habitants de la région ouest du lac Michigan se donnent pour reprendre «leurs» terres, lors du traité de Gand, en 1814, ils perdront leur territoire en faveur des Américains sans qu'ils aient eu voix au chapitre. En plus, en 1817, le gouvernement américain accorde des permis de traite presque exclusivement à l'*American Fur Company*. Les traiteurs de la compagnie Michillimackinac (y compris Élizabeth Mitchell) se voient donc obligés de se mettre au service de cette compagnie américaine s'ils veulent continuer à s'adonner à cette activité en terre américaine [25]. Certains traiteurs se débrouilleront pour faire des affaires ailleurs au «Canada». Beaucoup d'autres suivront la garnison britannique jusqu'à l'île Drummond. Ce déménagement constitue en effet une première étape dans l'adaptation des voyageurs aux nouvelles règles du jeu qui gouvernent dorénavant la traite des fourrures au nord des Grands Lacs.

Après avoir repoussé les Américains lors de la guerre de 1812, plusieurs voyageurs acceptent de s'établir près du poste militaire à l'île *Pontan-ag-an-ipy* (renommée Drummond en 1815 d'après le lieutenant-gouverneur du Canada, Sir Gordon Drummond) [26].

---

21. Mason. «The Michillimackinac Company», p. 9-10.
22. George F. G. Stanley. *La Guerre de 1812. Les Opérations terrestres.* Montréal, éd. du Trécaré, 1984.
23. M. Quaife (directeur). *The John Askin Papers, 1796-1820*, vol. 2, Burton Historical Records, Detroit Library Commission, 1931, p. 713.
24. Copie de lettre de F. Fisher de Montréal à George Gordon , Michillimackinac, le 15 septembre 1814, dans *CRPHH*, Gordon Papers #14.
25. Mason. «The Michillimackinac Company», p. 13.
26. Jan Weist. «Dummond Island: Sportsman's Gem», dans un journal non identifié, le 22 juin 1978, p. 14.

L'île, qui mesure 35,2 km sur 19,2 km, accueille assez mal ces nouveaux habitants; elle n'offre aucun pâturage pour les animaux. En 1816, les légumes et la viande fraîche manquent aux troupes de l'île Drummond, si bien qu'en attendant l'arrivée de nouveaux animaux et d'un peu de fourrage, 60 à 70 hommes tombent grièvement malades, et G. A. Monk déclare: «*but I am happy to acquaint you that but 14 have sunk under the disease*» [27]. Néanmoins, les voyageurs finissent par former une petite communauté:

> *the settlement consisted of one straight street of fifteen or more comfortable two story log houses, all white washed (...) The dwellings of the regular residents were grouped together close to a curious inlet about two hundred feet wide, which ran inland for two miles* [28].

Parmi les visiteurs du petit village, les voyageurs accueillent l'abbé Crevier, le vicaire de la paroisse de l'Assomption à Sandwich (Windsor). En route pour le Manitoba, Mgr Provencher s'arrête dans l'île Drummond le 24 juin 1822. Il y rencontre environ cinq cents catholiques, la plupart des Canadiens français unis à des Amérindiennes. Il y bénit un mariage et baptise vingt-quatre enfants [29]. Cinq ans plus tard, les catholiques et les protestants de l'île essayent d'obtenir une école avec un enseignement religieux. Toutefois, l'île sera cédée en 1828 avant que leur demande ne porte fruit [30].

Les quelques indices que nous avons laissent croire que la demande pour divers services religieux serait surtout attribuable à l'initiative de Dédin Révol. Celui-ci évoque la vie dans l'île Drummond lors d'une lettre à son ami Gordon, où Révol témoigne de son esprit mystique:

> Rappelé vous mon ami, que durant cinq à six année J'ai été ainsi que tous ce que nous étions de chrétiens à l'île Drummond Sans y voir [un] prêtre. j'y ais été un temps tourmenté, entravé par qui je le présumes cherches encore près de nous à emplanté leur erreur [31].

Outre l'absence d'un pasteur, les habitants de l'île Drummond se sentent parfois isolés. Le docteur Mitchell écrira: «*This place affords nothing new it's as dull as the very devil and the people living in it are getting poorer and poorer every day*» [32]. Simpson avait indiqué le même malaise par rapport à la «richesse» des voyageurs: «*Provisions are very high here at present and*

---

27. Lettre de G. A. Monk au commissaire général Robinson, le 13 juillet 1816. RG 8 série C, vol. 121.
28. Fred Landon. *Lake Huron*. New-York, 1944, p. 197.
29. Alonzo Gobeil. *Gestes français en terre ontarienne—Épopée française à la baie Georgienne 1610-1956*, tome 1, manuscrit, 1965, p. 155-156.
30. Daniel Marchildon. *La Huronie*. Ottawa, Le Centre franco- ontarien de ressources pédagogiques, Série Pro-f-ont, 1984, p. 51. À l'avenir: Marchildon. La Huronie.
31. Copie de lettre de Dédin Révol, Chambly, à George Gordon, marchand de Pénétanguishene, le 19 octobre 1834, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #16.
32. Copie de lettre d'Andrew Mitchell, île Drummond, à George Gordon à Pénétanguishene, le 11 janvier 1828, dans *CRPHH*, Gordon Papers #5.

money is as plenty as ever (that is in a small way).» Dans la même lettre, il mentionne l'ennui qu'il ressent: *«as for news we are as barren as our Island is of Gold mines»* [33]. Les voyageurs s'appauvriraient donc dans cette île qui leur offre beaucoup moins d'aventures que Mackinac. Pourtant, ils conserveraient toujours leur sens de l'humour comme le signale E. Fournier qui veut se renseigner au sujet des nouvelles farces à l'île Drummond: *«Give me a general account of the Transactions at Drummond Island for its a Celebrated place for farces of every kind»* [34].

Le 14 novembre 1828, les Britanniques, en raison de l'adoption d'un nouveau tracé de la frontière canado-américaine, cèdent l'île Drummond aux Américains; les voyageurs doivent encore une fois choisir de rester dans l'île et de devenir citoyens américains ou d'accepter de se déplacer avec le régiment britannique jusqu'à Pénétanguishene. Cette ville, qui, selon les prévisions de Simcoe, en 1795, était appelée à remplacer Michillimackinac[35], allait donc à son tour accueillir les anciens habitants de Michillimackinac, sans toutefois connaître la prospérité du temps de la compagnie Michillimackinac. Ainsi, entre 1827 et 1829, environ 288 personnes, des voyageurs et leurs familles, choisissent de quitter leur résidence pour demeurer britanniques [36]. Sauf quelques Amérindiens et Canadiens français, l'île Drummond restera déserte pendant quelques années et sa population démunie vivra de la pêche et de la trappe [37]. Les gens de cet exode seront appelés à former la première population francophone permanente de la Huronie.

2. Le déménagement des voyageurs à Pénétanguishene

La décision des voyageurs qui émigrent de l'île Drummond à Pénétanguishene ne surprend guère. Plusieurs d'entre eux avaient déjà manifesté un certain attachement pour leur pays et la couronne britannique; ils avaient déménagé une fois auparavant pour conserver leur affiliation à leur pays et accepter des terres offertes en compensation. Parmi ce groupe, on compte même vingt soldats qui s'étaient battus lors de la guerre de 1812. Il faut supposer que la loyauté de ces familles vis-à-vis des Britanniques et leur dépendance économique grandissante par rapport à ces mêmes militaires britanniques avaient atteint un très haut degré pour qu'elles acceptent de

33. Copie de lettre de W. Simpson, île Drummond, le 9 janvier 1822, dans *CRPHH*, Gordon Papers #15.
34. Copie de lettre d'E. Fournier , lac Huron, à George Gordon à Pénétanguishene, le 1er janvier 1822, dans *CRPHH*, Gordon Papers #7.
35. A. C Osborne. «Old Penetanguishene: sketches of its pioneer, naval and military days», dans *Simcoe County Pioneer and Historical Society, Pioneer Papers*, vol. 5-6. Barrie, 1912-1927, p. 9. À l'avenir: Osborne, «Old Penetanguishene».
36. Marchildon. *La Huronie*, p. 52.
37. Frederick C. Hamil. «An early settlement on St Joseph Island» dans *Ontario History*, vol. 53 , avril 1961, p. 251.

recommencer à nouveau leur vie et laisser, dans l'île Drummond, beaucoup de leurs biens [38].

Le voyage par eau prendra de quatorze à dix-huit jours. La plupart des gens qui quittent l'île Drummond profitent du transport offert par le gouvernement britannique. Quatre-vingt-une personnes, dont la moitié sont des soldats, se rendent à Penetanguishene à l'automne de 1827 à bord du *Wellington* [39]. Les quelques voyageurs qui suivront devront se rendre aux quais du dépôt naval et ensuite transférer leurs biens sur d'autres bateaux pour enfin se rendre à leurs nouvelles demeures, car aucun chemin ne longe alors la baie de Pénétanguishene [40].

En 1828, certaines familles tentent de se rendre à Pénétanguishene à bord du schooner *Alice Hackett*. . Mais au moment prévu pour le voyage, la baie Georgienne connaît son premier naufrage: le *Alice Hackett* coule à cause d'une tempête et de l'ivresse de l'équipage. Presque par miracle, tous les passagers s'en tirent indemnes, même Mme Lépine et son enfant qui passent toute la nuit accrochés au mât. Les naufragés réussissent également à sauver treize barils de whisky appartenant à monsieur Fraser, du porc et un cheval qu'ils devront abandonner dans *Horse Island* (près de la pointe sud de l'île Manitoulin). Toutefois, Ezekiel Solomon y perdra tous ses biens, soit deux couples de chevaux, quatre vaches, douze moutons, huit porcs, un harnais et les meubles de sa maison [41].

Enfin, plusieurs familles quittent l'île Drummond par voilier, bateau ou canot pour venir s'établir à Penetanguishene [42]. Une lettre de Dédin Révol montre que certains individus ont réussi à apporter plus de biens que d'autres:

> La Barque devant retourner un Troisième voyage dans votre endroit J'en profiterai pour tâcher de vous envoyer tout ce que je pourai tiré de votre maison; J'en parlerai à Simson pour lequel Je l'ai engagé en mon nom. Dans une des caisse que je mets ce voyage à Bord, sont vos trois chassis et au nombre des portes Une est à vous. Je n'ai pas auter les autres Mitchel ayant encore affaire de cette maison et son baille n'étant pas encore échut [43].

---

38. Lettre de John Bell , Pénétanguishene, le 12 juin 1832, dans Archives de l'archidiocèse de Toronto, M AC 17.02.
39. Marchildon. La *Huronie*, p. 54.
40. Osborne. «Old Penetanguishene», p. 59.
41. Alexander C. Osborne. «The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Penetang in 1828», dans *Ontario Historical Society, Papers and Records* vol. 3, 1901, p. 128; et James Barry. *The Sixth Great Lake*. Canada, 1968, p. 97.
42. *Ibid.*, 138.
43. Copie de lettre de Dédin Révol à l'île Drummond, le 23 mai 1829, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #6.

Ceux qui sont venus à bord du *Hackett*, d'un voilier, ou encore d'un canot, n'ont sûrement pas pu transporter des portes pour rebâtir leurs demeures. Un homme prospère, comme Gordon, avait eu plus de moyens et d'influence que les voyageurs plus pauvres.

Néanmoins, malgré la diversité de leurs situations respectives et les moyens de transport qui les amènent à Pénétanguishene, les gens du groupe voyageur partageront tous la condition du citoyen déraciné. À leur arrivée dans leur terre d'adoption, ils devront donc se pencher sur le défi d'établir de fond en comble une nouvelle communauté.

CHAPITRE III

L'ÉTABLISSEMENT DES VOYAGEURS À PÉNÉTANGUISHENE

1. Les voyageurs prennent possession des terres octroyées par le gouvernement

La tâche que devront entreprendre les voyageurs déplacés est de taille. Pour eux, le déménagement à Pénétanguishene signale le début d'un nouveau mode de vie, d'une transition entre une économie basée sur le commerce de la fourrure à celle du bois. À Pénétanguishene l'industrie du bois ne prendra de l'importance qu'à partir des années 1870. Entre temps les voyageurs devront trouver d'autres gagne-pain. Leur vie en Huronie devient plus sédentaire et, graduellement, avec l'arrivée d'autres colons et de leurs institutions canadiennes, ils devront s'adapter à une société qui les encadre davantage. Même si quelques marchands, dont George Gordon, continuent à commercer dans la Huronie, les autres nouveaux venus reçoivent du gouvernement des terres de vingt acres dans le canton de Tiny, du côté ouest de la baie de Pénétanguishene, en compensation des terres perdues dans l'île Drummond. Pourtant, dès 1815, Robert Gourlay rapporte qu'ailleurs dans le Haut-Canada, deux groupes de citoyens assez nombreux se plaignent au sujet de la distribution des terres: d'une part, les gens ayant perdu des lots lors de la guerre de 1812 et, d'autre part, les miliciens n'ayant pas reçu de terre en récompense de leurs services selon la promesse du gouvernement [1]. Il semble donc que les voyageurs peuvent se compter chanceux d'avoir reçu des terres, quoique leur chance fût plutôt limitée si l'on compare leurs octrois de vingt acres à ceux de deux cents acres accordés par le gouvernement au colon ordinaire en 1815 [2].

Mais les chroniqueurs ne sont pas unanimes à ce sujet. A. C. Osborne, dans son article *«The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Pénétanguishene»*, qualifie les terres données aux voyageurs de *«liberal allotments of lands»* [3]. Par contre, le curé Thomas Marchildon, en réaction à ce commentaire, réplique que: «[...] ceux qui ont vu de leurs yeux ces "généreuses concessions de terrains" savent qu'elles consistaient généreusement en sable, en cailloux » [4].

---

1. Lillian F. Gates. *Land Policies of Upper Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1968, p.105.
2. *Ibid.*, 105.
3. Alexander C. Osborne. «The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Penetang in 1828», dans *Simcoe County Pioneer and Historical Society, Pioneer Papers*, Barrie, (5-6), 1912-1917, p. 39. À l'avenir: Osborne. «The Migration», p. 39.
4. Thomas Marchildon et Oscar Racette. *Verner et Lafontaine*. Sudbury, la Société historique du Nouvel-Ontario, Documents historiques #8, 1945, p. 39.

Néanmoins, les nouveaux colons s'installent et tentent de s'accoutumer aux travaux de la terre. Selon un article publié dans le bulletin *Ancestry* de *The Establishments Descendants Organization,* une société historique intéressée surtout à la généalogie des militaires des établissements de Pénétanguishene, il y aurait eu quarante-sept propriétaires voyageurs le long de la côte ouest de la baie de Pénétanguishene en 1830 [5]. Selon les registres du bureau d'enregistrement des terres, plusieurs autres voyageurs viendront s'ajouter à la liste des propriétaires en 1834 et en 1835, ce qui donne un total de soixante-treize propriétaires (voir annexe A).

Bien qu'ils acceptent les terres offertes par le gouvernement, les voyageurs s'interrogent déjà, le 31 août 1830, sur la nature de leur droit de propriété. Ainsi, quarante-quatre voyageurs installés à Pénétanguishene adressent une requête à Sir John Colborne, le lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, pour lui demander de clarifier leurs obligations d'occupation. Les voyageurs croient que ces terres leur ont été données gratuitement pour compenser leurs pertes dans l'île Drummond. Le gouvernement exige pour sa part que les nouveaux propriétaires construisent une maison et déboisent quatre acres lors de la première année, et ensuite quatre acres par an pour les trois années suivantes. En plus, les autorités leur demandent un paiement de huit livres chacun avant de leur remettre le titre de leurs lots. C'est pourquoi la requête des voyageurs énonce quatre plaintes:

1. ils refusent de payer huit livres par lot puisqu'ils avaient reçu l'assurance que les terrains étaient gratuits (d'ailleurs ils ne possèdent pas les fonds nécessaires);

2. ils ne veulent pas couper tant de bois, puisque déboiser seize des vingt acres de leurs lots épuiserait leur provision de bois de chauffage;

3. plusieurs, obligés de travailler à l'extérieur du foyer, ne peuvent pas respecter leurs obligations d'occupation; et

4. puisque beaucoup de leurs terres sont infertiles, les déboiser ne servirait à rien.

Les voyageurs vont même demander leur titre sans effectuer de déboursé et sans qu'ils aient à déboiser plus que huit acres au total [6]. Le gouvernement ne semble pas leur avoir donné raison puisqu'en 1832 les habitants de Pénétanguishene répéteront essentiellement la même demande[7].

---

5. *Ancestry*, 2 (4), novembre 1984. Bulletin publié par les Descendants of the Establishments Organization, Pénétanguishene, p. 6.
6. Habitants de Pénétanguishene. «Pétition adressée à Sir John Colborne par les habitants de Pénétanguishene», dans *Records of the provincial and civil secretary's offices, Upper-Canada and Canada. Civil secretary's correspondance, 1791-1840. Upper-Canada sundaries, 1766-1840.* RG 5 A1, 101 (2). Le 31 août 1830.
7. Lettre des habitants de Pénétanguishene en 1832, dans AAT, M AC 17.04.

D'autres griefs suivront: une autre requête, conservée aux Archives de l'archidiocèse de Toronto et signée par vingt-deux individus, demande à Colborne une plus grande récompense pour leurs sacrifices antérieurs, c'est-à-dire que le gouvernement leur accorde plus de terre puisque vingt acres ne suffisent pas à la subsistance de leurs grosses familles [8]. Aussi certains voyageurs de Pénétanguishene tenteront-ils d'obtenir des lots par des requêtes personnelles. C'est le cas de Pierre Giroux père [9] qui envoie une lettre, appuyée par M. Mitchell, attestant de la valeur de son ancien terrain de l'île Drummond dans le but d'obtenir un terrain équivalent à Pénétanguishene [10], et de S. Rawson aussi [11].

De toute évidence, ces demandes pour obtenir plus de terre restent lettre morte puisqu'en 1842, John Moberly mentionne, en parlant des lots aux abords de la baie de Pénétanguishene, qu'ils sont de vingt acres seulement: «*At present the only settlers are a few merchants and some Canadians from Drummond Island on 20 acre lots, all poor*» [12]. Certains voyageurs tentent visiblement d'exploiter leur lot car Frederick Ingall décrit ce bord de la baie de Pénétanguishene et indique que certains ont déboisé leurs terres:

> *Immediately opposite to the village are settlements of French Canadian families (formerly from Drummond Island) who, in some instances, have cleared to the very summit of the high land which borders the bay* [13].

Ces efforts, si louables soient-ils n'assureront pas la survivance économique des familles des voyageurs. Peu après leur établissement dans la Huronie, les voyageurs devront se tourner vers des sources de revenus autres que l'agriculture.

2. **Les occupations**

Comme nous l'avons vu, les terres reçues offrent des possibilités de subsistance restreintes. Cela n'est guère nouveau pour les voyageurs qui, par le passé, ont déjà été appelés à exercer plusieurs métiers pour survivre. À Pénétanguishene, ils devront faire la même chose.

Puisqu'ils sont le produit du métissage entre Blancs et Amérindiens, les voyageurs maîtrisent quelques langues amérindiennes en plus du français et, dans beaucoup de cas, de l'anglais. Ils seront donc souvent embauchés comme interprètes. Mentionnons d'abord William Solomon, un interprète

---

8. Requête envoyée à Colborne des habitants de Pénétanguishene, le 10 mai 1832, dans ATT, M AC 17.03.
9. Lettre de Giroux à Colborne, le 7 février 1833, dans AAT, M AC 17.07.
10. Lettre de Mitchell, le 7 février 1833, dans AAT, M AC 17.08.
11. Requête de Rawson à Colborne, le 5 février 1833, dans AAT, MAC 17.09.
12. Lettre de John Moberly à Davidson commissaire des terres de la couronne, le 28 juillet 1842, dans CRPHH.
13. Frederick Lennox Ingall. Copie du fonds Ingall. Collection privée de la famille Ingall, p. 5.

de longue date qui se rend à Pénétanguishene et son fils Henry qui, en 1836, sert à son tour d'interprète auprès de certains Amérindiens. Appelé à harmoniser les relations entre le prêtre et quelques Amérindiens de la région, le jeune Solomon rend une interprétation qui crée des tensions et qui les pousse à se convertir à la religion méthodiste [14].

Les voyageurs trouvent souvent un emploi comme guide, soit pour les «étrangers» qui veulent aller faire de la trappe, soit pour les arpenteurs ou encore pour des particuliers [15]. Quatre voyageurs aident l'arpenteur Charles Rankin entre le 21 mai et le 15 août 1833 lorsque celui-ci arpente le canton de Nottawasaga [16] ; Hyppolite Brissette, Samuel Solomon et William Cowen prêteront main forte au capitaine Bayfield lors de ses voyages d'arpentage des 30 000 îles de la baie Georgienne à bord du *Recovery* entre 1822 et 1825.

A. C. Osborne énumère plusieurs autres excursions guidées par les voyageurs. Solomon aurait été embauché pour de courtes excursions: avec Jean-Baptiste Trudeau, il accompagne le docteur Taché à la baie Colborne (aujourd'hui le North-West Basin, à l'extrémité nord de la côte ouest de la baie de Pénétanguishene); il emmène un prêtre jésuite jusqu'à l'île Beausoleil, et pour la somme de 25 dollars, il conduit le comte de Northumberland à travers les sentiers amérindiens de la baie Colborne jusqu'à la baie du Tonnerre, en un jour. Il guide aussi des voyages de plus grande portée: assisté d'Aleck McKay, et des métis Pierre Laronde et Joseph Leramonda, il reçoit 100 dollars pour emmener le capitaine West et David Mitchell à l'île Manitoulin en raquette. Il guidera aussi le colonel W. H. Robinson à l'île Manitoulin et à Sault-Sainte-Marie.

Pour sa part, Louis Solomon accompagne bon nombre de personnes dans des excursions de plaisir: le capitaine Strachan à la pêche au saumon et à la chasse au canard au lac Sainte-Claire; Alfred Thompson aux montagnes Bleues pour chasser. Il ne sera pas le seul à travailler comme guide, M. Labatte, Francis Giroux et d'autres guideront divers clients aux pays qu'ils connaissent bien [17].

C'est surtout au cours de leurs premières années d'existence que les établissements navals et militaires embauchent plusieurs voyageurs. Une énumération des noms inscrits dans le *Historical Naval and Military Original Personnel* [18] révèle environ quatre-vingt-huit noms de voyageurs intégrés au personnel à un moment ou à un autre.

---

14. Lettre de John Esons et de John Baptist Tangini de Pénétanguishene, dans AAT, M AC 07.08
15. Elmes Henderson, «Some notes on a visit to Pénétanguishene and the Georgian Bay in 1856», dans *OHSPR*, vol. 28 , 1932, p. 31. À l'avenir: Henderson. «Some notes on a visit».
16. Daniel Marchildon. *La Huronie*. Ottawa, Le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Pro-f-ont. 1984, p. 58. À l'avenir: Marchildon. La Huronie.
17. Osborne. «The Migration», p. 132-139.
18. Centre de ressources des Parcs historiques de la Huronie. Historical Naval and Military Original Personnel. Midland, CRPHH, 1983.

Certains effectuent des travaux au compte de l'administration gouvernementale, comme Michael Labatte, par exemple, qui travaille à défricher du terrain pour les Amérindiens, sur le site actuel de Waubaushene. Labatte sème aussi des patates et des grains au même endroit et contribue également, pour le compte du gouvernement, à la construction d'un moulin à provende et de quelques maisons pour les Amérindiens de Coldwater [19].

Dans ses écrits, John Moberly note l'abondance de poisson dans le lac Huron [20]. Aucune surprise alors de voir des voyageurs pratiquer la pêche comme l'affirme James Barry: «*The Bay fishermen at first were mainly voyageurs from Penetang and Indians*» [21]. Leurs prises seront vendues localement ou seront consommées sur place. Les activités halieutiques occupent une place importante dans l'économie locale. Dans une de ses lettres, le curé Amable Charest en souligne l'importance à l'évêque Macdonnell quand il déclare que:

> [...] la perte entière de leur pêche qui est le Seul Soutien pour leur Missionnaire me contraignent à demander à votre Grandeur ce petit tribut qui est le seul moyen sur lequel je puisse conter pour ma substance dans cette pauvre mission [22].

Aussi, en 1832 plusieurs voyageurs manquent la visite du révérend M. Bennett car: «Dans ce moment, tous nos habitants, pour la généralité sont absents pour la Pêche, et autre occupation» [23]. Même quarante ans plus tard, en 1871, la pêche demeure une activité importante parmi les descendants de voyageurs relevés dans les recensements de cette année. À cette date, huit d'entre eux possèdent un total de treize bateaux (dont six sont utilisés pour la pêche), comparativement à quatre bateaux chez leurs voisins d'origine bas-canadienne. Le volume de leur pêche dépasse également celle de leurs voisins [24]. Enfin, si les voyageurs se tournent vers des occupations variées, cela semblerait indiquer que l'agriculture ne leur permet pas d'assurer un niveau de subsistance adéquat ou de relever des défis assez intéressants.

Bon nombre de voyageurs tentent néanmoins de devenir agriculteurs, mais leurs outils, tout comme les méthodes de culture pratiquées dans l'ensemble du pays au début du XIX[e] siècle, demeurent rudimentaires [25]. Ce nouveau métier impose une habitude, une régularité qui échappe aux voyageurs [26]. Néanmoins, le recensement des Canadas, en 1860-1861, indique la présence d'une dizaine de fermiers d'origine voyageur, ce qui est

---

19. Osborne. «The Migration», 140.
20. Lettre de John Moberly au Commissaire des terres de la couronne, le 28 juillet 1842, dans *CRPHH*.
21. James Barry. *Georgian Bay, the Sixth Great Lake*, Toronto, 1968.
22. Lettre du curé Amable Charest, le 15 janvier 1839, dans AAT, M AC 16.04.
23. Lettre de Pénétanguishene, le 3 novembre 1832, dans AAT, M AC 15.02.
24. *Recensements du Canada*, 1871.
25. Adam Shortt et A. Doughty. «The Coureur de Bois» dans *Canada and its Provinces*. Toronto, 1917, p. 76.
26. Antoine Champagne. *Petite histoire de Voyageur*. Saint-Boniface, Société Historique de Saint-Boniface, 1971, p. 22.

fort peu compte tenu des effectifs originaux. Le recensement de 1871 permet de comparer leurs outils et leur rendement agricole à celui des habitants de Lafontaine qui possèdent plus d'outillage et de bâtiments que les descendants des voyageurs. Par exemple, parmi trente-cinq descendants de voyageurs identifiés, quatorze possèdent un total de dix-neuf granges et étables par rapport à quinze sur les dix-huit habitants qui, ensemble, détiennent trente et un bâtiments de ce genre. Aussi, sauf certains produits, dont quelques minots de fruits récoltés par Charles Lafrenière et Antoine Labatte, certaines betteraves et le maïs, le rendement des récoltes des habitants est nettement supérieur à celui des descendants des voyageurs. Par exemple, il n'y a que trois descendants des voyageurs par rapport à dix habitants qui récoltent plus de cent boisseaux de blé de printemps. Les habitants cultivent plus de blé d'hiver, d'orge, d'avoine, de pois, de fèves, de navets, de carottes et de foin que leurs voisins [27].

Quelques voyageurs se tirent bien d'affaire, comme George Gordon qui poursuit à Pénétanguishene un commerce florissant. Mais la plupart sont incapables d'exercer un nouveau métier; le recensement de 1860-1861 montre que vingt-cinq voyageurs sont des manœuvres, des hommes à tout faire.

Notons aussi que, comparativement aux fermiers de souche voyageur, qui ont tous moins de soixante ans, on compte chez les manœuvres au moins cinq hommes provenant du groupe des voyageurs qui dépassent l'âge de soixante ans. Il s'agit peut-être d'une indication que les plus anciens voyageurs, habitués à faire la traite des fourrures, s'adaptent mal aux travaux de la ferme. Parmi ce groupe de voyageurs, quelques-uns se spécialisent néanmoins: Hyppolite Brissette, par exemple, à l'âge de 70 ans, se déclare ouvrier, et James Farling, à 76 ans, forgeron.

Quelques descendantes de voyageurs trouvent également d'autres métiers: Catherine Labatte, née à l'île Drummond, est l'une des quatre couturières de Pénétanguishene, tandis que deux autres femmes travaillent à l'extérieur du foyer, Catharine Craddock (19 ans) et Louisa Solomon (20 ans), qui se font engager comme servantes (seize femmes et trois hommes anglophones vaquent également à ce travail), tandis que Mary Corbière exerce le métier de sage-femme.

3. Les services

Parallèlement à la pratique de divers métiers, il se développe, dans la communauté de Pénétanguishene, un certain nombre de services. Afin de bien comprendre la nature de cette communauté il convient maintenant de poser un regard sur les services qui existent et croissent dans la Huronie.

a) Services religieux

D'abord, dès leur arrivée à Pénétanguishene, les catholiques (voyageurs

---

27. *Recensements du Canada*, 1871.

et Amérindiens) demandent avec insistance une église et un prêtre résidant [28]. En novembre 1829, le gouvernement assure l'évêque Macdonnell qu'il donnera un terrain pour la construction d'une église à Pénétanguishene [29], même si en 1831 la chose n'est toujours pas acquise puisque douze catholiques formulent une demande semblable auprès de John Colborne pour obtenir pour l'église un acre de terre entre la réserve navale et la ville [30]. Dédin Révol, le porte-parole des catholiques, s'adresse à l'évêque afin de solliciter son intervention auprès du lieutenant-gouverneur [31]. En septembre 1832, le gouvernement accorde un terrain de 200 acres à l'église [32].

Dès 1832, des gens de Pénétanguishene ont une chapelle qui parvient à contenir jusqu'à deux cents personnes et dont la structure est faite de simples poutres équarries [33].

Bien qu'en 1831 les activités religieuses aient été limitées aux courtes visites des pères Collins et Bennett, en février de 1832 le curé Crevier accompagne l'évêque Macdonnell à Pénétanguishene où ce dernier célèbre quelques mariages et une messe chez George Gordon [34]. Dans l'attente des services d'un prêtre, Dédin Révol organise des prières à l'église tous les dimanches [35]. Quand enfin, en 1833, les catholiques de Pénétanguishene accueillent le curé Lawrence Dempsey, leur joie sera de courte durée car celui-ci rend l'âme à peine quelques mois après son entrée en fonction [36]. Le 10 septembre 1835, Rémi Gaulin, coadjuteur du diocèse de Kingston, ouvre les registres de la paroisse; ce jour-là, il baptise trente et un enfants de divers âges, allant de huit jours à quatre ans [37]. Le curé John Kegan, affecté temporairement à Pénétanguishene en 1835, souligne, dans une lettre du 2 février 1835 envoyée au diocèse, la pauvreté de ses paroissiens:

> *My arrival here was hailed with an unexpressible marks of joy and esteem. The Congregation is I am happy to find large and flourishing [...]*

28. Lettre de William John O'Grady de York à l'évêque Macdonnell, le 28 septembre 1829, dans AAT, M AB 44.09.
29. Lettre de York à l'évêque Macdonnell, le 16 novembre 1829, dans AAT, M AB 44.12 .
30. Lettre adressée à Colborne de Pénétanguishene, le 7 juin 1831, dans AAT, M AC 14.10 .
31. Lettre de Dédin Révol de Pénétanguishene, le 23 février 1832, dans AAT , M AC 15.01.
32. Lettre de John Berkis à l'évêque, le 11 septembre 1832, dans AAT, M AC 14.04.
33. Amable Charest de Pénétanguishene. «A Return of the State of the Catholic Church at Pénétanguishene, Upper-Canada», le 31 janvier 1839, et Paroisse Sainte-Anne, brochure du conseil paroissial, dans AAT, M AC 16.05.
34. Marchildon. *La Huronie*, p. 89.
35. Lettre de Dédin Révol, le 5 mars 1833, dans AAT, M AC 15.04.
36. Arthur Picotte. «Laboureau, Penetang Parish had its beginning in 1827» dans *The Free Press Herald*. Pénétanguishene, s.d.
37. Paroisse Sainte-Anne. *Along the Bay-A history of St-Ann's memorial church*. Pénétanguishene, 1946, p. 90 et 14.

agreeably to Your Lordship's directions I got Church wardens nominated on my arrival here. Immediately after their nomination, I told them that they represented the Catholic Congregation of Pentagshishe, and In that capacity, that it was their duty to regulate and direct the temporalities of the Church, and particularly the Salary of the Incumbent. They seemed highly pleased with their newly acquired dignity, but peremptorily refused to affix their names to a formula, which I drew up, leaving thereon a blank or vacant space to mention the Sum they would volunteer to vote me. They would take no such responsibilities on themselves, said why their neighbours they said, were poor-had nothing better [?show?] Some woodden [Suggon] which they could not easily transform into money-in that case said I, resign to me the keys of the Church and every other power with which you are invested, and I will become my own paymaster, that is, I will, like the Clergy of Ireland, throw myself on the benevolence of the people to this proposition [38].

Il croit tout de même pouvoir vivre confortablement de la collecte du dimanche: «*[...] this the only resource a Clergyman can have here-in case it is withdrawn there is no alternative but to leave here, nothing is derived from baptisms.* » Pour chaque baptême le curé ne reçoit que 50 cents [39].

Faisant suite au départ de celui-ci, l'affectation d'un nouveau prêtre aux missions de Pénétanguishene se fait le 27 octobre 1835, soit le jour où l'évêque René Gaulin nomme l'abbé Jean-Baptiste Proulx pour prendre en main dix cantons. Ce prêtre érige un presbytère avant de céder la paroisse, en 1837, au curé Amable Charest qui œuvre dans la région jusqu'en 1854[40].

Amable Charest hérite d'une paroisse toujours très étendue. En 1843, le diocèse de Toronto le prévient que: «Les gens que vous visitez doivent vous payer; vous sentez que je n'ai aucun moyen de vous faire voyager dans tout le District de Simcoe» [41]. Par ailleurs, le curé Charest avoue dans une lettre à l'évêque de Charbonnel l'impossibilité d'effectuer un recensement dans ses missions puisque: «Pour trouver un recensement venant des Catholics de Mes missions Si étendues; il me faudrait six mois et plus » [42].

Sous la cure d'Amable Charest, on voit naître une confrérie (qui n'est pas décrite davantage) dans la mission [43], ainsi qu'une fabrique [44]. Le 15 août 1842, l'évêque Power décrète que la fête patronale de la mission de Pénétanguishene sera le 26 juillet, le jour de Sainte-Anne, et que le 3 décembre, la fête de saint François-Xavier, sera celle des îles environnantes[45].

---

38. Lettre du Révérend John Kegan, le 2 février 1835, dans AAT, M AB 26.01.
39. *Ibid.*
40. Marchildon. *La Huronie*, p. 90.
41. Cahier de l'évêque Power, le 3 février 1843, 56-57, dans AAT, LB 02.065.
42. Lettre d'Amable Charest à l'évêque de Charbonnel, le 13 janvier 1851, dans AAT, AB 07.01.
43. Cahier de l'évêque Power, le 15 août 1842, p. 45, dans AAT, LB 01.038.
44. Document de Pénétanguishene en 1843, dans AAT, P AB 03.01.
45. Cahier de l'évêque Power, le 15 août 1842, p. 47, dans AAT, LB 01.039.

Le curé Frémiot remplace Amable Charest en 1854 et commence ses offices dans une église vide de meubles, sans même un missel [46]. Il se montrera très fier de Sara Colombe lorsqu'elle prendra la route de Toronto pour devenir «la première de Pénétangouchine qui aura le courage de quitter sa famille pour se consacrer à Dieu» [47]. Le 23 juin 1860, lors d'une visite pastorale, l'évêque Lynch dirige une retraite et donne les sacrements de la première communion et de la confirmation aux paroissiens. Il écrit que la mission est composée:

> [...] de Canadiens Français et Indiens, de Noirs et d'un petit nombre d'Irlandais et dirigé par le R. P. Canady [Kennedy] nommé par le gouvernement pour desservir la Pénitencière établie à 3 miles du Village sur le Nord d'une jolie Baie... [48]

Les prêtres se succèdent: le curé John P. Kennedy, à l'été 1860, remplace les abbés Ternet, Jamot et Lebeaudy à Sainte-Anne. Le nouveau prêtre s'impose une charge assez considérable; en plus de ses fonctions régulières, il érige une nouvelle église en 1861. Aussi, dès 1860, le curé Kennedy devient l'aumônier d'une nouvelle école correctionnelle aménagée dans les anciens établissements navals et militaires abandonnés par les soldats en 1856. L'aumônier de l'école verra sa charge s'alourdir puisque, de 60 garçons, on passe à quelques centaines dès 1866 au moment où le gouvernement ouvre un nouvel édifice en pierre [49]. En raison du décès du curé Kennedy en 1873 (il se noie dans une vaine tentative de sauvetage d'un garçon tombé d'un bateau) [50], le travail supplémentaire d'aumônier sera rémunéré, une décision que le premier ministre Mowat communique à l'évêque Lynch avant même qu'elle ne soit approuvée par son conseil. L'aumônier suivant recevra la somme annuelle de 400 dollars [51]. En 1904, le gouvernement provincial transforme l'école correctionnelle en un hôpital psychiatrique qui sera progressivement agrandi au point d'accueillir jusqu'à environ 500 patients encore aujourd'hui.

Selon les documents de l'évêque, l'Église joue un rôle presque exclusivement religieux. Embryonnaire dans la région, elle doit se développer de façon graduelle et, sauf pour l'abbé Charest qui passe dix-sept ans dans la Huronie, les prêtres se succèdent rapidement tandis que le nombre de paroissiens croît. En fait, la lenteur de l'implantation religieuse reflète l'état de la population qui, répartie sur un territoire considérable, grandit lentement. Les besoins religieux de cette population se manifestent, mais ne semblent jamais exiger la présence de prêtres de façon très forte.

---

46. Lettre du curé Frémiot, le 28 mars 1854, et lettre du même curé le 4 avril 1854, dans AAT, AB 10.05.
47. Partie d'une lettre du curé Frémiot, le 15 mai 1854, dans AAT, AB 10.11.
48. Le 23 juin 1860, p. 2-4, dans AAT, LB 11.
49. Marchildon. *La Huronie*, p. 110.
50. *Ibid.*, p. 92.
51. Lettre de Mowat à l'évêque Lynch, le 3 juillet 1873, dans AAT, L AE 12.35.

b) Les moyens de transport

Si l'Église catholique éprouve de la difficulté, dans la première moitié du XIX[e] siècle, à envoyer des prêtres à la mission de Pénétanguishene, c'est en partie à cause des problèmes de transport que connaît la région du comté de Simcoe.

Ce comté ontarien, qui se trouve entre la rive sud de la baie Georgienne et le lac Simcoe, à cent kilomètres au nord-ouest de Toronto, n'est pas facile d'accès. Dans un nouveau comté, les difficultés proviennent presque toutes, au moins indirectement, du problème des transports et, à cet égard, le comté de Simcoe ne fera pas exception [52].

Les moyens de transport, qu'il s'agisse de chemins, de bateaux à vapeur ou de trains, se situent au centre de l'histoire de la Huronie. Les péninsules et les isthmes de la Huronie, jadis des obstacles, deviennent des corridors que suivent des routes et des chemins de fer reliant le sud-ouest au nord ontarien. Les chemins qui traversent le territoire deviennent des agents de développement et ce développement stimule à son tour la création de routes secondaires. Afin de rendre la région plus accessible, le gouvernement décide dans un premier temps d'arpenter tous les cantons de Simcoe (sauf ceux de Nottawasaga, Sunnidale et Matchedash)[53].

Antérieurement à la Guerre de 1812, quelques arpentages avaient été effectués dans le Haut-Canada [54]. Bien que Samuel Wilmot ait déjà arpenté le terrain entre Kempenfeldt et Pénétanguishene, la cession des terres amérindiennes , le 17 octobre 1818, pousse le gouvernement à former des cantons en vue d'une colonisation éventuelle et ainsi, de 1826 à 1835, presque tous les cantons seront arpentés. En guise de paiement, les arpenteurs reçoivent des terres comme, par exemple, John Goessman, l'arpenteur du canton de Tiny (1821-1822) à qui le gouvernement accorde 4 320 acres de terrain [55].

À l'arrivée des voyageurs en Huronie, les seules véritables routes d'importance dans le comté sont la rue Yonge et le chemin de Pénétanguishene. La meilleure route, le chemin de Pénétanguishene, n'est alors: *«[...] little more than a track hacked through the forest and most suitable for travel on foot or horseback»* [56] . L'ouverture du chemin de Pénétanguishene, qui parcourt une distance de 46 kilomètres entre Barrie et

---

52. Emily Poynton Weaver. *The story of the counties of Ontario*. Toronto, 1913, p. 78. À l'avenir: Weaver. *The story*.
53. Allison Burbidge. *The changing role of transportation in Simcoe County from 1800-1866-an historical geography*. Thèse de M. A., Université McMaster de Hamilton, 1961, p. 1,2,104 et 33. À l'avenir: Burbidge. *The changing role of transportation*.
54. Weaver. *The story*, p. 77.
55. Andrew Hunter. *The History of Simcoe County*. Toronto, Ryerson Press,The Historical Committee of Simcoe County, 1909), p. 39-41. À l'avenir: Hunter. *The History of Simcoe County*.
56. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 34.

Pénétanguishene, en novembre 1814, a exigé trois semaines de travail d'un groupe de soldats et d'ingénieurs militaires, soit deux cents hommes au total[57].

Un habitant de Pénétanguishene décrit le trajet de York à Pénétanguishene en 1828 de cette façon:

> *The communication to Pénétanguishene consists of good land carriage from York to the Holland Landing, a distance of about 30 miles, from thence to Kempenfeldt Bay, across Lake Simcoe the water transport is about 30 miles and from thence to Pénétanguishene the Land Transport is about 38 miles but not open to wheeled carriages; this road has a few settlers upon it and the nearest settler lives about 3 miles from the Post of Pénétanguishene. The Roads however are easy of improvement [...] Troops now may march from York to Pénétanguishene in six days but the conveyance of Baggage would be difficult* [58].

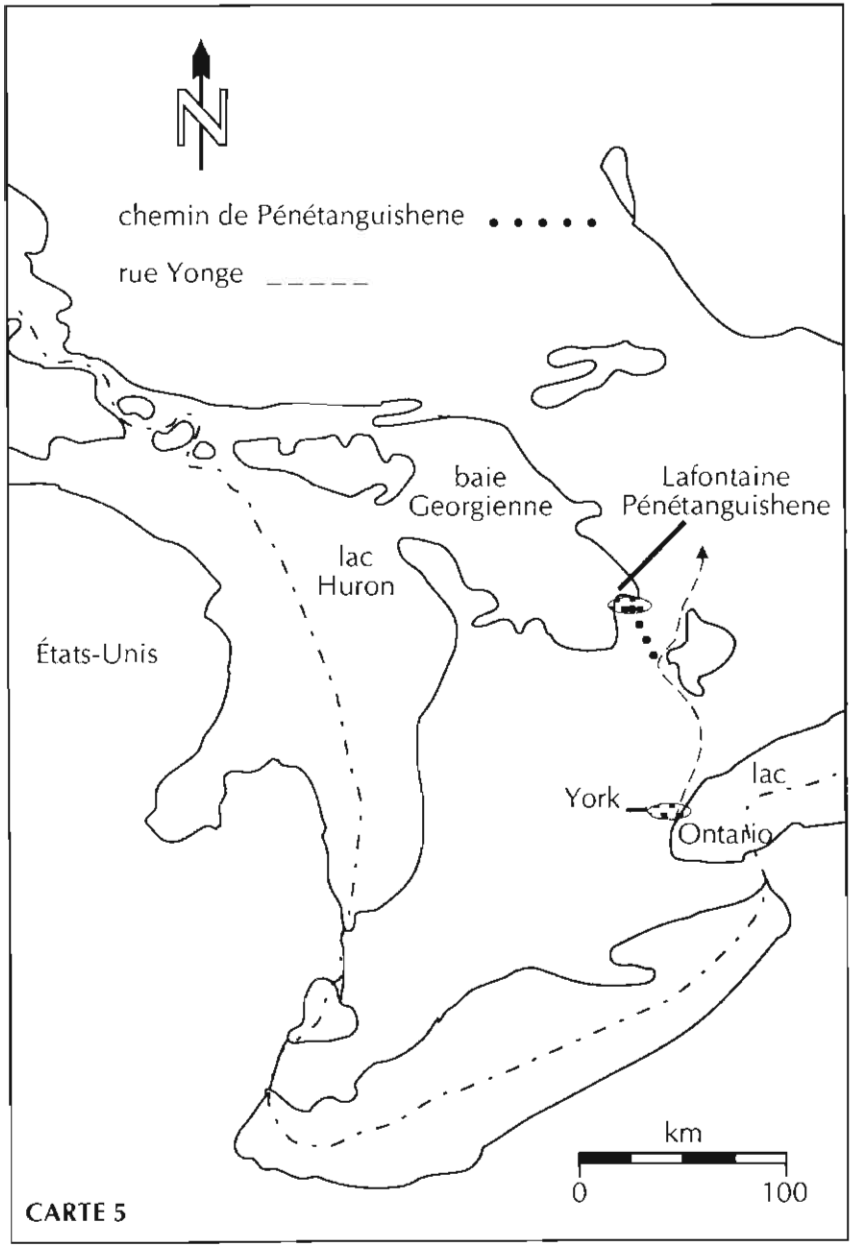
Il faudra encore un peu de temps avant que le gouvernement se rende compte que le succès de l'agriculture et du commerce dépend de l'aménagement de bons chemins. Ainsi, le 4 mars 1837, le gouvernement accorde des crédits de 100 000 livres pour le macadamisage de la rue Yonge et d'autres chemins du district de Home [59]. Pourtant, en 1843, l'année de sa formation, le conseil du district de Simcoe formule des plaintes auprès de la législature. Même si l'acte municipal lui accorde la responsabilité de réparer les chemins et les ponts du district, le conseil n'en a pas les moyens. Il ne veut pas hausser les impôts des résidants du comté dont les taxes dépassent déjà le niveau acceptable. En janvier 1850, le conseil du comté, tout en conservant la responsabilité des chemins de comté, remet l'entretien des routes internes entre les mains des conseils municipaux. La loi municipale du Haut-Canada, en 1866, reprend l'arrangement de 1850 [60], mais l'état des chemins ne s'améliore que lentement, peut-être parce que la faible densité de population ne justifie pas encore le coût important de l'entretien.

Le chemin de Pénétanguishene représente toujours une des voies principales (voir la carte 5) et il influence même l'orientation des autres chemins et la largeur des lots. Dans les huit cantons au nord du comté (Tiny, Tay, Flos, Medonte, Vespra, Oro, Matchedash et Orillia) (voir la carte 6), la plupart des routes suivent le même axe nord-ouest et sud-est du chemin de Pénétanguishene. Aussi, dans ces mêmes cantons, les lots sont plus longs que larges afin d'assurer que la partie du lot qui longe le chemin, et que le propriétaire doit déblayer en hiver, ne soit pas trop longue. Enfin, les lignes des cantons et du chemin de Pénétanguishene forment un angle droit [61].

---

57. George Laidler. «The Nottawasaga Portage, Simcoe County Ontario,» dans *OHSPR*, 35, 1943, p. 41
58. Ross Bartlett. *Garrison-community relations*. Midland, 1980. À l'avenir: Bartlett. *Garrison-community*.
59. Olga Bishop. *Publications of the Province of Upper-Canada and of Great-Britain*. Toronto, Gouvernement de l'Ontario, 1984, p. 220-221.
60. Hunter. *The history of Simcoe County*, p. 116-117.
61. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 40.

Face au lent progrès des chemins dans le comté, la mise sur pied d'un réseau de transport public prendra du temps. Le journal *Barrie Magnet* du 6 août 1847 publie l'annonce d'un nouveau service de diligence entre Barrie et Pénétanguishene:



Routes importantes en 1828

We beg to draw the attention of the travelling community to the advertisement of Mr. J. Morrison, announcing the commencement of a new line of stages between Barrie and Pénétanguishene. From the growing importance of this route, the establishment of such a line has been hitherto much required, and we trust Mr. Morrison will receive that encouragement which so useful an entreprise deserves [62].

Pourtant, ce service ne pouvait pas se vanter d'être le premier dans la région. Dans les années 1830, un service régulier (quotidien) de diligence entre York et Holland Landing, à l'extrémité sud du lac Simcoe, avait déjà vu le jour [63]. Cette route hasardeuse offrait quand même des points de repos car, entre York et la baie Kempenfeldt, on ne compte pas moins de soixante-huit maisons possédant des permis de boisson (en moyenne une à chaque mille) en plus de huit à dix maisons tenant lieu d'hôtel sans permis d'alcool. Selon Andrew Hunter, soixante-trois tavernes longent cette route et, à un moment donné, jusqu'à trente-sept tavernes s'étalent sur les 56 kilomètres de route qui séparent Barrie de Pénétanguishene [64]. Aucune surprise donc de voir, quelques décennies plus tard, les taverniers s'opposer à la venue du chemin de fer.

L'arrivée des bateaux à vapeur sur le lac Simcoe et la baie Georgienne rehausse l'importance de la navigation jusqu'à l'avènement du chemin de fer. Àpartir de 1832, les bateaux à vapeur naviguent sur le lac Simcoe trois fois par semaine [65].

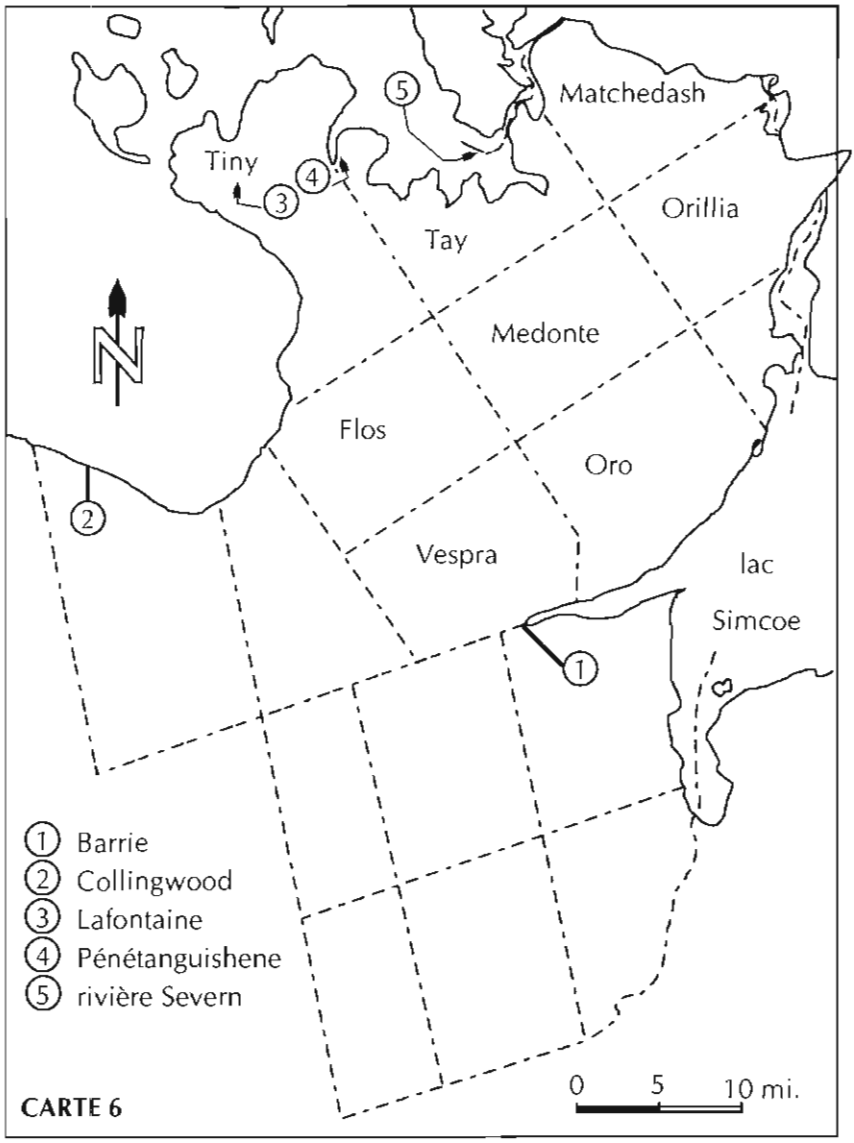
Plus au nord, la route de Coldwater rivalise d'importance avec le chemin de Pénétanguishene. Les bateaux à vapeur transportent les passagers jusqu'aux Narrows (Orillia) où les passagers débarquent pour ensuite emprunter une route de terre jusqu'à Coldwater d'où ils reprennent la voie fluviale de la rivière Coldwater jusqu'à la baie Georgienne [66].

En 1832, le *Pénétanguishene*, le premier bateau à vapeur de la baie Georgienne, bâti à Pénétanguishene par un entrepreneur torontois, Charles Thompson, commence à faire la navette quotidienne entre Pénétanguishene et le village de Coldwater[67]. Le *Montréal Gazette* du 23 septembre 1834 écrit que le *Pénétanguishene* est:

[...] neatly built and though not entirely finished contains excellent accomodation there being eight berths in the gentlemen's and seven in the ladies' cabin, with the means of adding more if required [68].

---

62. Hunter. *The history of Simcoe County*, p.147.
63. W. L. Smith. *The Pioneers of Old Ontario*. Toronto, 1923, p. 88. À l'avenir: Smith. The Pioneers, Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 54, et Hunter. *The history of Simcoe County*, p. 142.
64. Hunter. *The history of Simcoe County*, p. 145.
65. Marchildon. *La Huronie*, p. 64.
66. Bartlett. *Garrison-community*.
67. John Bayfield et Carole Gerow. *Reflets d'hier, une histoire en image de Pénétanguishene*. Midland, 1982, p. 35. À l'avenir: Bayfield. *Reflets d'hier*.
68. Hamil. «An early settlement on St. Joseph Island». p. 252. (article du *Montréal Gazette*, le 23 septembre 1834).



Les cantons du nord du comté de Simcoe

Néanmoins, le chiffre d'affaires de ce bateau, mal adapté aux besoins réels des habitants de la région de la baie Georgienne, n'atteint pas le seuil de la rentabilité et le *Pénétanguishene* disparaît bientôt [69].

69. James Barry. «The first Georgian Bay Steamers» dans *Inland Seas*, 1967, p. 192.

En fait, le transport par voie d'eau n'est pas toujours fiable; le transport du bétail, par exemple, doit se poursuivre par voie de terre. Aussi, le service par bateau se limite souvent à l'intérieur d'une région, comme à Pénétanguishene. Bien qu'on puisse voyager par petit bateau à vapeur jusqu'à Collingwood, le service entre Pénétanguishene et Collingwood demeure irrégulier. Pour cette raison, plusieurs feront le voyage en bateau à voile et surtout en *«mackinaw»* (embarcation à fond plat) ou en canot [70]. La demande pour ce genre de vaisseau suscite même une commande: Toussaint Boucher, un ferblantier du groupe des voyageurs, confectionne, selon un modèle de canot amérindien, un grand canot avec des feuilles de métal importées de la Russie. Cette barque de 7,2 mètres, commandée par le curé Jean-Baptiste Proulx, contient assez d'espace pour seize avironneurs et six passagers [71].

Les historiens locaux supposent, sans doute avec raison, que les nouveaux colons sont arrivés par voie de terre, car le coût du trajet par bateau reste élevé. J. H. Coyne décrit bien les passagers lors de son voyage à bord du *Chicora* en 1871. D'abord il signale parmi les passagers un député provincial, un riche Américain qui veut acheter le *Chicora,* et un Écossais. Il ajoute que:

> *The rest of our company consists of lawyers and merchants with their families, seeking to escape the heat of midsummer, young ladies who are no doubt supposed at home to be «off to the seaside», young gentlemen who are up here because they have nothing else to do* [72].

Les colons de la Huronie ne possèdent ni le temps, ni les moyens pour entreprendre un tel voyage.

En 1836, un groupe de vingt-neuf Torontois payent 1 500 livres pour étudier l'opportunité de construire un chemin de fer qui relierait Pénétanguishene à Toronto [73]. Entre cette période et celle où un chemin de fer sera finalement construit dans la région, dix-huit ans s'écouleront. Cependant cette voie ferroviaire ne se rendra pas à Pénétanguishene mais à Collingwood. Quelle déception pour les gens de Pénétanguishene! Même le curé Charest attendait avec impatience ce nouveau lien avec le monde extérieur: «Ma Mission étant sur le point d'être améliorée par un chemin de fer, m'encourage à rester encore quelque temps» [74].

Donc, Pénétanguishene ne reçoit les services d'une voie ferrée qu'en 1879, lorsqu'un embranchement du chemin de fer *Northern* s'étend de Barrie jusqu'à Pénétanguishene.

---

70. Henderson. «Some notes on a visit» , p. 31.
71. Osborne. «The Migration», p. 134.
72. J. H. Coyne. «Across Georgian Bay in 1871» dans *OHSPR*, 28, 1932, p. 26.
73. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 57.
74. Lettre d'Amable Charest à l'évêque de Charbonnel, le 13 janvier 1851, dans AAT, AB 07.01.

Le tronçon de chemin de fer d'Aurora à Bradford et Barrie, terminé en 1853, n'est achevé de Barrie à Collingwood qu'en 1855. Cependant, *The Ontario, Simcoe and Huron Railway*, un des premiers chemins de fer dans le Haut-Canada à offrir des services de passagers et de fret, est tellement criblé de dettes qu'il fait l'objet d'une saisie par le gouvernement, en 1854, pour devenir la *Northern Railway Company* jusqu'en 1888, au moment où le Grand-Tronc l'absorbe [75] (voir la carte 7).

L'arrivée du *Northern* réduit l'importance de Pénétanguishene à un simple lieu de transit. Néanmoins, il contribue au développement de la région au nord de Toronto et crée un lien entre les ports des lacs Huron et Michigan. Jusqu'à l'achèvement du Pacifique-Canadien, le *Northern* lie les routes de terre et d'eau entre l'Ouest et l'Est canadien en plus d'aider au transport des produits locaux vers les marchés extérieurs [76]. Le *Northern* favorise également l'ouverture du marché avec le Mid-ouest américain car les billots qu'il transporte à Collingwood sont chargés sur des bateaux qui se rendent à Chicago pour revenir chargés de grain [77].

Les personnes désireuses d'effectuer le trajet Toronto-Huronie doivent utiliser successivement deux moyens de transport: le chemin de fer de Toronto à Barrie et le chemin Pénétanguishene à partir de Barrie. Elmes Henderson raconte son excursion de Toronto à Pénétanguishene en 1856:

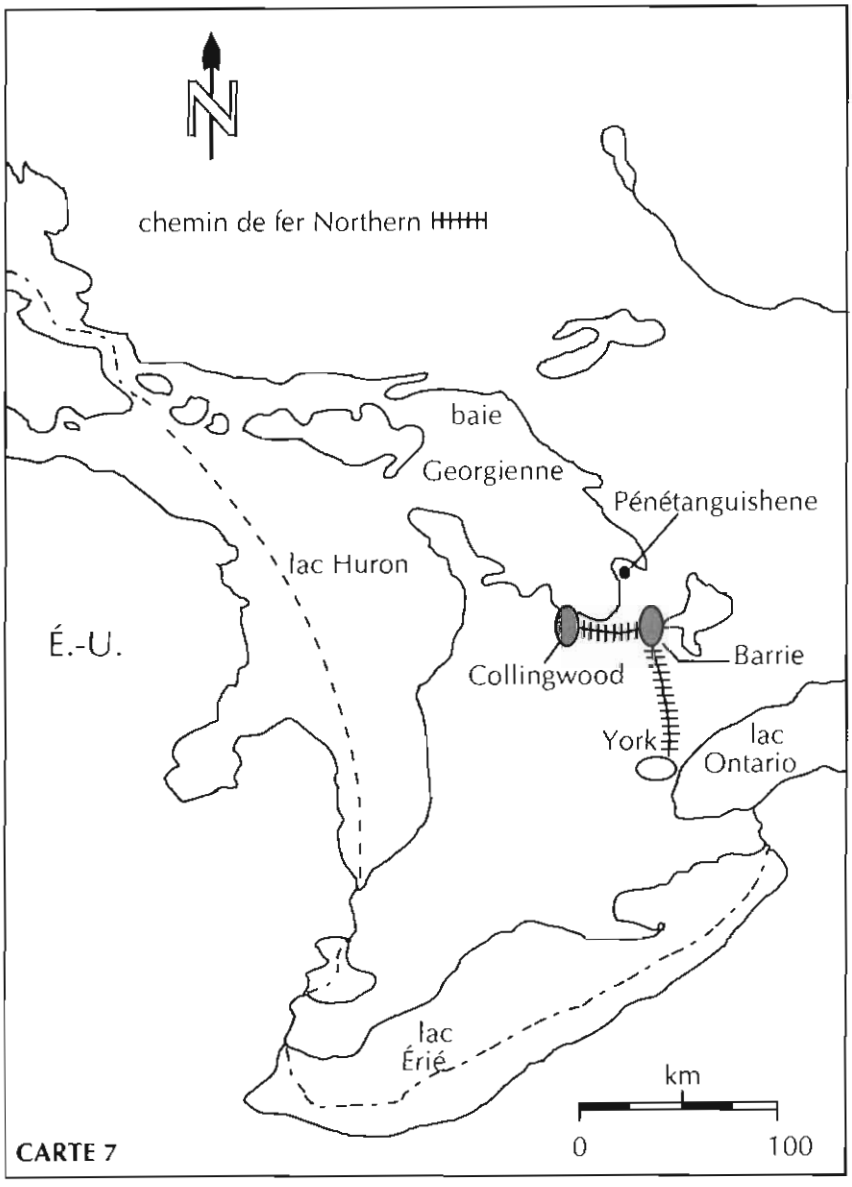
> *In Joe's cab we drove to the station of the Ontario, Simcoe and Huron Railway, then on Front Street near Bay Street, and travelled by the slow 7 o'clock morning train as far as Allandale, then by bus into Barrie. After dinner at the Queen's Hotel we took our seats in an open stage waggon with a team of horses and drove along the Pénétanguishene Rd, which began at first at Shanty Bay and was originally made by the Government during the War of 1812 as a military way to the naval station at Pénétanguishene. It was in 1856 a much travelled road, but without any attempt at macamadizing or planking, -really just a country road, in many parts in heavy sand* [78].

c) Le service postal

L'ouverture des routes est suivie de près par l'établissement du service postal. Avant son introduction, le courrier est livré privément par l'intermédiaire d'individus. En 1814, George Gordon, par exemple, reçoit une lettre et des journaux envoyés par F. Fisher, de Montréal, par l'entremise de M. Johnston [79]. Gordon avait l'habitude d'écrire ses lettres sur du papier qu'il pliait ensuite en forme d'enveloppe et scellait avec de la cire estampillée d'un monogramme improvisé, le tout expédié par «express» amérindien,

---

75. Hunter. *The History of Simcoe County*, p. 169, 176 et 188.
76. G. P. Glazebrook. *A history of transportation in Canada*. Toronto, 1964, p. 158 et 170.
77. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 75.
78. Henderson. «Some notes on a visit».
79. Copie de lettre de Fisher à Gordon, le 15 septembre 1814, dans CRPHH, Gordon Papers #14.



Le chemin de fer Northern (1854)

c'est-à-dire par une personne qui se rend à la destination de la lettre, et non par un facteur officiel [80]. Cette pratique tire à sa fin lorsque le premier bureau de poste au nord de Newmarket ouvre ses portes à Pénétanguishene en 1830 [81]. Le capitaine James Mathew Hamilton devient le premier maître de poste [82].

Avant 1837, des hommes à pied ou à cheval assurent la livraison du courrier au tarif de quatre pences et demi pour une lettre expédiée de Toronto à Barrie [83]. Le service opère, de toute évidence, assez efficacement: Dédin Révol (à Montréal) rédige, le 18 février 1834, une réponse à une lettre de George Gordon (de Pénétanguishene) datée du 27 janvier 1834. La lettre de Gordon aurait donc pris moins de vingt-trois jours à se rendre [84]. Ce temps ne semble pas exceptionnel: Dédin Révol reçoit également de Pénétanguishene une lettre de George Gordon qui se rend à Montréal en quinze jours; Gordon reçoit en douze jours une lettre expédiée de Chambly[85].

Néanmoins, pour expédier du courrier en Europe, il est plus rapide de passer par les États-Unis. À deux reprises, Fulford B. Fielde de Pénétanguishene avise sa mère que la meilleure façon d'envoyer une lettre à Pénétanguishene serait, selon un travailleur du bureau de poste de Toronto, à travers le Havre et New-York. Il précise au sujet de son adresse postale: *«Pénétanguishene-Upper Canada, the place is well known now »* [86].

Jusqu'en 1856, les frères Ned et Miles McDonald assurent la livraison du courrier à chaque semaine en marchant chacun leur tour jusqu'à Holland Landing. Francis Dusome prendra la relève mais à cheval et, après 1856, le courrier arrive finalement par diligence [87]. Selon Frederick Lennox Ingall des Établissements navals et militaires, le courrier arrivait de Toronto tous les vendredis et partait le lundi suivant [88]. Avant 1850, le comté de Simcoe comptait treize bureaux de poste [89]. Somme toute, la circulation efficace de la poste exige une diligence régulière, quotidienne et, dans le nord de Simcoe, un service de ce genre ne voit le jour qu'en 1856 [90].

---

80. Osborne. «Old Pénétanguishene», p. 45.
81. Smith. *The Pioneers*, p. 98.
82. Osborne. «Old Pénétanguishene», p. 59.
83. Weaver. *The story*, p. 78.
84. Copie de lettre de Dédin Révol à George Gordon, le 18 février 1834, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #14.
85. Copie de lettre de Dédin Révol à George Gordon, le 12 juillet 1834, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #7.
86. Lettre de Fulford Fielde à sa mère de Pénétanguishene, le 1er juillet 1834, et le 24 mars 1835. Fonds Fielde. Collection privée de la famille Fielde: lettre numéro 30 et numéro 29, dans *CRPHH*.
87. Richard Leroux. *The Industrial Development of Pénétanguishene*. Projet de recherche de l'hôtel de ville de Pénétanguishene, p. 4.
88. Fonds Ingalls.
89. W. Fieguth. *The personality of North-Simcoe County, a study in historical geography*. Thèse de Ph. D., Université Western de London, 1968), 19.
90. Henderson. «Some notes on a visit», p. 30-34.

d) L'éducation

Outre l'infra-structure du transport et des postes, des institutions éducatives représentent des éléments clé pour le développement d'une communauté. À ce chapitre, la région de Pénétanguishene accuse un retard considérable. William Lyon Mackenzie dénonce le manque d'instruction publique dans tout le district Home dès 1831 dans un article qu'il publie dans le *Colonial Advocate* du 22 septembre de cette année:

> *[...] in the most populous country townships in the Home District there is not at this time of year more than one school of ten scholars, although the number of persons between six and sixteen is over 600!!!* [91]

Antoine Lacourse avait pourtant mis sur pied une école catholique à Pénétanguishene en 1833. Des conseillers scolaires font allusion à l'enseignement dispensé par M. Lacourse à vingt-six élèves, et les conseillers James Farling, Louis Corbeau et George Gordon (tous les trois de souche voyageur) demandent de l'aide au gouvernement pour l'école [92]. Mais l'école semble fermer ses portes puisqu'en 1839 le curé Amable Charest admet que l'éducation demeure largement déficiente à travers la région, même s'il reconnaît que les habitants sont trop pauvres pour payer le salaire d'un professeur [93].

En 1835, à Chambly, Dédin Révol tente d'offrir une éducation collégiale à quelques jeunes garçons envoyés de Pénétanguishene, mais ceux-ci s'y adaptent très mal. Révol écrit à ce sujet:

> Louis crains de s'éloigner de ses Bois et préfère [végéter] toute Sa vie à se faire homme indépendant, Pierre probablement a cru que j'allais le faire venir ici pour y vivre la Canne à la main, ou lui faire une fortune, il s'est trompé, je ne le peu (...)
>
> J'avais crus que quelqu'un des Jeunes Gens de Penitenguichine et particulièrement Giroux fils et Louis Langlade eussens été flattés de pouvoir trouver une place dans une maison ou tous en gagnans des gages ils eusses pus Se Donner de l'Education ce qui souvent est profitable à la fortune [94].

Bref, l'instruction organisée semble peu adaptée aux besoins des fils de voyageurs habitués à une éducation moins encadrée.

Thomas Hodgetts, un soldat affecté aux Établissements, remarque en 1851 que Pénétanguishene ne convient guère à un couple qui veut élever

---

91. R. D. Gidney. «Elementary education in Upper Canada: A reassessment» dans *Ontario History*, vol. 45, septembre 1973, p. 179.
92. Lettre des conseillers scolaires de Pénétanguishene, le 18 août 1833, dans AAT, M AC 16.02.
93. A return of the state of the Catholic church at Pénétanguishene, le 31 janvier 1839, dans AAT, M AC 16.05.
94. Copie de lettre de Dédin Révol à George Gordon, le 28 mars 1835, dans CRPHH, Fonds Gordon #17.

une famille puisque: *«There is no school and very little society»* [95]. Quatre ans plus tard, William Sanders déplore également l'absence d'une école autant française qu'anglaise [96] . Pourtant en 1848, le conseil du district de Simcoe offre gratuitement un terrain pour une école publique *(School Section #11)* à Pénétanguishene pour desservir les cantons de Tay et de Tiny. Lorsque l'école ouvre ses portes, quarante-neuf élèves s'y inscrivent, dont quatre anglophones. Cette école sera remplacée en 1874 [97].

La fréquentation scolaire connaît, de toute évidence, une hausse car lors du recensement de 1860-1861, cinq hommes (dont deux catholiques) de moins de 41 ans se déclarent professeurs de métier, soit: Robert White (41 ans) né dans l'île Manitoulin, Louis Lebissonair (21 ans) de Canada-Est et trois autres qui viennent des îles britanniques.

e) Les commerces et autres services

Contrairement à l'instruction publique, le développement commercial ne se fait pas attendre. Andrew Mitchell, le fils d'Élizabeth Mitchell de Mackinac, inaugure le premier magasin de Pénétanguishene [98] et, peu après, d'autres l'imitent. En 1846, le *Smith's Canadian Gazetteer* indique la présence de quatre magasins [99], ce que corrobore William Sanders en 1855[100] . Or, le *Gazetteer* mentionne également la présence d'un moulin à provende, de deux moulins à scie, d'un forgeron, d'un ferblantier, de deux tailleurs, de deux cordonniers et d'une taverne [101].

Les forces navales et militaires contribuent à la survie de ces commerces et leur présence attire une banque, la seule du comté, pour faciliter la circulation de la solde des soldats et des pensions des anciens combattants à la retraite [102] . *The Province of Ontario-Gazetteer and Directory* signale l'existence de cette même banque en 1869 [103] . La présence militaire contribue aussi à l'essor de deux tavernes locales, celle de Jeffery, dans le village de Pénétanguishene, et celle de Wallace, sur la réserve militaire, près des barraques [104].

La population profite également des autres services spécialisés. Le recensement de 1860-1861 énumère un boucher, un horloger, un carrossier,

---

95. Lettre du 18 juillet 1851, Fonds Hodgetts.
96. William Sanders. «A letter from Penetang in 1855» dans *OHSPR*, 40, p. 9. À l'avenir: Sanders. «A letter from Penetang».
97. Marchildon. *La Huronie*, p.156.
98. Nick Mika et Helma Mika. *Places in Ontario*. Belleville, 1983, p.188.
99. William Smith. *Smith's Canadian Gazetteer*, Toronto, 1846. p. 144.
100. Sanders. «A letter from Penetang», p. 9.
101. Barrie Magnet. «Rise and Progress of Pénétanguishene». (article du 15 janvier 1851, cité par Ross Bartlett dans *Garrison-community relations*).
102. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 69.
103. H. McEvoy. *The Province of Ontario Gazetteer and directory*. Toronto, Ryerson, Robertson and Cook Publishers, 1869, p. 594.
104. R. H. Bonnycastle. *The Canadas in 1841*, vol. 1. London, 1841, (cité par Ross Bartlett dans Garrison-community relations), p. 290.

un médecin, trois cordonniers, un mécanicien, trois meuniers, un pharmacien, un forgeron et quelques tonneliers [105].

La population et l'isolement de la ville expliquent la présence des services mentionnés à Pénétanguishene. Dès 1825, Pénétanguishene accède au rang d'un des trois centres d'importance dans le comté (avec Holland Landing et la baie Kempenfeldt) [106], grâce surtout à la présence des forces navales. Selon Ingall, Pénétanguishene se développe plus lentement que d'autres communautés [107] même si, en 1866, le village est l'une des cinq agglomérations du comté ayant une population de 1 000 habitants ou plus, les autres étant Barrie, Collingwood, Orillia et Bradford [108]. Pénétanguishene sera enfin constitué en village en juin 1875 [109].

4. Le comportement social

Pour bien compléter ce portrait de l'environnement physique et social des voyageurs dans la région de Pénétanguishene, examinons maintenant certains traits qui définissent leur personnalité.

La loyauté des voyageurs envers l'administration britannique n'est pas de nature désintéressée. Le contrôle des postes de fourrures demeure comme l'un des chevaux de bataille de la Guerre de 1812 [110], et c'est pourquoi il n'est pas étonnant d'observer que la compagnie Michillimackinac se mêle activement au conflit. Pour les *Michigan Fencibles* de Mackinac, un des groupes de milice formés dans la région du commerce de la fourrure (l'autre se nomme les *Mississippi Volunteers* de la baie Verte), la libération des forts, qu'ils croient nécessaires à la bonne marche de la traite des fourrures, devient un objectif important. Les miliciens conquièrent d'abord Mackinac, ensuite Détroit, et tiennent les forts le long du sud des Grands Lacs jusqu'à la fin de la guerre [111]. Leur bonne connaissance du pays et du territoire s'avère fort utile aux Britanniques.

Même lorsqu'ils verront plus tard tous les territoires arrachés aux Américains pendant la guerre remis à l'ennemi, les voyageurs ne manifesteront aucune amertume à l'endroit des Britanniques. Malgré leur grand intérêt à défendre leur commerce, ils font preuve de loyauté envers la couronne britannique et quittent Mackinac; il ne faut pas perdre de vue qu'ils avaient quand même l'option de demeurer à Mackinac et de s'intégrer au commerce américain, comme l'a fait, entre autres, Élizabeth Mitchell.

Certains voyageurs démontrent de nouveau cette loyauté lors de la Rébellion de 1837. Plusieurs Canadiens français de Pénétanguishene se

105. Stella Gianetto (directrice). *1860-1861. Population of the Canadas for the Townships of Tay and Tiny. County of Simcoe.* Midland, 1983.
106. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 47.
107. Fonds Ingalls, p. 8.
108. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 93.
109. Bayfield. *Reflets d'hier*, p. 36.
110. Grace Lee Nute. *The Voyageur*, St. Paul, 1955, p. 8.
111. Mason. Résumé d'une conférence.

rendent à pied à York pour prêter main forte aux troupes du gouvernement mais arrivent trop tard pour participer à la bataille. Inlassables, ils partent à la chasse aux rebelles en fuite et effectuent le tour des lacs en passant par l'île Manitoulin, Sault-Sainte-Marie, Mackinac, Sarnia et York, sans pourtant capturer de rebelles [112].

Pendant cette période, le curé Patrick McDonaugh écrit à l'évêque qu'il ne peut pas effectuer un recensement exact car depuis quatre mois, une escouade de ses ouailles se promène à travers la province au service de l'armée [113].

Néanmoins, en ce qui concerne le voyageur, le trait principal qui le définit demeure sa nature aventureuse. Joseph-Charles Taché décrit le voyageur comme:

> [...] un homme au tempérament aventureux propre à tout, capable d'être, tantôt, successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier [114].

Elizabeth Mason renchérit en ce sens: « *[...] with few exceptions they were unschooled and almost uncultured, absorbed by the wild conditions of the wilderness which they loved too much* » [115]. Ce sera effectivement cette véritable passion pour leur nouvel environnement qui amènera ces voyageurs à adopter un autre style de vie, une autre culture au détriment de leur culture française.

Certes, ils aiment et comprennent la nature, et peuvent vaincre tous les obstacles que cette dernière recèle. Plusieurs d'entre eux se vantent d'exploits peu communs: Hyppolite Brissette, par exemple, qui traversa les montagnes Rocheuses à pied [116], et Michael Labatte qui, pour sa part, raconte l'aventure de ses voyages de Pénétanguishene jusqu'au Sault-Sainte-Marie, où il livrait le courrier, ainsi:

> I carried the mail to the «Sault» in winter on snow-shoes. I made the trip from Pénétanguishene to the «Sault» and back (three hundred miles) with a sleigh and two dogs in fifteen days-snow three feet deep. I once made the trip in fourteen days. Dig a hole in the snow with my snow-shoes, spread spruce boughs, eat piece of cold pork, smoke pipe and go to sleep. I often had **mal de raquette**. I would sharpen my flint, then split the flesh of the ankle above the instep in several places, and sometimes down the calf of the leg for a remedy [117].

Au cours de cette même entrevue avec A. C. Osborne, Michael Labatte raconte comment, à deux reprises, dans le pays Shawanaga, des inondations l'obligèrent à se passer de nourriture, pendant quatre jours une fois et cinq

---

112. Osborne. «The Migration», p. 143.
113. Lettre de Patrick Mc Donaugh, le 6 avril 1838, dans AAT, M AB 31.11.
114. Joseph-Charles Taché. *Forestiers et Voyageurs*. Fides, 1981, p. 13.
115. Mason. «The Michillimackinac Company», p.256.
116. Osborne. «Old Pénétanguishene», p.163.
117. Osborne. «The Migration », p. 139-140.

jours une autre fois, parce que sa «cache» se trouvait à l'embouchure de la rivière [118].

Les voyageurs de Pénétanguishene tenteront de s'intégrer à leur nouveau milieu mais la culture de la terre leur est peu familière. Aussi, plusieurs quittent la région à la recherche d'emplois comportant davantage de liberté [119]. Le recensement de 1871 révèle qu'un huitième de la population du canton de Sunnidale (au sud-ouest du comté) possède des racines de voyageurs. Or même ceux qui se rendent à Sunnidale n'y séjournent guère longtemps puisqu'en 1920, aucun des noms des voyageurs ne figure sur la liste des propriétaires des lots de Sunnidale [120].

Cependant, plusieurs autres se plaisent à Pénétanguishene puisque le recensement de 1860-1861 montre que, sur 234 chefs de famille, 54 sont de souche voyageur.

Au point de vue des comportements démographiques, les documents demeurent lacunaires. On peut néanmoins retracer certains faits. Par exemple, selon Les Premiers Canadiens français, publié par un curé de Pénétanguishene, le baptême d'Édouard Rousseau, le fils du traiteur Jean-Baptiste et de Julie Lamondière, est le premier inscrit dans les registres [121]. Il y aurait aussi eu trente-deux entrées baptismales entre le 10 et le 12 septembre 1835, lors de la visite de l'évêque Rémi Gaulin [122]. On peut suggérer deux hypothèses complémentaires à ces chiffres élevés: d'une part, ils témoignent d'un long délai depuis la dernière visite d'un curé; et d'autre part, ils peuvent souligner le peu d'empressement des parents à faire baptiser leurs enfants. Il est dommage que l'âge des baptisés ne figure pas dans les registres, car on aurait pu approfondir l'étude de ce phénomène.

Au début, la paroisse de Pénétanguishene ne possède pas de cimetière et les morts sont souvent ensevelis dans des cimetières privés. Mme Sicard sera la première à être enterrée dans le cimetière de l'église Sainte-Anne [123].

Quant aux mariages, les archives renferment heureusement une correspondance plus volumineuse puisque les curés demandent souvent des dispenses pour leurs paroissiens. À maintes reprises, les voyageurs forment des unions avec des femmes «à la façon du pays» et certains ecclésiastiques refusent d'accepter cette situation. Le curé Proulx s'adresse à l'évêque Michael Power sur cette question et reçoit ce conseil:

> Ce Canadien était probablement marié aux yeux de Dieu et de l'Église avec la Sauvagesse quoiqu'il n'ait pu dans le temps se présenter devant un Prêtre. S'il l'a prise comme sa femme et qu'elle fut baptisée, le

118. *Ibid.*, p. 140.
119. Mason. Résumé d'un discours.
120. Marchildon. *La Huronie*, p. 65.
121. Paroisse Sainte-Anne. *Premiers Canadiens français*. Pénétanguishene, s.d.
122. J. S. McGivern. «Building a church at Penetang», dans *The Catholic Register*, 17 mars 1978. p. 6-7.
123. Osborne. «The Migration», p. 126.

mariage doit être considéré comme valide. Qu'il le fut ou qu'il ne le fut pas, il est impossible de lui accorder une dispense pour le marier avec la nièce de la défunte. Il faut les séparer: S'ils refusent de le faire, vous ne leur administrez à prendre aucune part dans les rites écclésiastiques, et après leur mort, à moins qu'ils ne se séparent avant de mourir et réparent le scandale qu'ils ont donné autant qu'ils pourront le faire dans le temps, vous ne leur donnerez ni à l'un ni à l'autre la sépulture écclésiastique [124].

La correspondance entre les prêtres de la Huronie et le diocèse touche souvent des questions de mariage. Cette correspondance illustre fort bien l'effet de l'adoption de nouvelles règles sociales sur les voyageurs. Règle générale, la plupart des voyageurs, mariés antérieurement «à la façon du pays», se soumettent à la cérémonie religieuse pour se conformer aux nouvelles conventions sociales. À leurs yeux, il s'agit d'une simple bénédiction plus qu'un aveu de l'insuffisance du mariage à la façon du pays [125].

Même s'ils essaient de se conformer aux nouvelles conventions, il leur arrive de faire à leur tête. Louis Deschenaux et Pierre Oger, par exemple, auraient procédé à un échange de femmes. Ainsi, en 1832, Deschenaux épouse une Lajoie, l'ancienne femme de Pierre Oger, tandis que ce dernier s'unit avec Josepthe Lagacée, l'ancienne conjointe de Deschenaux [126].

Le curé John Kegan rapporte le cas d'un jeune Canadien qui veut une séparation de sa femme amérindienne. Il a civilement épousé cette autochtone voilà un an et, en plus de n'avoir jamais cohabité avec elle, la femme, de leurs aveux mutuels, porte l'enfant d'un autre homme [127].

Ainsi, les prêtres doivent souvent consulter leur évêque sans quoi ils risquent de voir leurs décisions renversées comme dans le cas suivant où l'évêque Power écrit au curé J.-B. Proulx:

> Le Mariage que vous avez attenté de célébrer entre le métis et la femme Sauvage dont il avait connu la Sour [sœur] (...) est nul et invalide: et ils ont connu que vous n'aviez pas le pouvoir de les marier en leur accordant la dispense, ils sont tombés dans l'excommunication ipso facto [128].

Les lettres révèlent aussi certains préjugés. Dans l'extrait qui suit, le curé John P. Kennedy sent le besoin de préciser à l'intention du couple métis leurs origines *halfbreed* comme si le fait explique, en partie, leur conduite:

> You will oblige me by directing me what satisfaction to require of a young man and young woman (both halfbreeds), who went to a place called Muskoka about 20 miles north of this place and lived together for about 10 or 12 days-the people there taking them to be man and wife-

---

124. Cahier de l'évêque Power, le 3 février 1843, p. 56-57, AAT, LB 02.065.
125. Sylvia Van Kirk. «The Custom of the country: An examination of fur trade marriage practices» dans *Canadian Historical Association Report*. Toronto, 1974.
126. Marchildon. *La Huronie*, p. 57-58.
127. Lettre de John Kegan, le 2 février 1835, dans AAT, M AB 26.01.
128. Cahier de l'évêque Power, le 3 février 1843, p. 56-57, dans AAT, LB 02.065.

I sent the young woman back to this place where she is waiting to be married when I shall have obtained one of the above dispensations [129].

Les curés accordent beaucoup de passe-droits puisqu'ils craignent que leurs paroissiens, devant une réponse insatisfaisante, aillent tout simplement se marier devant un ministre: «*[...] they might commit a greater evil by going before a heretical preacher* » [130].

À maintes reprises, les curés demandent dans leurs lettres des dispenses et incluent parfois de l'argent pour payer ces dispenses [131]. Dans un cas particulièrement bien documenté, Olive Giraud, l'épouse d'Antoine Letard dit Saint-Onges, demande l'annulation de son mariage. Puisqu'elle habite depuis plusieurs années avec Alexis Beausoleil (un voyageur), le couple se prétend validement marié et, suite à des pressions, il a décidé de demander l'annulation du premier mariage d'Olive. Ils présentent même des preuves et quatre témoignages pour prouver la nullité du mariage en question et le curé Frémiot, qui prend partie en faveur de la nouvelle union, ajoute ces témoignages à sa lettre à l'évêque [132].

Les voyageurs préfèrent épouser soit des femmes issues d'autres familles voyageurs ou des femmes francophones ou anglophones qui viennent d'ailleurs que du groupe de colons habitant à Lafontaine. Un examen du répertoire des mariages de la région, publié par la Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie et qui commence en 1835, révèle que les enfants des voyageurs se mêlent peu aux gens de Lafontaine. Avant 1870, trente-deux fils de voyageurs épousent des filles de voyageurs, seize choisissent des francophones de l'extérieur de la communauté de Lafontaine , trois autres prennent des anglophones et seulement quatre, des filles de Lafontaine, pourtant une des communautés les plus proches. Cette tendance se poursuit jusqu'en 1900 lorsque, des 68 voyageurs, seulement deux épousent des femmes de Lafontaine, et quatre autres des femmes anglophones. Vingt-cinq voyageurs épousent des femmes d'origine voyageur tandis qu'il y a trente-sept mariages entre voyageurs et des femmes francophones de l'extérieur (voir l'annexe B).

Qu'est-ce qui entrave les unions entre le groupe voyageur et le groupe habitant, qui sont pourtant de même langue? Nous ne saurions le dire avec certitude, mais la cause la plus probable est sans doute l'incompatibilité culturelle entre les habitants et les voyageurs. Les premiers, en particulier, ont tendance à se replier beaucoup sur eux-mêmes et à se méfier même entre eux, comme nous le verrons au prochain chapitre, lorsque nous examinerons le comportement social des habitants de Lafontaine.

---

129. Lettre du curé Kennedy, le 15 octobre 1867, dans AAT, L AH 12.11.
130. Lettre du 10 août 1869, dans AAT, L AH 12.17.
131. Lettre du curé Kennedy, le 15 octobre 1867, dans AAT, L AH 12.11; Lettre du curé Amable Charest, le 15 mars 1853, dans AAT, AB 09.06; Lettre du curé Kennedy, le 7 août 1867, dans AAT, L AH 12.09; et Lettre du curé Kennedy, le 10 août 1869, dans AAT. L AH 12.17.
132. Lettre du curé Frémiot, le 15 mai 1854, dans AAT. AB 10.11.

En 1863, l'abbé John Kennedy envoie un relevé spirituel des années 1860, 1861 et 1862 à l'évêque Lynch [133]. Dans ce rapport, il indique une croissance des baptêmes et des mariages mais presque aucune mortalité, une indication d'une population assez jeune. Les enfants des voyageurs s'adaptent graduellement aux normes religieuses du mariage puisque pendant ces trois années aucun mariage mixte ni demande de dispense relative au degré de parenté n'a lieu. Par contre, le prêtre souligne la présence de seize pécheurs invétérés *(hardened sinners)* (voir l'annexe C).

Abordons maintenant un autre aspect, soit celui de leur sens communautaire. Les voyageurs se connaissant depuis longtemps, l'existence parmi eux d'un grand sens de l'entraide, malgré leur nature individualiste, ne surprend guère. Ils s'unissent, par exemple, pour revendiquer des droits auprès du gouvernement et, en temps de difficultés, ils viennent au secours d'autrui. Quand Joseph Giroux, par exemple, s'égare en route pour la baie du Tonnerre où il transporte du ravitaillement pour son fils Camille en plein hiver, plusieurs membres de la communauté se rassemblent pour le chercher. Retrouvé trois jours plus tard, Joseph perdra les deux mains et les deux pieds à la suite d'une amputation [134].

Les grands événements leur servent de raisons de ralliement aussi. L'évêque Lynch, lors de sa visite, sera accueilli à l'entrée de l'église par toute la population qui «était réunie où ils avaient élevé avec des branches un arc de triomphe» [135].

Les anglophones parlent peu des voyageurs après leur débarquement à Pénétanguishene; peut-être éprouvent-ils pour eux moins d'estime en raison de la diminution de leur rôle économique jadis primordial dans la traite des fourrures. Certains anglophones acceptent sûrement les «métis» mais d'autres ne cachent pas leurs préjugés, dont William Sanders qui note au sujet de cette population:

> We have the wild savage indians with rings in their ears and noses, feathers on their head and their faces painted and the half breeds-that is half french and half indian. French men have married squaws and Indians have married french women, all mixed up in glorious confusion, and speaking either french or Indian. Very seldom I hear the English language except two men on my own staff. Even the English speak french in common. I never was in such a place in my life, and if I live to get to Barrie again, hope I never shall be in such a place again [136].

Les prêtres, malgré certains préjugés, prennent leurs paroissiens en pitié. Dans leur correspondance, ils parlent beaucoup de la pauvreté de leurs ouailles et de leur incapacité de payer les dispenses. Ces documents révèlent aussi le grand intérêt des curés à «sauver les âmes» de leurs paroissiens qu'ils croient en danger.

---

133. Lettre du curé Kennedy, le 20 avril 1863, dans AAT, AH 08.05.
134. Marchildon. *La Huronie*, p. 141.
135. Cahier de l'évêque de Charbonnel, le 23 juin 1860, p. 2-4, dans AAT, LB 11.
136. Sanders. «A letter from Penetang», p. 9.

Le curé Frémiot, qui demeure un bon exemple du curé cherchant à soulager les gens de leurs péchés, s'inquiète du salut d'un homme qui vit avec une femme mariée. Ainsi, il remarque à leur sujet:

> Quelque honteuses que soient de pareilles enquêtes, elles ne laissent pas d'avoir une fatale influence sur les esprits irréfléchis. Cependant, d'un autre côté, le démon fait des pertes, et elles nous consolent amplement des nôtres [137].

Il favorisera par ailleurs l'annulation du mariage d'Olive Giraud puisque cet acte «[...] sauverait deux âmes infortunées qui, sans cela, courent tous les risques d'une éternelle damnation» [138].

La pauvreté des voyageurs et de leurs descendants les empêche d'appuyer l'Église matériellement. Ainsi, dès 1832, les paroissiens sont incapables de payer un prêtre malgré leur bonne volonté. Et le curé écrit à l'évêque :

> Demander de l'argent à la grande majorité des habitants, malgré toute la bonne volonté que je leur connus, et leur désir d'avoir un prêtre résident parmis eux; serait de toute impossibilité par la raison qu'ils n'ont pas [139].

En 1839, Amable Charest demande un peu d'aide financière à l'évêque Macdonnell à cause de la piètre situation économique de ses ouailles [140].

La situation demeure inchangée, même dix ans plus tard, quand le curé Charest affirme que la pauvreté empêche ses paroissiens d'envoyer leurs enfants au collège et au couvent à Toronto, ou de payer pour leurs mariages que le curé célèbre gratuitement [141].

La relative pauvreté des voyageurs s'explique sans doute en bonne partie par la transition économique qui s'amorce au moment où ils s'établissent à Pénétanguishene. Ils se verront éloignés du réseau principal de la traite des fourrures qui dans l'ensemble connaît un déclin progressif. Bien que des comptoirs de fourrures s'ouvriront dans les premières années de la communauté, le commerce des pelleteries disparaîtra tout à fait au point où le recensement de 1871 ne fait état que d'un seul descendant de voyageurs qui rapporte la vente d'une peau d'ours [142]. Cette transformation dans la vie économique des voyageurs s'effectuera graduellement mais, comme nous le verrons au prochain chapitre, il entraînera pour eux de graves conséquences et leur métamorphose culturelle.

---

137. Lettre du curé Frémiot, le 24 avril 1854, dans AAT, AB 10.09.
138. Lettre du curé Frémiot, le 15 mai 1854, dans AAT, AB 10.11.
139. Lettre de Pénétanguishene, le 3 novembre 1832, dans AAT, M AC 15.02.
140. Lettre du curé Amable Charest, le 15 janvier 1839, dans AAT, M AC 16.04.
141. Lettre du curé Amable Charest, le 13 janvier 1851, dans AAT, AB 07.01.
142. *Recensements du Canada*, 1871.

CHAPITRE IV

LES VOYAGEURS S'ADAPTENT À LA TRANSITION ÉCONOMIQUE

Les voyageurs subiront au cours d'un demi-siècle une acculturation découlant du changement de leur milieu physique et de leur situation économique. Mais avant de discuter de l'arrivée des scieries et des effets qu'auront celles-ci sur les voyageurs, nous pouvons cerner davantage le processus de leur adaptation en nous penchant brièvement sur les histoires particulières de certaines personnes et familles influentes de ce groupe.

1. Les personnes et familles influentes

Il nous paraît évident que peindre le portrait du voyageur type serait une tâche impossible. Chacun possède ses propres traits et, même si les membres de ce groupe se ressemblent à certains égards, ils demeurent avant tout des individus uniques et aussi colorés les uns que les autres.

À l'origine, plusieurs voyageurs viennent du Québec, et bon nombre d'entre eux finissent par s'intégrer à leur nouveau milieu. Or, ces voyageurs ne sont pas tous des Canadiens français. Mais ils adoptent presque tous les cultures amérindienne et canadienne y compris les Gordon et les Solomon. Le fait que le français et les langues amérindiennes soient les seules langues courantes à l'île Drummond montre la prédominance de ces deux cultures dans ce milieu [1]. La plupart ont œuvré pour une compagnie de fourrure et, après un certain temps dans les pays amérindiens, ils ont décidé de s'affranchir et de fonder un foyer avec des Amérindiennes ou des femmes métisses. Ce cheminement est partagé par tous, bien que leurs aventures et histoires personnelles diffèrent.

Plusieurs des voyageurs s'établissant à Pénétanguishene sont des Blancs liés à des femmes nées dans le pays des fourrures. Par contre, d'autres naissent dans ce pays et ne connaissent que cette vie. Lorsqu'elle parle des familles de Mackinac, Elizabeth Mason affirme que:

> [...] the families originated from Québec, Three Rivers, Montréal and elsewhere but subsequent generations may have been born anywhere in the interior, at Detroit, at St. Joseph des Miamis, at Green Bay, at Sault-Ste-Marie, at Chiquamigan, at Kaskasia [2].

Ainsi, plusieurs voyageurs de Pénétanguishene seraient nés dans le pays des fourrures.

Une analyse des données recueillies par A. C. Osborne et par *the Establishment Descendants Organisation* montre que, sur environ 350

---

1. Alexander C. Osborne. «The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Penetang in 1828», dans *OHSPR*, 3, 1901, p. 138. À l'avenir: Osborne. «The Migration», p. 138.
2. Lettre d'Elizabeth Mason, le 22 août 1986.

voyageurs (femmes, hommes et enfants) venus de l'île Drummond, seuls six des soixante-quatre personnes qui précisent leurs origines sont nées au Québec, et cinquante-huit (dont trente-deux femmes) du même groupe viennent du pays des fourrures. Le recensement ne précise pas, cependant, les origines des autres voyageurs. Même si, après 1828, plusieurs voyageurs quittent la région de Pénétanguishene, le recensement de 1860-1861 signale parmi le nombre de voyageurs ou des membres de leur famille âgés de plus de trente-sept ans (c'est-à-dire nés avant 1825), seulement dix-sept hommes nés au Québec ou à Canada-Est par rapport à vingt-quatre hommes ainsi que vingt-cinq femmes nées dans le secteur plus à l'ouest. Donc, au moment du recensement, on peut compter au moins quarante-neuf membres vivants de familles voyageurs nés à l'extérieur du Bas-Canada.

L'étude des voyageurs d'un point de vue familial et individuel nous permet de mettre à jour leurs occupations variées et leurs personnalités hétéroclites. Cette étude nous aide aussi à dégager le contraste entre leur vie d'aventure dans les grands espaces associés au commerce de la fourrure et la vie routinière sédentaire de l'agriculteur, métier qui, en fin de compte, a peu d'attrait pour ces gens. Le choix des individus ou des familles retenus dans cette section s'est fait uniquement sur la base des documents laissés au sujet de ces voyageurs. Malheureusement, les gens qui écrivent possèdent souvent un point de vue qui n'est pas nécessairement partagé par une vaste majorité illettrée. Cette analyse reste donc partielle et lacunaire.

La première famille sur laquelle nous nous penchons est la famille Solomon. Originaire de l'Allemagne, elle a su s'intégrer à la vie amérindienne et française qui l'entourait et ainsi démontrer avec éloquence l'hétérogénéité des individus du groupe des voyageurs. Ensuite, nous examinerons brièvement la famille Labatte, une famille canadienne-française mêlée au commerce des fourrures, puis la famille Langlade qui œuvre dans la traite des fourrures du sud-ouest depuis 1730.

Quant aux individus, nous discuterons les cas de George Gordon, un marchand influent qui contribua à la communauté francophone et, enfin, Dédin Révol, l'instigateur du début des services de l'église catholique à Pénétanguishene.

a) La famille Solomon

Ezekiel Solomon, un juif de Berlin débarqué à Montréal, devient un des allophones à œuvrer dans le commerce des fourrures, et cela dès la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. Capturé lors d'un combat à Mackinac en 1763, il obtient sa liberté à Montréal pour ensuite regagner le Nord-Ouest. John Askin le mentionne dans une lettre écrite à Michillimackinac: «[...] Mon cher frère je vient d'apprendre par Monsr Solomon que mes Canots sont allé chez vous...» [3] Selon les notes de Milo Quaife, Solomon signe la

3. M. M. Quaife, éditeur. *The John Askin Papers, 1747-1795*, vol. 1. Burton Historical Records, Detroit Library Commisssion, 1931, p. 138. (Lettre de John Askin à J.B. Barthe au Sault-Sainte-Marie). À l'avenir: Quaife. *The John Askin Papers*, vol. 1.

souscription des résidents de Mackinac qui demandent un missionnaire. Il fondera également un magasin général à Mackinac en 1779 et, en 1784, il participe à la création d'un comité pour régler le commerce de Mackinac et de ses dépendances.

Selon certaines sources, il se serait rendu sur l'île Saint-Joseph en même temps que les Britanniques lors de l'évacuation de Mackinac en 1796 [4]. Il épouse une Amérindienne qui donnera naissance à au moins un fils, William, lequel reste au service du gouvernement pendant 56 ans. Ce fils suit la garnison quand elle quitte Michillimackinac pour Pénétanguishene où il passera le reste de ses jours. Il épouse une métisse et, avec elle, il aura dix enfants, dont Lewis [5]. Pour toutes ces années de service continu au gouvernement, William Solomon retire une pension de 75 cents par jour. Les documents se rapportant à la famille ne parlent que de Lewis puisque celui-ci agit comme guide et fut aussi le premier pilote de la *Duchess of Kallola* au salaire de 4 $ par jour et pilote ensuite le *Sailor's Bride*, le premier vaisseau à entrer dans Port Severn [6].

b) La famille Labatte

À la fin du XVIII[e] siècle, Antoine George Labatte arrive dans le Nord-Ouest avec la compagnie du Nord-Ouest. Participant à la prise de Mackinac, il déménage à l'île Drummond avec les soldats britanniques où il séjourne pendant onze ans avec sa première femme, Louisa Cadotte, une métisse chippewa. Labatte et sa famille quittent l'île Drummond en 1827 pour se rendre d'abord à Holland Landing (au sud du lac Simcoe) avant d'aboutir à Pénétanguishene en 1831.

En décembre 1834 il décide de se rendre à Meaford pour prendre possession des terres reçues du gouvernement pour ses services[7]. Il essaie donc de traverser la baie Nottawasaga mais une tempête le force, lui et sa famille, à camper sur l'île aux Chrétiens. Lorsqu'ils tentent de rebrousser chemin à pied sur la glace, le temps est tellement mauvais que Labatte se résigne à s'installer à la baie du Tonnerre (à l'extrémité nord de la péninsule Tiny, en face de l'île aux Chrétiens)[8]. La famille Labatte s'établit à la baie du Tonnerre où elle demeurera seule pendant vingt ans jusqu'à ce que Camille Giroux vienne y élire domicile à son tour [9]. Louis George Labatte meurt en 1872 mais ses descendants continuent à habiter à la baie jusqu'à très récemment.

---

4. *Ibid.*, p. 139.
5. M. M. Quaife, éditeur. *The John Askin Papers, 1796-1820*, vol. 2. Burton Historical Records, Detroit Library Commission, 1931, p. 525.
6. Osborne. «The Migration», p. 127 et 133.
7. *Ibid.*, p. 131, 138 et 144.
8. Thomas Marchildon et Oscar Racette. *Verner et Lafontaine*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, document historique numéro 8, 1945, p. 39.
9. Osborne. «The Migration», p. 144.

c) La famille Langlade

Jennifer Brown affirme qu'avant 1790, les traiteurs qui vivent dans le pays des Amérindiens sont peu nombreux et éparpillés [10]. Augustin Langlois est l'un de ces rares voyageurs: il compte parmi les premiers habitants de la baie verte au Wisconsin [11], et cela dès les années 1730. Le «père du Wisconsin», car le traiteur recevra ce titre [12], devient un commerçant d'importance dans la *«Second Sioux Co.»*, dès 1731. Il épouse Domitilde, la sœur de Nissowaquet, le principal chef des Outaouais qui, avec sa tribu, avait quitté la région du fort Michillimackinac pour installer son village à l'Anse Croche, à 56 kilomètres au sud-ouest du lac Michigan, où la tribu récolte du maïs [13].

Le fils des Langlois, Charles Michel, naît à Mackinac . L'histoire de Charles Michel Langlade (une adaptation du nom Langlois), est aisée à suivre car il entre fréquemment en rapport avec l'administration militaire et gouvernementale. En effet, il devient un leader reconnu des tribus de l'ouest, d'abord du côté français, pendant la guerre franco-amérindienne, et ensuite du côté britannique, lors de la guerre d'indépendance américaine [14]. Quand les Britanniques attaquent Montréal, en 1760, Charles rassemble mille autochtones de l'intérieur pour défendre le pays [15] et, selon une lettre écrite par John Askin, lors de la guerre d'indépendance américaine, Charles et son neveu, Charles Gauthier, auraient réuni deux cents guerriers pour attaquer les Américains: «*Messrs Langlade and Gotiez are on their way from la Bay here with above two hundred Warriors who are going down the country*» [16].

Le 18 novembre 1754, Charles Michel Langlade épouse Charlotte Ambroisine Bourassa [17]. Les liens familiaux avec certaines tribus et l'influence de Charles Langlade contribuent au monopole de la traite de fourrure du sud-ouest par la compagnie Michillimackinac. D'ailleurs, Langlade, comme toutes les autres grandes familles de traiteurs, telles que les Bertrand, les Laframboise, les Renaud, les Pelletier, les Saint-Martin, s'associe à la

---

10. Jennifer Brown. «A demographic transition in the fur trade country: family sizes and fertility of company officers and country wives 1750-1850» dans *Western Canadian Journal of Anthropology*, vol. 6, 1976, p. 63.
11. Adam Shortt et Arthur Doughty. «The Coureur de Bois», dans *Canada and its Provinces*, p. 77.
12. Elizabeth Mason. Résumé d'une conférence donnée aux Descendants of the Establishments Organisation.
13. Peter Lawrence Scanlon. *Prairie du Chien: French, British, American.* Wisconsin, 1937, p. 26. À l'avenir: Scanlon. *Prairie du Chien.*
14. Quaife. *The John Askin Papers*, vol. 1, p. 72.
15. Scanlon. *Prairie du Chien*, p. 45.
16. Quaife. *The John Askin Papers*, vol. 1, p. 136. (Lettre de John Askin, le 17 juin 1778).
17. Donna Valley Russell. *Michigan Voyageurs from the Notary book of Samuel Abbott, Mackinac Island 1807-1817.* Detroit, Detroit Society of Genealogical Research Inc., 1982, p. 129.

compagnie Michillimackinac [18]. Les documents sont plus avares en ce qui a trait aux enfants de Charlotte Bourassa et de Charles Langlade. Selon un témoignage de leur petite-fille, Angélique, recueilli par A. C. Osborne, le couple aurait eu six enfants: une fille restée à Mackinac, deux autres instruites à Montréal et parties vivre au lac Montagne, un fils, Alixe, qui serait devenu un chef amérindien aux États-Unis, un autre, Napoléon, disparu un jour et, enfin, Charles, (le père d'Angélique) qui a suivi les soldats britanniques d'abord à l'île Drummond et ensuite à Pénétanguishene.

Charles fils épouse Joséphine *Ah-quah-dah*, une Chippewa, et les huit enfants de cette union seront élevés à Pénétanguishene [19]. Dédin Révol s'était pris d'amitié pour Charles fils et lui envoyait régulièrement de Montréal des salutations et des conseils par le truchement de George Gordon, le beau-fils de Charles:

> Dittes à Charles Langlade que je l'embrasse de tous cœur, et le pris de ne pas oublier ainsi que sa femme ce qu'il m'a promis consernant ses enfants, qu'il en fasse de bons chrétiens, et qu'il leur recommende et en mon nom d'éviter toute mauvaise compagnie surtout les Bals et les Cantines [20].

De nos jours, la région compte toujours des descendants de cette grande famille [21].

d) George Gordon

Malgré ses origines écossaises, George Gordon demeure francophone d'abord par sa mère et ensuite parce qu'il passe la plupart de sa vie parmi les francophones et les Amérindiens. Il quitte Montréal en 1807 à l'âge de 21 ans pour occuper le poste de commis dans la compagnie du Nord-Ouest. Son contrat lui assure un ravitaillement annuel en plus d'un salaire de cent livres échelonné sur cinq ans, en commençant par 10 livres la première année avec une augmentation de cinq livres à tous les ans [22].

Gordon s'initie au fonctionnement du commerce des fourrures par des stages à *Me-te-ga-mi*, Nipigon, Fort William, Michipicoten, Sault-Sainte-Marie, Mackinac, l'île Drummond et, enfin, Pénétanguishene. Pendant son séjour au fort William, nous avons au moins une indication de la nature du commerce qu'il mène, par une lettre de Paul Jo Lacroix de Montréal qui, le 15 janvier 1817, écrit à Gordon:

---

18. Elizabeth Mason. «The Michillimackinac Company and its role in the war of 1812», dans *Fourth North American Fur Trade Conference*, octobre 1981, p. 2.
19. Osborne. «The Migration», p. 147.
20. Copie de lettre de Dédin Révol , Montréal, à George Gordon à Pénétanguishene, le 21 novembre 1833, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #5.
21. Il y a huit noms Longlad(e) dans le secteur Pénétanguishene de l'annuaire téléphonique de la région.
22. Contrat d'engagement de la compagnie du Nord-Ouest, le 22 avril 1807, dans CRPHH, Gordon Papers #8.

J'espère que vous porterez toutes votre attention à faire autant de pelleterie qu'il vous Seras possible de toutes Espèce quelconque ainsi que des Robe de Bœuf et du cuire [passée?] de toutes Espèce et même des capeaux de cuir aussi vieux ou neufe sa ne fait rien et des soullier garni de toutes Sorte et autant que vous pourez en avoir care sa se vent bien ici et de la plumes aussi et rapelée vous toujours quil ne faut pas vandre trop chaire pour vandre Beaucoup et pour se défaire de Son Butin, et Je Suis toujours dans L'espoire que vous ne man rapporterez pas car vous Laurez tous vandu et J'oubliait de vous dire que des mitasse de cuir garni et non garni est an core une Bonne article enfin toutes Sorte de curiossitez Sauvage, et Je me repose autrement [23].

Selon Osborne, Gordon habite l'île Drummond pendant trois ans et part à son compte [24]. Rien ne semble indiquer dans quelles activités il est impliqué entre la fin de son contrat avec la compagnie du Nord-Ouest et le lancement de sa propre entreprise [25].

Durant son séjour dans l'île Drummond, Gordon épouse Agnès Landry, une métisse ojibwé. Avec elle, il quitte l'île en 1824 pour s'établir à Gordon's Point, à Pénétanguishene, où il commerce avec son demi-frère, Jean-Baptiste Rousseau, qui pratique la traite des fourrures dans la région de Muskoka. À la pointe qui porte son nom, Gordon plante un verger et apporte le premier cheval à Pénétanguishene [26].

En 1825, le commerçant déménage à nouveau, cette fois au cœur même du futur village de Pénétanguishene (rue Water), pour y bâtir la première demeure permanente [27]. Les autres habitants de l'île Drummond ne tardent pas à le suivre et, de fait, une communauté où George Gordon occupe une place éminente prend racine à Pénétanguishene.

Son négoce constitue l'activité principale de Gordon puisque les lettres à son intention portent la mention «*storekeeper*» [28]. Ses fonctions de marchand ne l'empêchent pas de seconder les efforts de Dédin Révol pour l'établissement d'une communauté chrétienne. Le *Catholic Register* indique que Gordon occupe la deuxième place, en fait d'importance, parmi les laïques de Pénétanguishene [29]. Gordon semble avoir beaucoup contribué à la vie

---

23. Lettre de P. Lacroix de Montréal à George Gordon au Fort William, le 15 janvier 1817, dans CRPHH, Fonds Gordon #9.
24. Alexander C. Osborne. «Old Pénétanguishene: sketches of its pioneer, naval and military days», dans *Simcoe County Pioneer and Historical Society, Pioneer Papers*, Barrie (5-6), 1912-1917, p. 49. À l'avenir: Osborne. «Old Pénétanguishene».
25. Lettre de P. Lacroix de Montréal à George Gordon au Fort William, le 15 janvier 1817, dans *CRPHH*, Fonds Gordon, #9.
26. Osborne. «Old Pénétanguishene», p. 50, 52 et 125.
27. *Ibid.*, p. 52.
28. Lettre de Dédin Révol, Montréal, à George Gordon le 30 juillet 1833, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #2.
29. J. S. McGivern. «Building a church at Penetang» dans le *Catholic Register*, le 27 mars 1978, p. 6-7. À l'avenir: McGivern. «Building a church».

chrétienne de Pénétanguishene et à la longue lutte pour la venue d'un prêtre dans ce village isolé. Dans une lettre de Révol, qui fait allusion aux deuxièmes noces de Gordon avec Marguerite, la fille de Charles Langlade, l'auteur de la lettre reproche à Gordon sa détresse par rapport à l'inertie de l'Église catholique dans le cas de Pénétanguishene:

> Gordon, Gordon. Je le dis avec douleur, vous avez déjà par ce seul fait mérité les vengeances de Dieu! Que fussiez vous comme vous le voulez dire abandonnée du clergé catholiques; fussiez vous même rejetté, chassé du sein de l'Eglise, serais-ce une raison pour abandonner vôtre religion? n'êtes vous Chrétien que pour les autres? [...] si vous alliez pour quelque raison que ce fut abondonner la seul , vrai , l'unique religion, celle que votre Seigneur a scellé de son sang... [30]

Suite à une recommandation de Révol auprès de l'évêque Macdonnell, Gordon devient marguillier en charge de la construction de l'église. Révol présente son ami à l'évêque de cette façon fort élogieuse:

> Il parle Anglais, Français et Indiens avec facilité, il jouis ici de l'estime et de la confiance Général, en est un des Marguillier de l'Eglise, il ne pourrais donc à mon avis être remplacé par personne plus capable et je doute que quelqu'autre [...] l'amitié Général des Catholiques comme lui, et conséquement autant d'influence auprès d'eux [31].

Gordon prend son rôle de marguillier au sérieux et se fait, par exemple, un devoir d'informer l'évêque du scandale du missionnaire alcoolique affecté auprès des Amérindiens de Coldwater: «*[...] a Teacher of the Gospel must do as much by example as by Preaching*» [32].

Gordon a donc exercé beaucoup d'influence à Pénétanguishene jusqu'à sa mort en 1852, à l'âge de 65 ans [33].

e) Dédin Révol

La vie de Dédin Révol reste obscure jusqu'à son arrivée à Pénétanguishene avec les voyageurs de l'île Drummond [34]. Sa correspondance avec George Gordon nous renseigne surtout sur le cheminement religieux de Pénétanguishene. Révol consacre ses énergies à l'église et prépare le terrain pour la construction de la première église Sainte-Anne; le 23 février 1832, il écrit à l'évêque Macdonnell pour lui demander les services d'un prêtre tout en lui promettant que les «paroissiens» bâtiront l'église et une résidence pour le prêtre aussitôt que le terrain sera disponible. Le 3 novembre 1832, Dédin Révol avertit l'évêque que le prêtre qui sera nommé à Pénétanguishene devra

30. Lettre de Dédin Révol, Chambly, à George Gordon à Pénétanguishene, le 19 octobre 1834, dans *CRPHH*, Fonds Gordon # 16.
31. Lettre de Dédin Révol, le 8 avril 1833, dans AAT, M AC 15.06.
32. Lettre de George Gordon, le 10 mars 1835, dans AAT, M AC 16.03.
33. Osborne. «Old Pénétanguishene», p. 53.
34. Copie de lettre de Dédin Révol, île Drummond, à Mitchell, le 23 mai 1829, Fonds Gordon #6.

aussi desservir Coldwater et un autre endroit puisque les fidèles de Pénétanguishene sont trop pauvres à eux seuls pour pourvoir au bien-être d'un prêtre. Pour illustrer la bonne volonté des gens il inclut une liste de souscripteurs [35].

Pendant ses années à Pénétanguishene, Révol devient porte-parole écclésiastique et apôtre laïque auprès des habitants de la place. J. S. McGivern écrit, dans le *Catholic Register* de mai 1978, que Révol œuvrait parmi les autochtones, les Canadiens français et les Irlandais:

> Among the natives who were for the most part still in paganism; among the French-Canadians illiterate and ignorant of the faith of their ancestors; among the British soldiery, mostly Irish and also largely careless in the practice of their religion, we find Revol a power of strength [36].

Même si l'auteur affiche des préjugés évidents à l'endroit des non-catholiques, il ne fait aucun doute que la reprise de la pratique après une absence d'au moins deux générations comporte de grandes difficultés. Pour sa part, Révol juge moins sévèrement les fidèles de Pénétanguishene car il les aimait, malgré leurs vices:

> Je crois que par divers raisons il y a beaucoup de personne qui sont plus satisfaits de me voir ici que près d'eux. Les sauvages, je le crois voirait mon retour avec plaisir vous quelques autres chrétiens qui saviez apréciez les raisons qui me faisaient agir en seriez de même mais ceux que je chapitrais si souvent sur des vices qu'ils aiment qui voyent en moi un senseur rigide, qu'ils savaient ne rien cacher , qui était un obstacle à leur réunion, qui empêchait une partie des habitants de les voir habituellement, seraient-ils Joyeux de mon retour? cela ne se peut [...] J'aimais, J'aime les Canadiens de Penitenguichine je crois de leur avoir prouvé! [37]

Cette lettre fait suite à une demande formulée par certaines gens de Pénétanguishene pour le retour de Révol [38]. Ce dernier avait quitté Pénétanguishene en juin 1833 [39] pour offrir ses services à une communauté religieuse du collège de Chambly qu' il prendra en main peu après (comme le signale une lettre datée du 28 mars 1835). Dans cette même lettre, Révol demande à Gordon de lui envoyer, en passant par Toronto, du sucre et un baril de poisson blanc ou de truite [40].

---

35. McGivern. «Building a church», p. 6-7.
36. *Ibid.*, p. 6-7.
37. Copie de lettre de Dédin Révol de Montréal à George Gordon au Haut-Canada, le 18 février 1834, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #14.
38. Copie de lettre de Dédin Révol à George Gordon, le 27 décembre 1833, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #13.
39. Lettre de Dédin Révol le 5 mars 1833, dans AAT, M AC 15.04.
40. Copie de lettre de Dédin Révol à George Gordon, le 28 mars 1835, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #17.

Malgré les distances, Révol garde une liaison étroite avec ses amis et exerce sans relâche des pressions pour la venue d'un prêtre à Pénétanguishene. Diverses lettres rédigées par Révol à l'intention de Gordon détaillent les efforts du premier qui s'adresse aux évêques de Kingston, de Telmestre (c'est-à-dire au coadjuteur de Montréal), et de Québec pour demander un curé à Pénétanguishene [41]. Entre-temps, Révol continue d'encourager ses amis; à un certain M. Lacourse il écrira: «Dans Tous les cas ressouvenez vous tous que le salue peux être obtenus de Dieu sans difficulté Sans le Secour donné des ministres lorsque nous en [sommes] privé[s]» [42].

La correspondance de Révol touche aussi à des questions de dettes, puisqu'à son départ il a dû remettre ses affaires entre les mains de Gordon. Par exemple, Révol devait recevoir cinquante piastres de M. Beamen de la Cloche, somme qu'il avait demandée à Gordon et Deschenaux de bien vouloir ajouter aux autres sommes d'argent de la fabrique et aux loyers des bancs après le premier janvier afin de finir le plancher de l'église [43].

Mais le règlement des comptes par procuration complique la situation et Révol laisse à Gordon la comptabilité. Dans une lettre du 12 juillet 1834, Révol décrit un cas qui paraît représentatif:

> Lepine m'ayant fait une obligation devant Simpson par laquelle il devait me remettre ces titres dans le cours de trois ou Quatre ans, ou me payer 50 piastres. L'époque est Echoue depuis longtemps et Laramé s'étant mis en lieu et place de L'Epine Je pourrai lui réclamer ces 50 piastres, mais n'en ai nullement l'intention, qu'il livre à Langlade ses titres comme il le doit.
>
> Lorsque j'achetais de Lepine ces dix arpents Je les lui prix pour vingt piastres, et vous saviez que dans ce temps en payant l'arpent une piastre, c'estait le plus haut prix. Je lui payais comptant en vivre Dix piastres, regardant les Dix autres comme Nul vue que ces hommes me devaient plus qu'il ne me payerai Jamais, Je ne le fis que pour lui donner les moyens de cultiver les Dix qui lui restait, et avec lequels il eu pu vivre, il ne la pas fais c'est son affaire [44].

En 1836, trois ans après son départ de Pénétanguishene, Révol avise Gordon de prévenir ses débiteurs que, faute de paiement, ils devront payer de l'intérêt. Et cette menace, semble-t-il, est mise à l'exécution en ajoutant cinq pour cent à la dette contractée par Louis Deschenaux [45]. Cependant,

---

41. Copie de lettre de Dédin Révol à George Gordon, le 30 juillet 1833, et copie de lettre de Dédin Révol à Lacourse à Pénétanguishene, le 1er août 1833, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #II et #2.
42. Copie de lettre de Dédin Révol à Lacourse, le 1er août 1833, dans *CRPHH*,Fonds Gordon #11.
43. Copie de lettre de Dédin Révol à George Gordon, le 21 novembre 1833, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #5.
44. Copie de lettre de Dédin Révol, le 12 juillet 1834 et le 30 juillet 1835 reçue le 11 août, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #3 et #7.
45. Copie de lettre de Dédin Révol, le 10 mai 1836, dans *CRPHH*, Fonds Gordon #8.

malgré les ennuis financiers que lui causèrent certaines gens de la Huronie, ce qui importe pour Dédin Révol demeure le progrès de la religion dans ce coin isolé. Ainsi, les meilleures nouvelles arrivent à l'automne 1833, quand les prières de Révol sont finalement exaucées et que Pénétanguishene accueille enfin un prêtre résidant.

Or, à la même époque, ce n'est pas uniquement la vie religieuse qui commence à se transformer. C'est à partir de ce moment que s'amorce également l'élan de l'industrie du bois et, par conséquent, des changements irrévocables au mode de vie des voyageurs.

2. L'avènement des scieries

Au XIX[e] siècle, l'industrie du bois connaît un essor considérable dans le Haut-Canada. Et la Huronie ne fait pas exception. Depuis 1837, les scieries laissent des traces dans la Huronie. Mais ce sont encore des débuts fort modestes. Il faut attendre plutôt la fin des années 1860, alors que l'industrie du bois prend, dans le comté de Simcoe, une ampleur telle qu'elle fournit un tiers de tout le bois produit en Canada-Ouest et devient ainsi l'activité la plus importante du comté. En fait, beaucoup de bois passe par la baie Georgienne, via Collingwood, en route vers Chicago.

L'industrie forestière accuse un retard dans le comté de Simcoe, à cause de moyens de transport inadéquats. Pour les voyageurs, la transition entre l'économie de la fourrure et celle du bois s'avère très difficile en raison de la période d'attente assez longue entre la fin de la fourrure et l'avènement d'une industrie forestière qui remplacera l'économie agricole très faible de la région. Après l'arrivée du chemin de fer, le comté se dote de quarante-cinq scieries [46]. À Pénétanguishene même, certaines sont érigées et elles attirent des travailleurs qui restent dans la région.

Pour les gens de la fourrure, les voyageurs, ce mouvement sonne le glas d'un mode de vie particulier et, dès lors, leur intrégration dans la société blanche de la Huronie sera presque complète.

3. Le déclin des voyageurs

L'union des peuples amérindien et canadien-français qui vécurent et travaillèrent dans les vastes étendues de l'Ouest engendre un groupe unique dans l'histoire canadienne. À partir du XIX[e] siècle, ces métis se voient relégués à un rang inférieur avec une identité et des problèmes qui leur sont propres [47]. Ce même phénomène se produit, de toute évidence, à

---

46. Allison Burbidge. *The changing role of transportation in Simcoe County from 1800-1866—an historical geography*. Thèse de M. A., Université McMaster de Hamilton, 1961, p. 87 et 107.
47. Jennifer Brown. «A demographic transition in the fur trade country: Family sizes and fertility of company officers and country wives» dans *Western Canadian Journal of Anthropology*. vol. 6, 1976, p. 69.

Pénétanguishene, où les habitants désignent encore aujourd'hui avec un ton méprisant le côté ouest de la baie de Pénétanguishene, où habitent toujours plusieurs descendants de voyageurs, comme «l'autre bord de la baie».

Ces familles de voyageurs marquent les débuts de l'histoire de Pénétanguishene. Même la toponymie régionale qui témoignait de leur présence influente, c'est-à-dire les pointes La Vallée, Trudeau, Giroux, Michaud, Corbière, a été anglicisée. La disparition du rôle de voyageur en général s'est effectuée si graduellement que, selon Grace Lee Nute, personne n'a pu s'en plaindre, ce qui fut également le cas à Pénétanguishene.

Les voyageurs ne laisseront pas de traces collectives et sacrifieront leur identité et leur culture pour s'harmoniser avec des environnements socio-économiques différents. Ces gens intrépides s'adaptent non sans difficulté à des institutions nouvelles et au remplacement brusque du régime en place depuis plus de deux siècles. Puis les industriels qui érigeront des moulins et des scieries deviennent les catalyseurs de l'économie, reléguant ainsi les voyageurs à une place secondaire dans l'histoire régionale de la Huronie, une histoire dominée dès lors par une petite bourgeoisie locale qui connaîtra la prospérité jusqu'aux années 1930.

CHAPITRE V

LES COLONS CANADIENS-FRANÇAIS

Moins d'une quinzaine d'années après la prise des terres par les voyageurs, un autre groupe de colons, également de langue française, envahit la zone nord du canton de Tiny. Ce deuxième groupe présente toutefois d'énormes différences par rapport aux colons voyageurs. En nous penchant brièvement sur la nature de ce groupe de colons venus du Bas-Canada nous pourrons mieux comprendre le caractère particulier des colons voyageurs. Ainsi nous serons en mesure de comparer les voyageurs aux colons canadiens-français ruraux en insistant sur la spécificité du premier groupe.

Il y a lieu de noter au départ que les émigrants du Bas-Canada qui viennent coloniser la région de Lafontaine s'inscrivent dans un grand mouvement migratoire amorcé dans les années 1830-1840. La grande majorité de ces émigrants se dirige vers le sud, aux États-Unis, mais quelques-uns tentent leur chance ailleurs, comme en Huronie [1].

I. La situation sociale et politique au moment de l'émigration des colons du Bas-Canada

L'émigration des Canadiens français devient systématique à partir des années 1830 et 1840. Paul W. Gates attribue cet exode aux facteurs suivants[2]:

1. les mauvaises politiques des terres, en vigueur depuis le XVIII[e] siècle, qui remettent les lots de colonisation entre les mains de quelques individus ou de compagnies guère intéressés à y installer des colons;

2. les pauvres récoltes des dernières années;

3. le manque d'emploi en hiver;

4. le surpeuplement des vieilles communautés; et

5. les salaires attrayants offerts aux États-Unis.

Dans *Le Canadien Émigrant*, rapport écrit par douze missionnaires, les auteurs citent également le manque de bonnes voies de communication

---

1. Pour mieux comprendre les conditions entourant la vie rurale dans le Bas-Canada à cette époque, se reporter à l'ouvrage de Fernand Ouellet. *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada*. Montréal, Hurtubise, Cahiers du Québec, 1972, 379 p.
2. Paul Gates. «Official encouragement to immigration by the province of Canada», dans *CHR*, 15, 1934, p. 27-28.

comme une des causes de l'exode [3]. En fait, Fernand Ouellet estime qu'avec la pénurie de terres qui survient dans les seigneuries après 1800, le niveau de vie des paysans au Bas-Canada chute, tout comme les prix après 1815 [4].

Le gouvernement s'inquiète des proportions prises par les déplacements de Canadiens français. Aussi, l'Assemblée législative de la province du Canada nomme un comité, en 1857, pour étudier les causes de l'émigration et les moyens de la prévenir. Le rapport du comité énumère déjà essentiellement les mêmes causes de l'exode que Gates et signale que les émigrants viennent de la classe des cultivateurs franco-canadiens [5].

Le ministre T. Boutillier, un médecin de Saint-Hyacinthe, s'est rendu compte également des difficultés que rencontrent les jeunes gens à la recherche d'un travail rémunérateur ou encore de bonnes terres nouvelles dans sa province. Il résume la situation ainsi:

> Pour le jeune homme qui n'a aucuns moyens pécuniaires disponibles ou pour le père de famille qui n'en a pas plus, ces conditions sont absolument prohibitives. Il n'est pas difficile de concevoir que, pour le père de quatre ou cinq enfans qu'il voudrait établir dans les townships, la construction immédiate de 4 ou 5 maisons de 18 pieds sur 26, le défrichement annuel de 20 ou 25 arpents, outre les paiements annuels pour le prix de ces terres, sont des conditions au delà de ses forces, à moins qu'il ne soit possesseur de moyens considérables [6].

Dans son étude, *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Yolande Lavoie confirme à son tour cette réalité:

> [...] il est prouvé d'une manière positive et incontestable, que l'émigration se compose en général de fils de cultivateurs qui par leur habitude du travail, leur vigueur, leur jeunesse et leur courage forment la classe la plus utile à la société 7.

Cette même étude précise que les deux tiers des émigrants viennent de la classe agricole tandis que l'autre tiers est composé de gens de la classe ouvrière [8].

---

3. Douze missionnaires. *Le Canadien Émigrant ou, Pourquoi le Canadien-Français quitte-t-il le Bas-Canada?*, p. 19 et 37.
4. Fernand Ouellet. «Libéré ou exploité! Le paysan québécois d'avant 1850», dans *Histoire Sociale*, 13 (26), novembre 1980, p. 344.
5. «Rapport du comité spécial nommé pour s'enquérir des causes de l'émigration du Canada aux États-Unis d'Amérique ou ailleurs pour 1857» dans *Papiers parlementaires de la province du Canada, Journaux de l'Assemblée législative*, vol 5, # 3 troisième session, cinquième parlement, 1857, Appendice # 47.
6. *Ibid.*
7. Yolande Lavoie. *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*. Québec, 1979, p. 14. À l'avenir: Lavoie. *L'émigration des Québécois*.
8. *Ibid.*, p. 7.

Contrairement aux voyageurs, les colons du Bas-Canada se rendant dans la Huronie ne reçoivent pas gratuitement du gouvernement leurs terres (sauf des frais de huit livres payés par les voyageurs) comme récompense pour services rendus pendant la guerre. Ils doivent se plier à des politiques particulières réglant la distribution des terres.

Jusqu'en 1826, les anciennes instructions du lieutenant gouverneur Simcoe forment l'armature de la politique des terres du Haut-Canada. À la fin des années 1820, de nouveaux règlements sont émis interdisant l'octroi gratuit de terres. Il faut néanmoins faire preuve de prudence dans l'analyse de l'évolution des politiques. Sont-elles appliquées ou restent-elles lettre morte? S'agissant du cas qui nous occupe, Lillian Gates soutient que l'application pratique de ces règles se fait autrement. Ainsi elle affirme qu'en dépit d'une politique d'octroi gratuit des terres, on procède à des ventes en bonne et due forme tandis qu'après l'entrée en vigueur de l'interdiction des octrois, nombre de terres gratuites, même libres de frais d'enregistrement, seront accordées. Cette affirmation se voit d'ailleurs confirmée dans les faits car entre 1826 et 1838 la Couronne distribue quarante fois plus de terres par octroi que par vente [9].

Au printemps 1840, le gouvernement abroge les titres de la moitié des terres non enregistrées et restées inoccupées, non améliorées et non réclamées [10]. En 1841, une nouvelle loi réaffirme la déclaration de la loi de 1838: «*...] no free grants shall be made of any of the Public Lands of this Province to any person or persons whomsoever*», mais celle-ci contredit, par le fait même, la section 27 qui donne au gouverneur en conseil le pouvoir de donner des terres gratuites aux hommes britanniques [11]. Cette loi reste en vigueur jusqu'en 1853, tandis que le prix des terres chute [12].

Durant les années 1850, par contre, l'économie canadienne connaît une phase de grande prospérité en raison notamment de l'expansion de la construction ferroviaire. Les prix sont à la hausse, tels ceux des terres. La population aussi augmente [13]. Dès 1860, les terres arables, une des richesses naturelles les plus importantes du Haut-Canada, sont toutes occupées [14], y compris, sans doute, celles de la région de Lafontaine.

L'histoire orale régionale a toujours souligné le fait que les premiers colons canadiens-français de la région avaient reçu des terres du gouvernement. Pourtant, les registres des terres démentent quelque peu cette croyance car les octrois gratuits aux colons sont peu nombreux: les nouveaux habitants ont dû payer leurs terres. Par exemple, l'honorable John Macauby

---

9. Lillian Gates. *Land Policies of Upper-Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1968, p. 304. À l'avenir: Gates. *Land Policies*.
10. *Ibid.*, p. 265.
11. Hugh Mackenzie Morrison. «The principle of free grants in the land Act of 1841» dans *CHR*, 14, 1933, p. 392.
12. Gates. *Land Policies*, p. 285.
13. *Ibid.*, p. 285.
14. *Ibid.*, p. 302.

a vendu cent acres au nord du lot 14 de la 16e concession à Constant Marchildon, un des pionniers du groupe , le 17 mars 1846 pour la somme de 37,10 livres. Ou encore, le 13 janvier 1855, François Labissonière vend cent acres à l'ouest du lot 19 de la 16e concession à Casimir Brunelle (un autre pionnier) pour la somme de 50 livres [15].

Même si la présence des habitants du Bas-Canada à Lafontaine est signalée dès les années 1840 [16], leur nom ne figure généralement dans les registres de terre que plus tard, soit dans les années 1870. Nous pouvons sans doute suggérer qu'ils ont finalement payé leurs terres plusieurs années après leur déménagement dans la région, ce qui était pratique courante. Malheureusement, les sources écrites n'offrent aucune réponse sûre.

Avant même que les émigrants du Bas-Canada ne défrichent le nord de la péninsule de Tiny, quelques voyageurs y occupaient des terres. Louis Deschenaux construisit la première maison en 1830, sur le seizième lot de la 16e concession: Joseph Messier la deuxième, dans le lot voisin et après, quelques autres voyageurs emboîtèrent le pas, dont Jean Lacroix, Cyril Pombert et Jean Thibault. Mais la plupart de ces premiers colons ont quitté par la suite leurs terres pour élire domicile ailleurs [17].

> *There was no house at Lafontaine when I first saw it. It was first called Ste-Croix. The nearest house was my father's at Thunder Bay [qui fera partie de la paroisse Sainte-Croix], about seven miles distant Louis Desheneau built the first house there* [18].

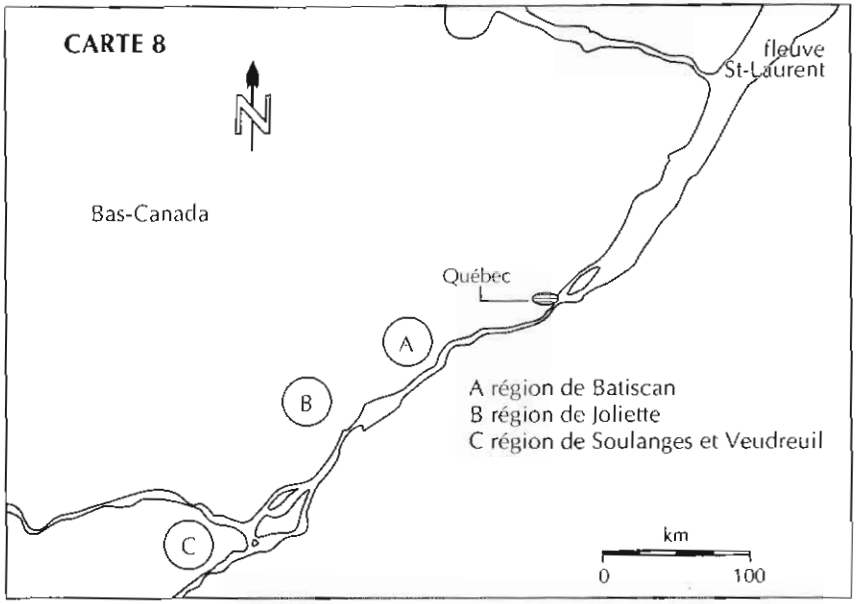
Vers la fin des années 1840, les voyageurs qui habitent toujours cette partie du canton se voient entourés de nombreux émigrants du Bas-Canada.

2. L'émigration du Québec

Les nouveaux habitants francophones de la Huronie immigrent dans la région à partir de 1841 en trois vagues successives d'origine différente: soit de la région de Batiscan, de Joliette et de Vaudreuil-Soulanges. À Lafontaine, ils reproduisent la vie qu'ils avaient jusque-là connue au Bas-Canada. L'agriculture demeure la base de l'économie et certains traits culturels et sociaux (vie sédentaire, grande place accordée à la religion catholique) sont conservés.

---

15. Registres des terres du comté de Simcoe. LB 28, 16e conc., comté de Tiny.
16. Henri Brunet. *Notes historiques sur la paroisse Sainte-Croix de Lafontaine*, manuscrit inédit, 1924-1936, p. 37. À l'avenir: Brunet. *Notes*.
17. Alonzo Gobeil. *Gestes français en terre ontarienne—Épopée française à la baie Georgienne 1610-1956*, tome 1, manuscrit dactylographié, conservé au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, 1956, p. 172-174. À l'avenir: Gobeil. *Gestes français en terre ontarienne* et Thomas Marchildon et Oscar Racette. *Verner et Lafontaine*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, document historique # 8, 1945, p. 38-39. À l'avenir: Marchildon. *Verner et Lafontaine*.
18. A. C. Osborne. «The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Penetang in 1828» dans *OHSPR*, vol. 3, 1901, p. 139.



Régions d'origine des colons de Lafontaine

Des Canadiens originaires du comté de Batiscan commencent cette ruée canadienne-française vers le comté de Simcoe. Ceux-ci occupent les meilleures terres [19] . Parmi leur nombre, on compte les familles Brunelle, Marchand, Marchildon, Maurice [20]. Le manque de terre était toujours persistant dans les paroisses de la Mauricie puisque, lors de la présentation du rapport du comité spécial formé pour étudier les causes de l'émigration du Canada aux États-Unis, Robert Trudel, le représentant de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, affirme que dans sa localité, le manque de terre demeure grave et que soixante-quatre hommes, âgés de 18 ans, n'en trouvent pas [21]. Yolande Lavoie cite aussi Sainte-Geneviève-de-Batiscan comme l'exemple d'une paroisse qui connaît toujours des migrations saisonnières en 1850 et 1860 [22].

La deuxième vague arrive de Joliette. Les Beausoleil, Desroches, Laurin et Marion [23] dominent ce groupe qui doit se contenter de terres moins fertiles, plus au nord et à l'ouest dans la péninsule de Tiny, soit les 18e et 19e concessions [24].

19. Paroisse Sainte-Croix. *Lafontaine, L'Eglise de Ste-Croix 1855-1955*. Lafontaine, 1955, p. 14. À l'avenir: Paroisse Sainte-Croix. *Lafontaine*.
20. Marchildon. *Verner et Lafontaine*, p. 38.
21. «Rapport du comité spécial».
22. Lavoie. *L'émigration des Québécois*. Introduction.
23. Marchildon. *Verner et Lafontaine*, p. 38.
24. Paroisse Sainte-Croix. *Lafontaine*, p. 14 et Alonzo Gobeil. *Gestes français en terre ontarienne*, p. 402.

La troisième grande vague d'immigrants est issue de Coteau-Station, de Vaudreuil et de Saint-Polycarpe et comprend des André dit St-Amand, Asselin, Beauchamp, Dault, Dubeau, Quesnelle, Vallée [25]. Ce sont des hommes de chantiers qui se trouveront, à la fin du XIX[e] siècle, des emplois dans les scieries de Pénétanguishene [26].

Certes, d'autres colons du Québec et d'ailleurs viendront peupler la région de Lafontaine, mais ce sont ces trois groupes qui représentent les premières grandes vagues de colonisation.

Ces nouveaux habitants cherchent d'abord des bonnes terres arables. Au Québec, la natalité dépasse la disponibilité des terres arables et, pour préserver leur mode de vie agricole traditionnel, les Canadiens français de certaines régions du Bas-Canada préfèrent coloniser Lafontaine que de partir vers les États-Unis.

La présence du curé Amable Charest, originaire de Sainte-Anne-de-la-Pérade explique, dans une certaine mesure, l'émigration des francophones de la région de Batiscan vers la région de Sainte-Croix. Amable Charest, curé de Pénétanguishene dès 1837, conserve des liens avec la communauté où il a vu le jour le 7 mai 1807 [27]. Ses responsabilités ecclésiastiques l'amènent à connaître les bonnes terres agricoles de sa vaste paroisse et il encourage donc les gens de sa région natale, qui cherchent justement de nouvelles terres, à venir s'établir dans la Huronie. L'abbé Amable Charest œuvre dans la région de Pénétanguishene-Lafontaine pendant dix-sept ans et, pendant ce temps, il contribue à la colonisation du nord de la péninsule de Tiny [28].

La vague de colons du Bas-Canada s'achève ironiquement vers 1854, à peu près au même moment où le chemin de fer atteint Barrie (1853). Avant l'ouverture de cette ligne, rien n'indique par quel moyen les colons se rendaient en Huronie. Tout laisse croire cependant qu'ils se rendaient jusqu'à York, soit en bateau, soit en train, soit à pied, et de là complétaient leur voyage à pied ou sur des chariots tirés par des bœufs. Pour eux, le voyage en bateau à vapeur devait demeurer un luxe inaccessible.

Une analyse de l'évolution de la population du canton Tiny (où s'installent ces nouveaux venus) nous indique qu'on compte à peine dix personnes en 1825 et que le nombre de colons s'élève graduellement à 227

---

25. Paroisse Saint-Patrick. *Le Bon Dieu est Bon , Histoire de la paroisse Saint-Patrick et du vilage de Perkinsfield.* Midland, 1984, p. 6.
26. Paroisse Sainte-Croix. *Lafontaine*, p.14.
27. Arthur Picotte. «Tragic fate of two early priests of Penetang» dans *The Free Press Herald.* Pénétanguishene, s.d.
28. Paroisse Sainte-Croix. *Lafontaine*, p. 14 et Marchildon. *Verner et Lafontaine*, p.41, et Daniel Marchildon. *La Huronie.* Ottawa, Le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Série Pro-f-ont, 1984, p. 66-67. À l'avenir: Marchildon. *La Huronie.*

en 1837 et à 3 214 en 1871 [29] (voir les annexes D et E).

Selon les recensements du Canada pour les années 1851, 1861 et 1871, la superficie des terres varie entre dix et cent acres. En 1861, seuls quatre propriétaires détiennent plus de deux cents acres, mais on en compte sept en 1871[30] (voir annexe F). Pourtant, les recensements de 1871 n'indiquent que deux habitants qui possèdent plus de deux cents acres de terrain, soit Hector Marchildon (47 ans) avec 555 acres et Constant Marchildon (52 ans) avec 285. Selon la même source, seuls deux autres habitants ont plus de cent acres de terre, soit Xavier Desroches, père (59 ans), qui détient 250 acres et Henri Brunelle (49 ans) qui en possède 183 [31]. Les recenseurs du comté de Simcoe reconnaissent néanmoins l'existence d'erreurs et d'oublis. En effet, certains noms qui figurent dans les registres des terres sont absents du recensement. Nous pouvons néanmoins conclure que les plus grands propriétaires sont en général plus âgés que les autres, ayant eu sans doute plus de temps pour accumuler des biens.

Les registres ecclésiastiques et les écrits, qu'ils soient secondaires ou d'époque, révèlent que la région de Lafontaine a tout d'abord été colonisée et habitée par des francophones. Pourtant les statistiques dégagées des enregistrements de terres conservées au bureau d'enregistrement du comté de Simcoe indiquent que de la 14e jusqu'à la 21e concession de Tiny, la grande majorité des terres aurait appartenu à des anglophones: en 1831, seulement 4,19% des propriétaires sont francophones (1 sur 24), tandis qu'en 1871, 44 francophones sont propriétaires d'un lot, soit 21,4% par rapport au nombre total de 205 propriétaires. Sans doute que les francophones occupent plus de lots à Lafontaine que ne le laisse entendre le registre des terres. Sans le sou au moment où ils élisent domicile à Lafontaine, ces colons occupent fort probablement leurs terres pendant quelques années jusqu'à ce qu'ils puissent les acheter et faire enregistrer leurs titres.

À Pénétanguishene, la situation demeure moins contradictoire. Selon le registre de terres, en 1841 la majorité des propriétaires sont des francophones (38 sur 68, soit 55,8%), mais le pourcentage chute par la suite considérablement au point où, en 1871, on compte à peine 46 propriétaires francophones sur 166 (27,7%) (voir annexe G).

Quarante-six personnes mentionnées dans les enregistrements et qui avaient reçu des terres de la Couronne (soit 21,6% du total) peuvent être considérées comme des voyageurs puisque leurs noms figurent dans la liste de voyageurs compilée par Alexander C. Osborne. La même source nous apprend que 42 propriétaires (19,2% du total) viennent de la région de

---

29. Allison Burbidge. *The changing role of transportation in Simcoe County from 1800-1866—an historical geography.* Thèse de Maîtrise, Université McMaster de Hamilton, 1961, p. 81. À l'avenir: Burbidge. *The changing role of transportation.*
30. *Recensements du Canada.* 1851, 1861 et 1871.
31. *Recensements nominatifs du Canada.* 1871.

Pénétanguishene et que 56 (25,6%) viennent d'ailleurs dans la province dont 40 (18,3%) de Toronto, en plus de 74 propriétaires (33,9%) dont on ne connaît pas le lieu d'origine (voir annexe H). Il y a un plus grand nombre de titres enregistrés à des noms francophones à Pénétanguishene, sans doute parce que les voyageurs reçoivent leur terre gratuitement de la Couronne, hormis certaines obligations de défrichage et la somme de huit livres. Par contre, les colons de Lafontaine ont pour la plupart dû acheter leur terre.

L'ethnicité des habitants de Tiny nous est connue grâce aux recensements du Canada. Ils sont majoritairement francophones, un fait que corroborent d'ailleurs les documents d'Église. En 1851, la population de Tiny compte 411 francophones sur un total de 748, soit 54,9% de la population; en 1861, les cantons de Tiny et de Tay (unis pour le recensement de 1861) comptent 750 francophones sur un total de 1 901, soit 39,4% de la population et en 1871 elle compte 1 807 francophones sur un total de 3 214, soit 56,2% de la population du comté (voir annexe I). Quoiqu'elle diminue légèrement, la présence francophone demeure forte.

3. Les occupations

Les colons s'affairent d'abord et avant tout à des travaux de survie, et au déboisement de leur lot. Normalement ils effectuent la coupe du bois à l'automne. En hiver, ils empilent les broussailles et, un an après, quand ces dernières auront séché, ils les brûlent. Processus qu'ils répètent à plusieurs reprises [32]. Les terres de Lafontaine contiennent beaucoup de bois franc, surtout de l'érable et du hêtre. Bien que plus difficile à utiliser, le bois franc peut servir à la construction des maisons et à la fabrication des meubles. En 1851-1852, cent maisons sur cent treize dans Tiny sont construites en billots et, en 1860-1861, deux cent trente-cinq des deux cent quatre-vingt-trois maisons sont faites du même matériel [33]. De plus, l'érable fournit du sirop— la seule source de sucre facilement disponible à l'époque [34], une ressource qui, en 1871, se chiffre à 2 787 kilogrammes (6 145 livres) de sucre d'érable pour les dix-huit habitants producteurs.

Patricia Lutman affirme que la superficie qu'un habitant peut défricher est environ de deux à quatre hectares par an, selon ses énergies et l'aide qu'il reçoit. Elle estime que cette occupation accapare d'année en année la plupart des énergies du pionnier [35]. Cependant, une fois le lot défriché et la maison bâtie, les colons se butent à d'autres difficultés: le manque d'équipement, le peu d'argent ainsi que les difficultés naturelles comme les intempéries ou encore les mouches.

---

32. William Cannif. *History of the settlement of Upper-Canada*. Mika Publishing Company, Canadiana Reprint Series #1, 4e édition,1971, p.187-188.
33. *Recensements du Canada*, 1851 et 1861.
34. Burbidge. *The changing role of transportation*, p.41.
35. Patricia Fletcher Lutman. *An historical approach to the physical and cultural geography of the Tiny-Tay (Pénétanguishene) Peninsula*. Thèse Université du Michigan, 1982, p. 169.

Quelques colons font la pêche ou, à la fin des années 1860, travaillent dans l'industrie du bois, mais la plupart des colons, une fois leurs terres défrichées, vivent de l'agriculture, tout comme leurs pères l'avaient fait. C. Todd a décrit la chronologie des activités agricoles de la région: après le temps des sucres, au mois de mars, vient la semence de la patate du premier au vingt mai, ensuite la semence des concombres et des melons à la fin mai ainsi que la semence du blé, de l'avoine et de l'orge. La fin juin occasionne la récolte des pois et la levée du maïs et les mois de juillet et août la récolte des autres semences [36]. Les fermiers de Lafontaine obtiennent un meilleur rendement agricole que le font les descendants des voyageurs. Et cela ne doit pas nous surprendre. En 1871, le recensement agricole montre que les habitants récoltent 1 594 boisseaux de patates sur dix-huit acres de terre, soit 88,5 boisseaux l'acre, tandis que les voyageurs n'en récoltent seulement que 1 368 sur trente-cinq acres, soit 39 boisseaux l'acre. La production des habitants est presque toujours plus abondante que celle des voyageurs. Par exemple, un seul descendant de voyageur cultive deux cents boisseaux de navets par rapport à onze habitants qui en produisent 4 840; quinze habitants produisent 1 268 boisseaux de pois, 2,72 fois de plus que les 465 boisseaux des quinze descendants de voyageurs; seize habitants produisent 4 391 boisseaux d'avoine, 2,31 fois de plus que les 1 895 boisseaux des quinze descendants de voyageurs; quinze habitants cultivent 1 681 boisseaux de blé de printemps, 1,99 fois de plus que les 842 boisseaux produits par les descendants de voyageurs. Les habitants possèdent aussi plus de bêtes à cornes, plus de moutons et plus de vaches à lait. Xavier Desroches possède cinquante vaches à lait à lui seul. Ils produisent également plus de beurre (soit 2 107 livres chez dix-huit habitants par rapport à 823 chez onze descendants de voyageurs) et fabriquent plus de laine que les descendants de voyageurs [37]. Ces différences sont telles qu'elles ne peuvent provenir seulement d'une variation des qualités des terres ou de l'intérêt porté à ce travail.

En 1850, la ferme moyenne du canton de Tiny recouvre soixante-six acres de terre et livre environ cent six minots de production agricole annuellement. Les racines occupent 25% de la production totale et les grains 75%. Or les cultivateurs peuvent difficilement moudre leur grain puisque le moulin le plus proche se trouve à Midhurst (près de Barrie) [38].

Ainsi, en raison de difficultés nombreuses, d'absence de voie de transport pour exporter rapidement les produits agricoles et de moyens limités des agriculteurs (terre défrichée, main-d'œuvre, outils), la production comble uniquement les besoins régionaux. Les routes secondaires servent donc adéquatement cette agriculture de subsistance, qui peut fonctionner coupée de l'extérieur. La nature même de l'économie de subsistance

36. C. Todd. «General remarks on the climate of Penetang» dans *Sir John Franklin, 1786-1847*. Appendice #2, p. cvii.
37. *Recensements du Canada*, 1871.
38. Marchildon. *La Huronie*, p.71.

implique une rareté de numéraire. Néanmoins l'occupation principale du comté de Simcoe entre 1820 et 1866 demeure la culture de la terre [39]. Les habitants de Lafontaine, en plus de leur condition précaire, vivent de façon très isolée. Toutefois, quelques individus affichent une certaine prospérité relative. Par exemple, dans les recensements de 1871, Constant Marchildon possède 285 acres de terre, les deux seules carrioles ou traîneaux de Lafontaine, quatre granges et étables, quatre autos ou wagons, des machines agricoles, et un bateau, en plus d'embaucher trois hommes à la pêche [40].

Contrairement à la situation chez les voyageurs, personne dans la communauté de Lafontaine n'assume, de façon évidente, le rôle de leader communautaire. Si des personnes plus influentes que d'autres ont existé, elles passent sous silence dans les annales locales.

Le mode de vie agricole, renforcé par l'isolement et la pauvreté des moyens de transport de l'époque, encourage forcément une société centrée sur la famille.

4. Les services

L'Église a toujours été le centre de la vie paroissiale de Lafontaine. C'est pourquoi son histoire est avant tout une histoire paroisssiale.

Les éléments qui forment la base de la légende du *Loup de Lafontaine*, écrite par le curé Thomas Marchildon, mettent à jour de profondes divisions internes au sein de la paroisse constituée de cliques qui regroupent les différents ensembles de colons venus du Québec. Il n'en demeure pas moins que la religion joue un rôle important dans l'établissement de Lafontaine.

Aux débuts, les habitants doivent se rendre à Pénétanguishene pour recevoir les services religieux. Mais, à partir de 1850, Amable Charest vient parfois célébrer la messe dans les maisons des colons à Lafontaine [41]. Le curé Frémiot l'imite et note à ce sujet, le 4 avril 1854: «Je vais passer cette semaine dans les concessions» [42]. L'abbé Amable Charest fonde Sainte-Croix en 1850 et, en 1856, une église de 30 pieds sur 40 est érigée. Le terrain de l'église provient du patrimoine de Charles Vallée et d'Antoine Lafrenière qui, tous les deux, offrent trois quarts d'un arpent pour la construction de cette chapelle [43].

Enfin, en 1857, le curé Claude Ternet prend la paroisse en main et ouvre les registres qui sont mal tenus, parce que le curé y inscrit tous les actes de façon désordonnée [44]. Encore en 1857, l'abbé Claude Ternet cesse son

39. Burbidge. *The changing role of transportation* , p. 105-106.
40. *Recensements du Canada*, 1871.
41. Marchildon. *La Huronie*, p. 91.
42. Lettre du curé Frémiot, le 4 avril 1854, dans AAT, AB 10.06
43. Marchildon. *Verner et Lafontaine*, p. 40-41.
44. Lettre du curé Ternet, le 21 août 1856, dans AAT, AB 12.54

ministère, tandis que l'évêché nomme le curé Lebeaudy à Pénétanguishene; Sainte-Croix redevient donc une dépendance de Pénétanguishene jusqu'en 1861, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée du curé Louis Étienne-Marie Gibra.

Ce nouveau curé ouvre les registres, fermés depuis quatre ans, agrandit l'église de neuf mètres et y ajoute une sacristie où il se loge. Il fait aussi bâtir une chapelle dans l'île aux Chrétiens et une autre dans la communauté avoisinante (qui deviendra Perkinsfield) [45]. Malgré ces améliorations, la vie quotidienne de l'ecclésiastique demeure précaire. Toutefois, l'abbé Lebeaudy explique à l'évêque Lynch qu'il s'en tire bien en dépit d'une mauvaise année financière:

> Still I will have enough for me, since I have no house keeper to pay because I have no house of mine, and above all because Mr Deschenaux keeps me gratis [...] As my Church is not much warmer than an open barn, it is no longer possible for me to celebrate mass in it on weekdays[46].

Le curé Gibra habitera Sainte-Croix jusqu'en 1871 et, à l'arrivée de son successeur, l'abbé Joseph Michel, Lafontaine connaîtra une période de grandes constructions.

La marche demeure le seul mode de transport efficace à Lafontaine en raison de l'état rudimentaire des chemins. Le premier sentier reliant Pénétanguishene à la région au nord du canton de Tiny est ouvert en 1833 [47]. L'aménagement de routes carrossables se fait attendre. Entre-temps, le chemin de fer pénètre jusque dans le comté et offre aux producteurs de la région un débouché sur les marchés extérieurs. Or, ce nouveau mode de transport affecte peu les fermiers du nord du comté qui continuent à écouler leur production dans les villages locaux [48].

En 1856, Lafontaine se dote des services d'un bureau de poste [49]. Vers 1856, Toussaint Moreau tente d'établir une école à Lafontaine mais, malgré cette tentative: «Un grand nombre ne put jamais apprendre à lire ni écrire. Trop loin de l'école, peur des ours et des loups dans les bois, trop de souches à arracher... » [50].

Sans doute qu'ils auraient pu davantage profiter de l'instruction publique, si le travail ne les avait pas retenus autant. L'éducation ne figure pas parmi leurs priorités même si peu d'habitants peuvent signer leur nom, comme le signale l'abbé Henri Brunet qui écrit qu'à Lafontaine «[...] peu de

---

45. Paroisse Sainte-Croix. *Lafontaine*, p. 16.
46. Lettre de Louis Gibra, le 28 décembre 1861, dans AAT, AH 06.04
47. Marchildon. *La Huronie*, p. 58.
48. Burbidge. *The changing role of transportation*, p. 107.
49. Nick Mika et Helma Mika. *Places in Ontario*. Belleville, 1983. À l'avenir: Mika. *Places in Ontario*.
50. Henri Brunet. *Notes historiques sur la paroisse Sainte-Croix de Lafontaine*, Manuscrit inédit, 1924-1936, p. 68. À l'avenir: Brunet. *Notes*.

personnes seront suffisamment lettrées pour signer le registre de l'église Sainte-Croix avant 1897» [51]. À partir de 1868, Charles Picotte, originaire de Saint-Polycarpe, enseigne à deux reprises pendant cinq ans aux enfants de Lafontaine capables d'assister à ses cours [52].

Aucun document ne fait mention des autres services disponibles à Lafontaine à cette époque. Quand les fermiers ont besoin de services spécialisés, ils se rendent sans doute à Pénétanguishene.

5. Le comportement social

Les habitants de Lafontaine s'installent et vivent paisiblement sur leurs terres, en reproduisant la société qu'ils ont laissée derrière eux. Contrairement aux voyageurs, ils communiquent peu avec les gens de l'extérieur. D'abord, même si un individu manifeste le désir de sortir de la région, la durée du trajet ne l'y invite guère. Un simple voyage à Pénétanguishene, à une distance d'environ quinze kilomètres (plus pour d'autres), le long de routes rudimentaires souvent impraticables, surtout en hiver, demande quelques heures.

Néanmoins, avant d'obtenir le service religieux à Lafontaine même, on devait se rendre à la messe à Pénétanguishene, et quelques-uns, obligés d'arriver le samedi, dorment chez des parents [53]. Ainsi, les voyages «en ville» sont réservés essentiellement pour l'approvisionnement. De plus, leur travail d'agriculteur, qui exige une présence quotidienne, sédentaire, incite peu les habitants à se déplacer, ce qui les condamne forcément à vivre repliés sur eux-mêmes, à s'isoler de l'extérieur.

Les habitants de Lafontaine demeurent attachés à leurs croyances religieuses et à leurs habitudes relatives aux baptêmes, aux mariages et aux décès. La célébration des sacrements démontre une croissance graduelle de la population car en 1867, par exemple, les baptêmes se chiffrent à 52 et, en 1871, à 75 [54] (voir annexe J).

Toutefois, le curé Thomas Marchildon écrit «[qu'] On ne passait pas d'un groupe à l'autre» [55]. Ainsi les mariages entre les individus des différents groupes de colons venus du Québec, installés à quelques kilomètres l'un de l'autre, demeurent des événements isolés et ce phénomène favorise le repliement sur soi. Par contre, vue de l'extérieur, la paroisse de Sainte-Croix affiche une forte cohésion sans doute attribuable à l'homogénéité francophone du milieu. Les paroissiens s'unissent pour l'accueil de l'évêque qui décrit l'événement ainsi:

---

51. *Ibid.*, p. 68.
52. Marchildon. *La Huronie*, p. 157.
53. *Ibid.*, p. 92.
54. Brunet. *Notes*, p. 49.
55. Thomas Marchildon. *Le loup de Lafontaine*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, document historique #29, 1945, p. 4. À l'avenir: Marchildon. *Le loup*.

> [...] cette population toute française et catholique à quelques exceptions près [...] de 300 habitants, comprenant Les usages du Bas Canada nous firent une réception magnifique une longue avenue d'arbres avait été plantée avec un arc de triomphe de verdure ornée de rubans et de samièse, un Trône avait été dressé pour nous à la gauche de l'austel, toute la population sur deux rangs ayant le R P Canady à leur tête nous attendait [56].

Il n'en demeure pas moins que des divisions internes se manifestent. Ainsi, vers 1870, le choix de l'emplacement de la nouvelle église attise les colères et les espoirs, sa localisation faisant hausser la valeur des lots à proximité. Certains espèrent voir le nouveau temple construit sur le lieu actuel, d'autres proposent un déplacement vers Randolph (le plus haut point de la région, à deux kilomètres du village). Un terrain sur un lot à Randolph aurait même été partiellement déboisé à cette fin et les malentendus se poursuivent jusqu'à ce que l'archevêque tranche la question en faveur du site actuel [57].

Durant les années 1920, l'abbé Henri Brunet remarque encore une différence dans «l'esprit et la façon» des gens de sa paroisse. Il caractérise le groupe établi dans le village même (les descendants de la première vague) de confiant; celui de Laurin (les descendants de la deuxième vague) de doté d'une simplicité de mœurs; et celui de Randolph (les descendants de la troisième vague) de plus ouvert sur le monde des affaires [58]. Les distances considérables entre les fermes ne contribuent guère à l'unité paroissiale.

Un des documents les plus riches traitant des gens de Lafontaine demeure la légende du *Loup de Lafontaine*, rédigée en 1955. L'histoire, qui se déroule au tournant du XX^{e} siècle, illustre les vieilles divisions internes de la paroisse. La communauté se rallie enfin devant la menace d'une peur, d'un ennemi commun, le loup qui la terrorise. Le texte emploie les noms véritables des différents intervenants de ce drame historique.

Une anecdote de cette légende, très révélatrice de la différence entre les gens venus du Québec et ceux de souche voyageur, met en scène Colbert Tessier, un habitant, et François Labatte, un voyageur. Au cours de la nuit, le loup a massacré les quarante brebis de Tessier, et les traces laissées près du carnage font croire au fermier qu'un des chiens de François est responsable de l'attaque. Colbert et Philéas Beaupré se rendent donc à la baie du Tonnerre confronter François, le petit-fils d'un des premiers habitants de la région. Voici le dialogue qui s'ensuit:

> —Mes chiens sont restés attachés toute la nuit, protesta François.
>
> —C'est ce que tu dis, répliqua Colbert.
>
> —Me prends-tu pour un menteur, demanda François?

---

56. Cahier de l'évêque de Charbonnel, le 23 juin 1860, p. 2-4, dans AAT, LB 11.
57. Marchildon. *La Huronie*, p. 72.
58. Brunet. *Notes*, p. 54.

—Pêcheur ou menteur, c'est tout un, répondit Colbert.

François se leva menaçant:

—Des habitants, qui pataugent toute la journée dans la boue et le fumier, osent m'insulter chez moi! [59]

Cet extrait exprime bien l'incompréhension, voire les préjugés, qui existent entre les fils d'habitants et les descendants des voyageurs qui manifestent, comme en témoigne la dernière réplique, un certain mépris à l'égard du métier de cultivateur.

Sur un autre plan, les anglophones vont noter facilement le fait que les gens de Lafontaine ne parlent pas l'anglais. Du moins, c'est le commentaire qui revient le plus souvent dans leurs écrits [60] . Même au XX[e] siècle, le caractère francophone de Lafontaine surprend toujours les anglophones. Dans *Georgian Bay*, Barry James écrira en 1968:

> Here old people and children speak no English and others speak it only when they do business with outsiders. The village is the centre of a French farming area and the location of the parish church. Some of the older houses are true HABITANT cabins, made of squared logs which formerly were white washed every spring to preserve them [61].

Le même commentaire revient en 1981 dans *Places in Ontario: «Lafontaine survived into the twentieth century as the only settlement of any size where English was not spoken »* [62].

L'arrivée du curé Joseph Michel, «le bâtisseur», en 1871 annonce une époque de grandes constructions de bâtiments religieux: nouvelle église, presbytère, chapelle à Perkinsfield.

Or, l'économie agricole et forestière de la région évolue lentement même si au moins un homme, Frederick Ingall, entrevoit déjà le potentiel touristique de la localité. Ingall exposera sa vision quand il écrit au milieu du XIX[e] siècle que les terres seront:

> [...] sought after as a desirable «locale» for the residence of families of small independant property wishing to enjoy the most saluticious air, purest water and decidedly most beautiful scenery in Upper-Canada, particularly should greater facilities be afforded of communicating with Toronto [63].

Mais cette transition prend presque un siècle avant de se réaliser; elle transformera irrévocablement l'économie locale à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle.

---

59. Marchildon. *Le loup*, p.11-12.
60. Elmes Henderson. «Some notes on a visit to Pénétanguishene and the Georgian Bay in 1856» dans *OHSPR* vol. 28, 1932, p. 31.
61. James Barry. *Georgian Bay, the Sixth Lake*. Toronto, 1968.
62. Mika. *Places in Ontario*.
63. Fonds Ingalls, p. 11.

CONCLUSION

Comme nous avons pu le constater dans les pages précédentes, la colonisation canadienne-française de la Huronie comporte certains aspects fort intéressants. Deux groupes très différents ont réalisé cette colonisation: le groupe des voyageurs qui doivent s'exiler à la suite de la remise aux Américains de Michillimackinac et de l'île Drummond, pour s'établir après 1825 à Pénétanguishene; et le groupe des paysans canadiens en quête de terres fertiles et qui viennent dans la région à partir des années 1840. Le premier a retenu davantage notre intérêt. D'un mode de vie caractérisé par des déplacements fréquents et par une dépendance vis-à-vis de la traite des fourrures, ses membres sont passés à une existence sédentaire, progressivement marquée par l'influence d'une société blanche et d'un clergé actif, dans une région où la fourrure perdit rapidement son importance.

Ainsi, la région au cours de la première moitié du XIX[e] siècle a peu à offrir aux colons comme si elle attendait, en fin du compte, l'essor qu'apportera le bois. Cela nous ramène donc à notre question de départ: pourquoi les voyageurs sont-ils venus coloniser ce coin de pays isolé et en transition et comment se comportent-ils une fois sur place et ce à la lumière de l'expérience des colons du Bas-Canada qui les suivront après 1840?

L'isolement pèse lourdement sur la situation économique de la Huronie, qui se trouve en périphérie des centres habités. Le transport par bateau est peu développé et les routes sont dans un mauvais état. Se rendre en Huronie demeure un exercice difficile, tout comme les déplacements à l'intérieur de ses frontières; ils exigent beaucoup de temps. Le manque de moyens de transport et la situation géographique sont tels que l'agriculture ou les autres activités nécessitant un échange avec les marchés extérieurs à la région demeurent très difficiles.

Outre l'isolement, peu de services sont offerts pour attirer les habitants éventuels dans la région car, avant leur arrivée, la Huronie constitue, à toute fin pratique, une terre vierge, presque inhabitée.

Nous avons pu, en examinant les traits principaux du groupe voyageur et de son peuplement, voir comment ce groupe s'adapte au changement de la conjoncture économique et comment sa socialisation suscite des difficultés. L'application des mêmes critères d'analyse à l'autre groupe francophone qui colonise la région de Pénétanguishene, vers la même époque, c'est-à-dire les colons du Bas-Canada, nous a permis de faire une comparaison qui met davantage en valeur la spécificité du groupe voyageur et sa réaction au nouveau climat social et économique qui l'entoure.

Dans un cas comme dans l'autre, l'établissement dans la région signifie une rupture avec leur foyer culturel respectif. Les paysans du Bas-Canada quittent leur patelin pour venir vivre dans un milieu anglophone, loin des institutions et du mode de vie qu'ils ont connus. De leur côté, les voyageurs, en acceptant de venir à Pénétanguishene, se coupent de leur mode de vie antérieur étroitement lié au commerce des fourrures. À leur arrivée dans la

région, ces nouveaux colons doivent se contenter de terres de grandeur et de qualité insuffisantes. Ainsi les voyageurs acceptent des octrois de vingt acres, dans un secteur peu fertile, même si plusieurs colons ailleurs dans la province ont reçu jusqu'à deux cents acres [1].

Les habitants de Lafontaine éprouvent aussi leur part de difficultés: les premiers arrivants occupent les meilleures terres, les autres doivent se contenter de zones moins fertiles. Le manque de terre, engendré par l'explosion démographique et les pratiques agricoles au Bas-Canada, les incite à laisser derrière eux leurs familles. Mais réalisent-ils leurs aspirations? Oui, mais en partie seulement, car dès les années 1870, un certain nombre d'habitants de Lafontaine se dirigent vers l'Ouest canadien et aux États-Unis parce qu'encore une fois les terres fertiles font défaut, mais cette fois à Lafontaine [2]. Ils se retrouvent donc, une génération plus tard, devant le problème qui avait provoqué leur départ du Bas-Canada.

Il y a lieu de noter que la raison première qui pousse les colons à venir en Huronie demeure l'absence d'alternatives. Le choix des voyageurs repose en bonne partie sur une décision gouvernementale: s'ils refusent les lots offerts par la Couronne, ils n'auront rien d'autre. Les habitants de Lafontaine, inspirés dans une certaine mesure par le curé Charest, se déplacent afin de trouver de nouvelles terres agricoles. Il est possible de croire qu'ils aient été mal informés sur le véritable état de la Huronie ou encore qu'ils croyaient en partie à un certain mythe de prospérité future. Nous ne pouvons ignorer l'influence qu'aurait pu avoir sur ces gens un certain discours prêché par le clergé québécois du XIX^{e} siècle sur le devoir de colonisation et sur la prospérité que celle-ci devait engendrer.

Les nouveaux colons colonisent dans le canton de Tiny, entre les 14^{e} et 21^{e} concessions et les voyageurs occupent le côté est de la péninsule de Tiny.

À Lafontaine, l'économie s'appuie sur l'agriculture dont les produits ne sont pas exportés hors de la région à cause de la faible production, de l'isolement et de la faiblesse des réseaux de transport. L'agriculture demeure le pilier économique de la région de Lafontaine jusqu'à tout récemment. Par contre, Pénétanguishene s'adaptera à l'économie du bois dès la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, pour finalement entrer dans une ère économique plus industrielle au XX^{e} siècle. Mais entre temps, son économie repose sur quelques petits commerces et plus encore sur la présence des établissements navals et militaires.

Le caractère rudimentaire de l'économie de la Huronie de la première moitié du XIX^{e} siècle est bien sûr à mettre en rapport avec l'agriculture de subsistance des paysans de Lafontaine. Quant aux voyageurs, ces agents de

---

1. Lillian Gates. *Land Policies of Upper-Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1968, p. 105.
2. Henri Brunet. *Notes historiques sur la Paroisse Sainte-Croix de Lafontaine*. Manuscrit inédit, 1924-1936, p. 37.

la traite des fourrures, ils perdent à Pénétanguishene leur principal gagne-pain. Le commerce des pelleteries dans la Huronie, comme ailleurs, n'atteint plus l'importance qu'il a connue plus au nord au début du XIX^{e} siècle.

Les voyageurs et les habitants qui viennent élire domicile dans le nord de la péninsule de Tiny cohabitent mais ne se fréquentent guère. Les deux groupes partagent un territoire, une langue; les deux auront de nombreux descendants francophones . Pourtant leurs cultures et leurs comportements divergent grandement. Issus de deux sociétés différentes, ils forment, dans leur terre d'adoption, deux sociétés distinctes qui réagissent différemment à leur nouveau milieu.

L'origine et la nature sociale des habitants de Lafontaine et des voyageurs les attirent vers des travaux différents. Les emplois des voyageurs (chasseur, guide...) leur offrent la possibilité de conserver un mode de vie nomade. Les habitants, confinés à l'agriculture, connaissent routine et stabilité. Les voyageurs, qui tentent néanmoins de cultiver leurs terres, réussissent moins bien que les colons du Bas-Canada. Échec qu'on ne doit pas imputer complètement à leur inexpérience.

Les citoyens de Pénétanguishene disposent d'une gamme de services rendus nécessaires notamment par la présence de la base navale et militaire. Aussi, les réseaux de transport, beaucoup plus développés que ceux qui lient Lafontaine au reste du monde, favorisent Pénétanguishene. Les gens de Lafontaine peuvent se déplacer à Pénétanguishene pour profiter de ces services mais ceci présente, comme nous l'avons vu, certaines difficultés.

Les prêtres œuvrant à Lafontaine signalent moins de problèmes «religieux» qu'à Pénétanguishene. Les curés de Lafontaine demandent très rarement des avis ou des dispenses à l'évêque. Ces nombreuses requêtes, par rapport aux ouailles de Sainte-Anne, démontrent un degré beaucoup moindre de socialisation chez les voyageurs qui se soumettent ou s'adaptent tant bien que mal aux nouvelles exigences que leur impose le clergé, des exigences auxquelles les habitants ont par ailleurs déjà l'habitude de se conformer.

La mentalité varie considérablement d'un groupe à l'autre. Les voyageurs, habitués à une vie faite de nombreux déplacements, développent le goût de l'aventure et non celui de la sédentarité. Ce sont des êtres doués d'une connaissance plus large du monde, résultat sans doute de leur contact avec les habitants de différentes régions de l'Amérique du Nord, un contact qui leur donne une meilleure appréciation des rapports humains. Ils participent à la Guerre de 1812, en grande partie pour défendre le commerce des fourrures, bref leur mode de vie. Et ils développent une vue d'ensemble plus grande que leurs voisins de Lafontaine qui, bien ancrés dans leur milieu, dépendent rarement des situations et des contacts extérieurs pour vivre. En outre, le fait que les habitants parlent surtout le français limite leurs contacts possibles avec le monde «extérieur».

Enfin, le voyageur est né de la fusion de deux civilisations, l'une amérindienne, l'autre européenne, tandis que les habitants de Lafontaine

adoptent un mode de vie agraire traditionnel d'origine européenne.

Somme toute, les francophones de souche voyageur peuvent se vanter d'un passé illustre. Malheureusement, force nous est de constater qu'ils sont, dans une perspective historique, les «enfants pauvres» de la francophonie de la région. Méprisés à la fois par leurs maîtres anglo-saxons et leurs voisins canadiens-français, ils n'ont jamais occupé la place qui leur revient dans notre histoire. Même de nos jours, les établissements militaires et navals ne font toujours aucun effort pour présenter la relation intime qui prévalait entre les militaires et leurs seuls voisins—et souvent employés—les voyageurs.

Que les gens soient conscients ou non de l'apport historique, économique ou culturel de ces deux groupes, il reste que leur venue en Huronie a donné au comté de Simcoe une couleur particulière. Les habitants de Lafontaine et les francophones de souche voyageur vivront cette colonisation parallèlement, sans jamais se fusionner. Pour sa part, la région de Lafontaine reflète l'empreinte de ses ancêtres; les francophones de Lafontaine ont résisté plus longtemps à l'assimilation grâce à leur isolement qui a persisté jusqu'à il y a à peine une trentaine d'années.

Chez les voyageurs, la situation est autre, car il faut compter sur un degré élevé d'adaptation. Tout comme les parents des voyageurs venus à Pénétanguishene s'étaient adaptés au pays de la fourrure et au mode de vie amérindien, les voyageurs de la Huronie s'intégreront à leur tour au milieu anglophone qui les entoure, milieu essentiel pour leur survie économique. Leur capacité d'adaptation a permis aux voyageurs de survivre et de s'intégrer. Mais cela a aussi contribué à leur acculturation. Ainsi, à Pénétanguishene, ils se convertissent au XIX^{e} siècle à la religion «orthodoxe» et plusieurs adoptent au XX^{e} siècle l'anglais (au détriment du français et des langues amérindiennes) afin de mieux s'intégrer à leur milieu.

ANNEXE A

Premiers enregistrements de terres faits par les voyageurs mentionnés sur la liste de voyageurs d' A. C. Osborne

le lot	date d'enregistrement	type d'octroi	nom du locataire
- 14 2nd range (Tiny) rés. Penetang	27 02 1834	titre complet	Jacques Adam
- 1/2 16 & 17 conc. 15 (Tiny) rés. Penetang	28 02 1835	militaire/ milice	Cuthbert Amiotte
- park lot 24 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Pierre Blett
- park lot 26 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Louis Blett
- 16 2nd range rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Goderoi Boyer
- park lot 27 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Joseph Carron
- park lot 28 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Joseph Carron, fils
- 1/2 nord 99 (Tiny)	21 11 1822		Louis Corbier
- 1/2 sud 99 (Tiny)	21 11 1822		Louis Corbier
- 1/2 sud 99 rés. Nottawasaga	27 07 1820	militaire/ milice	Louis Corbière
- 1/2 nord 99	28 07 1820	reg. I/1/1820	Louis Corbière
- 1/2 ouest, 9 conc. 18 (Tiny)	04 05 1871	vente	Charles Cotte
- 21, conc. 1 rés. Penetang	14 03 1839	titre complet	J-B Croteau
- 10 1st range rés. Penetang	27 02 1834	titre complet	Louis Descheneau
- 1/2 sud, 16 conc. 16 (Tiny)	09 04 1834	vente	Louis Descheneau

le lot	date d'enregistrement	type d'octroi	nom du locataire
- park lot 23 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Joseph Desjardin
- 1/4 n-e, lot 8 conc.14 (Tiny) rés. Penetang	21 11 1833	militaire/ milice	Louis Desognier
- 1/4 n-e,lot 8 conc. 14 (Tiny)	20 10 1835	militaire	Louis Desognier
- 1/2 sud & 1/4 n-e lot 13, conc. 15(Tiny) rés. Penetang	28 02 1835	militaire/ milice	Louis Desognier
- 1/2 sud & 1/4 n-e lot 13, conc. 15 (Tiny) rés. Penetang	20 10 1835	militaire	Louis Desognier
- park lot 17 rés. Penetang	26 08 1811	titre complet	Étienne Fréchette
- 21 sud Water rés. Penetang	11 06 1849	titre complet	Joseph Friesmith
- 3, conc 2	21 02 1839	titre complet fils	Pierre Gerroux
- 1/2 nord, 16 conc. 18 (Tiny)	16 12 1865	location	Abrois Labatt
- 5, conc. 1 rés. Penetang	29 04 1835	titre complet	Lewis Labatte
- 1/2 sud, 16 conc. 17 (Tiny)	19 03 1836	militaire/ milice	Louis G. Labatte
- 1/2 nord, 16 conc. 16 (Tiny)	30 09 1839	vente	John LaCroix
- 1/2 sud, 16 conc. 18 (Tiny)	22 01 1866	location	John Lacroix
- 1/2 sud, 16 conc. 18 (Tiny)	19 06 1867	vente	John Lacroix
- Tiny Park and Town lot rés. Penetang	10 03 1834	titre complet	Pierre Lacroix

le lot	date d'enregistrement	type d'octroi	nom du locataire
- Tiny Park, lot 35, west bay rés. Penetang	27 02 1834	titre complet	Charles Langlade père
- 33 Park lot rés. Penetang	05 03 1835	titre complet	Charles Langlade fils
- 1/2 nord, 12 conc. 16 (Tiny)	20 07 1837	vente/clergé	Jacques Laramé
- park lot 20 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Louis Lasert
- Tiny Park, lot 5 rés. King	10 04 1834	titre complet	Denis Lavallé
- park lot 32 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Prisque La Gris
- 11 1st range rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Prisque LeGris
- Tiny Park, lot 36, west bay rés. Tiny	27 02 1834	titre complet	Pierre Lepin
- 13 2e range rés. Penetang	27 11 1834	titre complet	Louis Lépine
- 1/2 nord, 16 conc. 16 (Tiny)	07 04 1834	vente	Joseph Mecier
- 1/2 nord, lot 12 conc. 14 (Tiny)	24 04 1851	clergé	Joseph Minsier
- 1/2 est, 9 conc. 18 (Tiny)	— 04 1867	location	J. Missier
- 21, conc. 15 (Tiny)	— 01 1864	location	David Mitchell
- 1/2 sud, 13 conc. 17 (Tiny)	25 11 1836	militaire/ milice	Jacques Parisian
- Tiny 09 1st range rés. Penetang	27 02 1834	titre complet	Louis Payette
- Tiny 14 1st range rés. Penetang	09 05 1834	titre complet	Joseph Peltier
- 12 Park lot rés. Penetang	05 03 1835	titre complet	Cyril Pombird

le lot	date d'enregistrement	type d'octroi	nom du locataire
- 9 2nd range rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Augustin Pricour
- park lot 39 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Joseph Recolle
- park lot 39 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet (full fees)	Joseph Recolle
- 18 1st range rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Dédin Révol
- park lot 22 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Pierre Rolland
- 1 park lot rés. Penetang	05 03 1835	titre complet	Joseph Roy
- 6, conc. 1 rés. Penetang	28 02 1835	titre complet	Joseph Roy
- park lot 41 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Francis Secord
- park lot 6 rés. Penetang	30 06 1834	titre complet	Charles Vasseur
- 1/2 nord, lot 18 conc. 15 (Tiny) rés. Tiny	12 12 1839	militaire/ milice	Lori Vasseur
- 1/2 nord, 79W (Tiny) Penetang Rd	29 08 1831	militaire/ milice	J-B Vasseur

Source: les archives de l'Ontario, index des enregistrements de terres—canton de Tiny et municipalité de Pénétanguishene (microfiches # 062 et 051)

N.B. A. C. Osborne semble omettre quelques noms de voyageurs, tels que George Gordon, David Mitchell et William Simpson, probablement parce que ces derniers sont en partie ou complètement de descendance britannique.

ANNEXE B

L'Origine des épouses des voyageurs à Pénétanguishene avant 1870 et après 1870

Fils de voyageurs qui épousent...	Avant 1870	Après 1870	TOTAL
filles de voyageurs	32	25	57
filles de Lafontaine	4	2	6
filles francophones d'autres souches	16	37	53
filles anglophones	3	4	7

Source: chiffres compilés à partir du répertoire de mariages publié par la Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie et à partir du recensement de 1860-1861.

ANNEXE C

Les statistiques «spirituelles» de la paroisse à Pénétanguishene, telles que présentées par l'abbé John P. Kennedy, en 1863

1º	Attached to the Church of Ste Anne at Pénétanguishene there are 600 souls. In the Reformatory 34. Total, adults & children 634.		
2º	Baptisms performed by me	1860	26
		1861	27
		1862	44
3º	Confirmations		40
	1 Episcopal visitation		
4º	Marriages	1860	1
		1861	3
		1862	2
5º	Deaths	1860	1
		1861	5
		1862	8
6º	Dispensations of Consanguinity	none	
7º	Mixed Marriages	none	
8º	Easter Communions, — about 240 yearly		
9º	Hardened Sinners—about 16		
10º	Conversions to the faith—3		

Source: Document AH 08.05 des archives du diocèse de Toronto.

ANNEXE D

La population des cantons de Tiny et Tay de 1831 à 1838

année	hommes + 16 ans	femmes + 16 ans	hommes - 16 ans	femmes - 16 ans	Total
1831	105	71	71	82	329
1832	105	82	80	94	361
1833	85	63	74	70	292
1834	90	96	106	109	401
1835	117	123	133	136	509
1836	196	186	186	179	765

	Tiny	Tay	Tiny	Tay	Tiny	Tay	Tiny	Tay	Tiny	Tay
1837	49	109	55	120	68	131	50	211	222	460
1838	77	13	69	19	86	25	61	19	293	81

Source: Relevés de population publiés dans les journaux de l'Assemblée du Haut-Canada, 1831 à 1838.

ANNEXE E

La population des cantons de Tiny et Tay et de Pénétanguishene de 1851 à 1891

années	HOMMES			FEMMES			TOTAL		
	Tiny	Tay	Penetang	Tiny	Tay	Penetang	Tiny	Tay	Penetang
1851	379	333		369	267		748		
1861*	1 631			1 255			2 886		
1871	1 636	867		1 578	762		3 214	1 629	
1881	1 970	1 577	537	1 766	1 416	552	3 736	2 993	1 089
1891	2 445	2 488	1 074	2 339	2 226	1 036	4 784	4 714	2 110

*Tiny et Tay ont été recensés ensemble en 1861.

Source: Recensements du Canada, 1851, 1861 et 1871.

ANNEXE F

Superficie des terres du canton de Tiny en 1851, 1861 et 1871

	1851	1861	1871
TOTAUX	135	126	408
10 acres **et moins**	30 *(22,2%)*	2 *(1,5%)*	47 *(11,5%)*
10 à 20 **acres**	20 *(14,8%)*	3 *(2,3%)*	168 *(41,1%)*
20 à 50 **acres**	29 *(21,4%)*	53 *(42%)*	
50 à 100 **acres**	39 *(28,8%)*	57 *(45,2%)*	143 *(35%)*
100 à 200 **acres**	17 *(12,5%)*	7 *(5,5%)*	43 *(10,5%)*
plus de **200 acres**	—	4 *(3,1%)*	7 *(1,7%)*

Source: Recensements du Canada, 1851, 1861 et 1871.

ANNEXE G

Le nombre de propriétaires francophones et anglophones dans le canton de Tiny (14e à 21e concessions), et la municipalité de Pénétanguishene entre 1831 et 1871.

Année	Tiny (Lafontaine) (14e-21econcessions)			Pénétanguishene			TOTAL
	anglais	**français**	**total**	**anglais**	**français**	**total**	
1831	23	**1**	24	—	—	—	24
1841	96	**8**	104	30	**38**	68	172
1851	122	**15**	137	47	**37**	84	221
1861	135	**16**	151	104	**36**	140	291
1871	161	**44**	205	120	**46**	166	371

Source: Chiffres compilés à partir des index des enregistrements de terres des Archives de l'Ontario, canton de Tiny et municipalité de Pénétanguishene, microfiches # 062 et 051.

ANNEXE H

Lieu d'origine des premiers propriétaires de lots du canton de Tiny (14e à 21e concessions) et de la municipalité de Pénétanguishene.

Endroit	voyageurs	région de Pénétang	Toronto	ailleurs	non indiqué	TOTAL
Penetang	46	42	40	16	74	218
Tiny (14e-21e)	21	8	6	77	84	196

Source: Chiffres compilés à partir des index des enregistrements de terres aux Archives de l'Ontario, canton de Tiny et municipalité de Pénétanguishene, microfiches # 062 et 051.

ANNEXE I

Population francophone du canton de Tiny en 1851, 1861 et 1871

années	lieux	francophones totale	population
1851-52	Tiny	411	748
1861	Tiny-Tay	750	1 901
1870-71	Tiny	1 807	3 214

Source: Chiffres compilés à partir des recensements de 1851, 1861 et 1871.

BIBLIOGRAPHIE

LES SOURCES

Les sources premières utilisées proviennent de trois catégories. D'abord, les recensements du Canada et, en deuxième lieu, les enregistrements de terres du comté de Simcoe, conservés au bureau de l'enregistrement des terres à Barrie, ainsi que les index des terres du canton de Tiny et de Pénétanguishene que conservent les archives de l'Ontario. Troisièmement, la correspondance rédigée par les gens de l'époque se retrouve aux Archives de l'archidiocèse de Toronto, aux Archives publiques du Canada et au Centre de ressources des Parcs historiques de la Huronie. Chacune de ces sources renferme des renseignements relatifs au groupe des voyageurs ou habitants, mais elle contient également des lacunes importantes dont il faut tenir compte.

Les recensements du Canada pertinents à notre étude (1825 - 1871) sont ceux de 1851, 1861 et 1871. Les statistiques de la population antérieures à ces dates ne peuvent être obtenues qu'à travers les relevés de population publiés dans les journaux de l'Assemblée du Haut-Canada, car sauf les résultats globaux de 1842, il n'existe aucun recensement pour le canton de Tiny avant 1851 [1]. Avec les recensements nominatifs de l'époque, nous aurions pu dresser l'inventaire des noms, des biens et de la production agricole et industrielle des propriétaires, voyageurs et habitants. Toutefois les Archives publiques du Canada n'ont conservé aucun recensement nominatif pour le comté de Simcoe avant 1871. Donc, les recensements antérieurs à cette date, ainsi que les relevés de population de l'Assemblée du Haut-Canada, quoiqu'utiles pour relever des chiffres de la population de la région, ne sont pas assez détaillés pour dresser une description complète de la vie agricole, des biens immobiliers, des occupations et de la vie économique des deux groupes étudiés.

Néanmoins, les chiffres du recensement nominatif de 1871 nous permettent de faire le bilan de la situation dans les deux groupes à la fin de l'époque de leurs colonisations respectives. L'index des recensements de 1871 contient certains noms des deux groupes, même si les auteurs de cette compilation, effectuée par la Société généalogique de l'Ontario pour le comté de Simcoe, reconnaissent l'existence d'un grand nombre d'erreurs de transcription commises par les recenseurs de l'époque par rapport aux noms francophones et amérindiens; ce qui explique peut-être pourquoi plusieurs noms pertinents semblent avoir été omis de cette source.

Les enregistrements de terres du comté de Simcoe et les index des Archives de l'Ontario, pour leur part, nous fournissent le nom des premiers propriétaires, leur origine, la date d'enregistrement, la grandeur du terrain et

---

1. Thomas A. Hillman, compilateur. *Catalogue de Recensements sur microfilm 1661-1891*. Ottawa, Archives publiques du Canada, 1987, p. 251.

le type d'octroi. Ces données ont servi à retracer la nature et les dates de colonisation des colons des deux groupes. À ce titre, il faut signaler une anomalie en ce qui concerne ces enregistrements. Avant l'incorporation de la municipalité de Pénétanguishene en 1875, les lots habités par les voyageurs du côté ouest de la baie de Pénétanguishene font partie du canton de Tiny. Or, suite à la constitution de la municipalité, ces lots deviennent partie de Pénétanguishene. C'est donc dans les enregistrements classés sous Pénétanguishene qu'il a fallu chercher les renseignements concernant ces lots. Par contre, les données rapportées dans les recensements visant les habitants de ces mêmes lots de la côte ouest de la baie de Pénétanguishene se trouvent sous le canton de Tiny.

La troisième catégorie, la correspondance d'époque, comprend des lettres et pétitions écrites par des individus qui ont habité la région au XIX^{e} siècle. Ces documents sont d'abord les lettres de divers curés ayant vécu à Pénétanguishene et Lafontaine, conservées aux Archives de l'archevêché de Toronto. Les autres documents de cette catégorie sont tirés de fonds gardés par le Centre de ressources des Parcs historiques de la Huronie. Toutefois, en général, les francophones de cette époque, souvent illettrés, écrivent peu. Pour cette raison, les renseignements glanés dans cette source sont écrits par des observateurs et non par les membres mêmes des deux groupes étudiés. Il existe tout de même le cas de George Gordon, voyageur de l'île Drummond, dont la correspondance renferme plusieurs lettres que lui adresse son ami Dédin Révol, des lettres qui expriment un biais religieux. Les autres documents d'époque, surtout écrits par des religieux ou par des anglophones, expriment eux aussi des biais dont il faut tenir compte. Notons également que tous les documents provenant de cette catégorie sont rédigés par des hommes. Il y a donc absence du point de vue des femmes autant chez les habitants que chez les voyageurs.

Très peu de documents se rapportent aux habitants de Lafontaine. La plupart des sources utilisées concernent donc le groupe des voyageurs, en communication avec un plus grand nombre de personnes: le gouvernement, les militaires et les marchands.

En raison de la rareté des sources premières, il a fallu avoir recours à certaines sources secondaires qui offrent néanmoins de nombreux renseignements utiles. Signalons tout d'abord qu'il existe très peu d'ouvrages qui traitent de la région en particulier. *La Huronie*, un manuel écrit par Daniel Marchildon, est le seul ouvrage à brosser un tableau de l'histoire francophone de la région. La rigueur du travail lui donne une certaine crédibilité.

Gestes français en terre ontarienne. Épopée française à la baie Georgienne, 1610-1956, de l'abbé Alonzo Gobeil, ne manque pas d'intérêt. Mais ce manuscrit inédit contient un certain biais religieux et manque malheureusement de rigueur. Il faut donc l'utiliser avec prudence.

L'abbé Thomas Marchildon a écrit une courte histoire partielle de Lafontaine, contenue dans *Verner et Lafontaine*. Il a aussi signé *Le Loup de*

Lafontaine, une légende basée sur un événement historique qui sert à recréer les mentalités du début du XX[e] siècle. Dans les deux textes, en dépit d'une grande clarté, le curé Marchildon se laisse parfois influencer par ses préoccupations religieuses.

«*The Migration of Voyageurs from Dummond Island to Penetang in 1828*», dans *Ontario Historical Society, Papers and Records* constitue, forcément, la source majeure de toute recherche sur les voyageurs de la région. A.C. Osborne y reproduit quelques témoignages de voyageurs de l'île Drummond et, malgré quelques erreurs dans les noms fournis, il demeure le seul à avoir essayé de dresser une liste complète des noms de voyageurs. Cette liste démontre une certaine subjectivité, voire un préjugé de la part de l'auteur, qui omet d'inclure certains voyageurs, dont George Gordon, peut-être parce qu'il ne souhaite pas associer les noms d'anglophones blancs à des voyageurs amérindiens, francophones.

Les registres de mariages préparés par la Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie, pour leur part, nous offrent aussi des renseignements utiles tels que le nom des parents des mariés et la date des mariages. Par contre, il faut tenir compte du fait que cette source ne comprend que les individus qui se sont mariés à l'église catholique et en Huronie.

Normalement le répertoire des baptêmes des paroisses de Sainte-Croix, de Sainte-Anne et de Saint-Patrick, rassemblé par la Société généalogique de la Huronie, aurait pu nous permettre de compiler le taux de natalité des paroisses à différentes époques. Toutefois, il a dû être mis de côté puisqu'il semble contenir des erreurs importantes. Lors d'une comparaison entre les chiffres tirés de ce répertoire et ceux du curé John P. Kennedy pour les mêmes années, nous avons découvert une différence très importante. Par exemple, en 1863, le curé Kennedy de Pénétanguishene informe son évêque qu'il a baptisé vingt-six personnes en 1860, vingt-sept en 1861 et quarante-quatre en 1862, tandis que le nombre de baptêmes qui figurent dans le répertoire n'est que de seize pour 1860, quinze pour 1861, et douze pour 1862. Cependant, à Lafontaine, l'écart entre les chiffres diminue: l'abbé Henri Brunet indique pour 1867, cinquante-deux baptêmes, soixante-six l'année suivante et soixante et onze pour 1869. Les chiffres calculés à partir du répertoire donnent cinquante en 1867, soixante en 1868, et soixante-cinq en 1869. Pourtant, l'écart cité dans le premier exemple remet en question l'exactitude du répertoire puisque le curé John Kennedy devait sûrement connaître le nombre exact des baptêmes qu'il a administrés.

Somme toute, malgré la nature imcomplète des données contenues dans les sources primaires et les nombreux biais identifés, elles fournissent, néanmoins, suffisamment de renseignements de première main pour procéder à l'étude des deux groupes. Ces informations, agencées aux sources secondaires, nous permettent de dégager l'identité fort intéressante des gens qui ont habité le nord du comté de Simcoe entre 1825 et 1871.

I-SOURCES PRIMAIRES

LES ARCHIVES DE L'ARCHIDIOCÈSE DE TORONTO:

Archives de l'évêque de Charbonnel (1850-1860):

7 articles -lettres

Documents de l'évêque Lynch (1860-1888):

6 articles -lettres

Documents de l'évêque Macdonnell (1819-1840):

23 articles -lettres et requêtes

Documents de l'évêque Power (1842-1847):

3 articles -lettre et documents

ARCHIVES DE L'ONTARIO:

Index des enregistrements de terres

-canton de Tiny (microfiche 062)

-Pénétanguishene (microfiche 051)

ARHIVES DU COMTÉ DE SIMCOE:

SIMCOE, John Graves. *Governor Simcoe's Journey from Humber to Matchedash Bay in 1793.*

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA:

HABITANTS DE PÉNÉTANGUISHENE. «Pétition adressée à Sir John Colborne par les habitants de Pénétanguishene», dans *Records of the provincial and civil secretary's offices, Upper-Canada and Canada. Civil secretary's correspondance, 1791-1840. Upper-Canada sundaries, 1766-1840.* RG 5 A1, vol. 101, numéro 2. Le 31 août 1830.

ROBINSON, W. H.. *British, Military and Naval Records. Correspondance of the military secretary of the Commander of the forces.* RG 8, série C, section A, vol. 121, section commissariat, numéro 3 et 5. 1816.

BUREAU DE L'ENREGISTREMENT DES TERRES DU COMTÉ DE SIMCOE:

Livres d'enregistrement numéros 21 à 31 pour le canton de Tiny.

CENTRE DE RESSOURCES DES PARCS HISTORIQUES DE LA HURONIE:

Copie du fonds Fulford B. Fielde. Collection privée de la famille Fielde.

Copie du fonds Frederick Lennox Ingall. Collection privée de la famille Ingall.

Copie du fonds George Gordon. Archives publiques de l'Ontario.

Copie du fonds Hodgetts.

Lettre de John Moberly de Pénétanguishene au commissaire des terres de la couronne, le commissaire Davidson, le 28 juillet 1842.

RECENSEMENTS DU CANADA:

-1851

-1861

-1871

SOURCES MANUSCRITES:

BRUNET, Henri. *Notes historiques sur la paroisse Sainte-Croix de Lafontaine,* manuscrit inédit, février 1924-1936. Conservé au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, 158 p.

MASON, Elizabeth. Lettre du 22 août 1986 de Toronto.

II. SOURCES IMPRIMÉES

CARR, Thomas.«Comments on Upper Canada in 1836», dans *Ontario History*. 1955, p. 163-181.

DOUZE MISSIONNAIRES des Cantons de l'est. *Le Canadien émigrant ou Pourquoi le Canadien français quitte-t-il le Bas-Canada?* Imprimerie Côté et cie, 1851, 46 p.

ELLIOT, Bruce S. éditeur. *Index to the 1871 Census of Ontario—Simcoe.* Toronto,Ontario Genealogical Society, 1987, 279 p.

GIANETTO, Stella M. éditrice. *1860-1861. Population Census of the Canadas for the Townships of Tay and Tiny.* Midland, County of Simcoe, 1983, 35 p.

HENDERSON,Elmes.«Some notes on a visit to Pénétanguishene and the Georgian Bay in 1856», dans *Ontario Historical Society Papers and Records*, vol. 28, 1932, p. 30-34.

RELEVÉS DE POPULATION, dans *les Journaux de l'Assemblée du Haut-Canada*. 1831 à 1838.

LaROCHEFOUCAULT-LIANCOURT. «LaRochefoucault-Liancourt's Travels in Canada, 1795», cité par Alexander Fraser dans le *Thirteenth report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario.* A. T. Wilgress Printer, 1916.

McEVOY, Henry. *The province of Ontario Gazetteer and Directory.* Toronto, Robertson and Cook, 1869, 718 p.

PROVINCE DU CANADA. «Rapport du comité spécial nommé pour s'enquérir des causes de l'émigration du Canada aux États-Unis d'Amérique ou ailleurs pour 1857», dans *le Conseil Législatif, papiers parlementaires*, numéro 8, vol. 15, 3e session, 5e parlement, 1857, appendice numéro 47, 1857.

SANDERS, William.«A letter from Penetang in 1855», dans *OHSPR* , vol. 40, p. 9.

TÊTU, Henri. «Requête des voyageurs de Michilimakinak en 1796», dans *BRH*, vol. 10, mars 1904, p. 65-74, et vol. 10, avril 1904, p. 97-106.

TODD, C.. «General remarks on the climate of Penetang», dans *Sir John Franklin*, appendice numéro 2, p. cvi-cviii.

QUAIFE, M. M. éditeur. *The John Askin Papers, 1747-1795*, vol. 1, Burton Historical Records, Detroit Library Commission, 1928.

QUAIFE, M. M. éditeur. *The John Askin Papers, 1796-1820*, vol. 2, Burton Historical Records, Detroit Library Commission, 1931.

SMITH, William, H.. *Smith's Canadian Gazetteer.* Toronto, HGW Rowsell, 1846. 285 p.

III. THÈSES

BURBIDGE, Allison A.. *The changing role of transportation in Simcoe County from 1800-1866—an historical geography*. Thèse de M.A., Université McMaster de Hamilton, 1961, 115 p.

FIEGUTH, W. N.. *The personality of North-Simcoe County, a study in historical geography*. Thèse de M.A., Université Western de London, 1968.

IGARTUA, José Eduardo. *The Merchants and Negociants of Montréal, 1750-1775: A Study in socio-economic history*. Thèse de Ph.D., Université du Michigan, 1974.

LUTMAN, Patricia Fletcher. *An historical approach to the physical and cultural geography of the Tiny-Tay (Pénétanguishene) Peninsula,*. Thèse, Université du Michigan, 1982.

IV. SOURCES SECONDAIRES: LIVRES

BARRY, James. *Georgian Bay, the Sixth Great Lake*. Toronto, 1968, 191 p.

BARTLETT, Ross. *Garrison-community relations*. Midland, Parcs historiques de la Huronie, 1980. 20 feuillets.

BAYFIELD, John et Carole Gerow. *Reflets d'hier, une histoire en images de Pénétanguishene*. Traduit de l'anglais. Midland, Midland Printers, 1982, 191 p.

BISHOP, Olga. *Publications of the Province of Upper-Canada and of Great Britain*. Toronto, Gouvernement de l'Ontario, ministère des Affaires civiques et culturelles, 1984, 288 p.

BROWN, Jennifer S. H.. *Strangers in Blood*. Vancouver, UBC Press, 1980, 255 p.

CANNIF, William. *History of the settlement of Upper-Canada*. Belleville, Mika Publishing Company, Canadiana Reprint Series #1, 4e édition, 1971, 671 p.

CENTRE de ressources des Parcs historiques de la Huronie. *Historical Naval and Military Original Personnel*. Midland, 1983, 118 p.

CHAMPAGNE, Antoine. *Petite histoire du voyageur*. Saint-Boniface, La Société historique de Saint-Boniface, 1971, 63 p.

CHOQUETTE, Robert. *L'Ontario français historique*. Montréal, Éditions Études Vivantes, Collection L'Ontario français, 1980, 272 p.

DECHÊNE, Louise. *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle*. Paris, Plon /Montréal, Fides,1974, 588 p.

DESROSIERS, Léo-Paul. *Les Engagés du Grand Portage*. Montréal, Fides, 1969, 219 p.

EDGAR, Matilda. *Ten years of Upper Canada in Peace and War, 1805-1815*. Toronto, William Briggs, 1890, 389 p.

GAGNON, Serge et René Hardy. *L'Église et le village au Québec, 1850-1930.* Montréal, Léméac, 1979, 174 p.

GATES, Lillian F. *Land Policies of Upper Canada.* Toronto, University of Toronto Press, 1968, 378 p.

GLAZEBROOK, G. P.. *A History of Transportation in Canada,* vol. 1. Toronto, McLelland & Stewart, Carleton Library Series, numéro 11-12, 1964.

GOBEIL, Alonzo. *Gestes français en terre ontarienne—Épopée française à la baie Georgienne 1610-1956,* tome 1. Manuscrit dactylographié inédit. 1956. Conservé au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, 449 p.

GREER, Allan. *Peasant, Lord and Merchant. Rural society in three Québec Parishes 1740-1840.*Toronto, University of Toronto Press, 1985, 304 p.

HAMILTON, James Clelan. *The Georgian Bay.* Toronto, James Bain & Son, 1893, 170 p.

HEIDENREICH, Conrad. *Huronia.* Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1971, 337 p.

HILLMAN, Thomas A., compilateur. *Catalogue de Recensements sur microfilm 1661-1891.* Ottawa, Archives publiques du Canada, 1980, 289 p.

HUNTER, A. F.. *The History of Simcoe County.* Toronto, Ryerson Press,The Historical Committee of Simcoe County, 1909, 323 p.

INNIS, Harold A.. *The fur trade in Canada.* Toronto, University of Toronto Press, 1973, 446 p.

LANDON, Fred. *Lake Huron.* Indianapolis, Bobbs-Merrill Co., American Lakes Series, 1944, 389 p.

LAVOIE, Yolande. *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930.* Québec, Éditeur officiel, Série Études et documents, 1979, 57 p.

LEECHMAN, Douglas. *Native Tribes of Canada.* Toronto, Gage, 1956, 357 p.

LEITCH, Adelaide. *The Visible Past.* 1974.

LEROUX, Richard. *The industrial development of Pénétanguishene.* Projet de recherche de l'hôtel de ville de Pénétanguishene, s.d.

MARCHILDON, Daniel. *De Coureur de bois...à quoi?* Pénétanguishene, Centre d'activités françaises, 1979, 158 p.

MARCHILDON, Daniel. *La Huronie.* Ottawa, Le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Pro-f-ont. 1984, 285 p.

MARCHILDON, Thomas. *Le loup de Lafontaine.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, document historique #29, 1955, 39 p.

MARCHILDON, Thomas et Oscar Racette. *Verner et Lafontaine.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, document historique #8, 1945, 62 p.

MASON, Elizabeth. Résumé d'une conférence donnée aux Descendants of the Establishments Organization, Pénétanguishene.

MIKA, Nick et Helma Mika. *Places in Ontario: Their Name Origins and History*. Belleville, Mika Publishing, 1983, 691 p.

MORSE, Eric W.. *Fur trade Canoe Routes of Canada--Then and Now*. Minister of Supply and Services Canada, 1979.

NUTE, Grace Lee. *The Voyageur*. St. Paul, 1955.

OUELLET, Fernand. *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada*. Montréal, Hurtubise, Cahiers du Québec, 1972, 379 p.

PAROISSE SAINTE-ANNE de Pénétanguishene, brochure du conseil paroissial, s.d.

PAROISSE SAINTE-ANNE de Pénétanguishene. *Along the Bay, A history of St.-Ann's memorial church*. Pénétanguishene, imprimeurs Beaudoin, 1946, 59 p.

PAROISSE SAINTE-ANNE de Pénétanguishene, *Premiers Canadiens-français*. s.l., s.d.

PAROISSE SAINTE-CROIX de Lafontaine. *Lafontaine, l'Église deSainte-Croix, 1855-1955*. Lafontaine, 1955, 100 p.

PAROISSE SAINT-PATRICK de Perkinsfield. *Le Bon Dieu est Bon, l'histoire de la paroisse Saint-Patrick et du village de Perkinsfield*. Midland, 1984, 87 p.

RUSSELL, Donna Valley. *Michigan Voyageurs from the Notary book of Samuel Abbott, Mackinac Island 1807-1817*. Detroit, Detroit Society of Genealogical Research Inc., 1982, p. 1-49 et p. 122-129.

SCANLAN, Peter Lawrence. *Prairie du Chien, French, British, American*. Wisconsin, 1937.

SMITH, W. L.. *The Pioneers of Old Ontario*. Toronto, George N. Morang, 1923, 343 p.

SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE. *Répertoire de mariages de Lafontaine, Perkinsfield et Pénétanguishene*. Ottawa, Collection Paroisses de l'Ontario français, #4, 1984, 277 p.

STANLEY, George F. G.. *La guerre de 1812. Les opérations terrestres*. Traduit de l'anglais par Marguerite MacDonald. Montréal, Éd. du Trecaré, 1984, 489 p.

TACHÉ, Joseph Charles. *Forestiers et Voyageurs*. Montréal, Fides, 1946, (date originale de parution—1863) 190 p.

TRIGGER, Bruce. *The Children of Aataentsic, A history of the Huron People to 1660*, volume 1. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1976, 912 p.

WEAVER, Emily Poynton. *The story of the counties of Ontario, the county of Simcoe*. Toronto, Bell & Cockburn, 1913, 318 p.

V. SOURCES SECONDAIRES: ARTICLES

ALCAND, Eric. «Penetang celebrates 50th anniversary», dans le *Toronto Evening Telegram* , 26 mars 1932, p. 13.

Ancestry, bulletin des Descendants of the Establishments Organization, vol. 2, no 3, septembre 1984, et vol. 2, no 4, novembre 1984, Pénétanguishene.

AXTELL, James. «The white Indians of colonial America», dans *William and Mary Quarterly,* 32 (3), 1975, p. 55-58.

BARRY, James. «The First Georgian Bay Steamers», dans *Inland Seas,* 23, 1967, p. 191-198.

BROWN, Alan S. «Governor Simcoe Michigan and Canadian Defense», dans *Michigan History,* 67, mars/avril 1983, p. 17-23.

BROWN, Jennifer S. H. «Two companies in search of traders; Personnel and promotion patterns in Canada's early British fur trade», dans *Proceedings of the second Congress, Canadian Ethnology Society,* 2 (28), Ottawa, National Museum of Man, Mercury series, 1975, p. 623-45.

BROWN, Jennifer S. H. «Changing views of fur trade marriage and domesticity; James Hargrave, his colleagues and "the sex"», dans *Western Canadian Journal of Anthropology,* 6, 1976, p. 92-105.

BROWN, Jennifer S. H. «A demographic transition in the fur trade country: Family sizes and fertility of company officers and country wives», dans *Western Canadian Journal of Anthropology,* 6, 1976, p. 61-71.

CHARBONNEAU, Hubert, B. Desjardins et P. Beauchamp. «Le comportement démographique des voyageurs sous le régime français», dans *Social History,* 1978, p. 120-133.

COYNE, J. H. «Across Georgian Bay in 1871», dans *OHSPR,* 28, 1932, p. 25-29.

ELLS, S. C. «Canadian Voyageurs», dans *CGJ,* 42, 1951, p. 80-89.

FORD, Richard Clyde. «The French-Canadians in Michigan», dans *Michigan History Magazine,* 27, 1943, p. 243-257.

GATES, Paul W. «Official Encouragement to Immigration by the Province of Canada», dans *CHR,* 15, 1934, p. 24-38.

GIDNEY, R. D. «Elementary education in Upper-Canada: a reassessment», dans *Ontario History,* 45, septembre 1973, p. 167-185.

GIROUARD, Désirée. «Les Canadiens au Pôle Nord», dans *BRH,* 4, 1898, p. 215-216.

HAMIL, Frederick Coyne. «An early settlement on St. Joseph Island», dans *Ontario History,* 53 (4), 1961.

HARDY, René et Jean Roy. «Encadrement social et mutation de la culture religieuse en Mauricie», dans *Questions de culture nº 5: Les régions culturelles,* Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.

LAIDLER, George. «The Nottawasaga Portage, Simcoe County Ontario», dans *OHSPR,* 35, 1943, p. 39-48.

MASON, Elizabeth. «The Michillimackinac Company and its role in the war of 1812», dans *Fourth North American Fur Trade Conference*, octobre 1981, 21 pages.

MASON, Elizabeth et Adèle Rahs. «Web of Power in the Fur Trade of the Old South West, a Genealogical Approach», dans *Fifth North American Fur Trade Conference*, juin 1984, 18 pages.

MASSICOTTE. «Répertoire des congés», dans *le Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1921-22, p. 189ss.

McGIVEN, J. S. «Building a church at Penetang», dans *The Catholic Register*, 27 mars 1978, p. 6-7.

MILLS, G. K. «The Nottawasaga River route», dans *OHSPR*, 8, 1909, p. 40-48.

MORRISON, Hugh MacKenzie. «The principle of free grants in the land Act of 1841», dans *CHR*, 14, 1933, p. 392-407.

MORSE, Eric. «Voyageurs Highway», dans *CGJ*, 62, 1961, p. 148-161; et 63, p. 2-17; et p. 64-75.

OSBORNE, Alexander Campbell. «Old Pénétanguishene: sketches of its pioneer, naval and military days», dans *Simcoe County Pioneer and Historical Society, Pioneer Papers*, Barrie, (5-6), 1912-1917, p. 4-164.

OSBORNE, Alexander Campbell. «The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Penetang in 1828», dans *OHSPR*, 3, 1901, p. 126-166.

OUELLET, Fernand, «Libéré ou exploité! Le paysan québécois d'avant 1850», dans *Histoire Sociale* 13 (26), novembre 1980, p. 339-368.

PATERSON, Gilbert Clarence. «Land Settlement in Upper-Canada 1783-1840,» dans *Sixteenth Report of the Department of Archives of the Province of Ontario*, par Alexander Fraser, Toronto, 1921.

PICOTTE, Arthur. «Laboureau, Penetang Parish had its beginning in 1827», dans *The Free Press Herald*, s.d , s.l.

PICOTTE, Arthur. «Tragic fate of two early priests of Penetang», dans *The Free Press Herald*, s.d.

SHORTT, Adam et Arthur Doughty. «The Coureur de Bois», dans *Canada and its Provinces*, 23 volumes, Toronto, 1917.

SPRAGGE, George W. «The Districts of Upper Canada, 1788-1849» dans *OHSPR*, 39, 1947.

VAN KIRK, Sylvia M. «The Custom of the country: An examination of fur trade marriage practices», dans *Canadian Historical Association Report*, Toronto, 1974.

VAN KIRK, Sylvia M. «Women and the fur trade», dans *Beaver*, hiver 1972, p. 4-21.

VAN KIRK, Sylvia M. «Women in between. Indian women in fur trade society in Western Canada», dans *Canadian Historical Association Report*, 1977.

WEIST, Jan. «Drummond Island: Sportsman's Gem», dans un journal non-identifié, 22 juin 1978.

WILLIAMS, David. «The origin of the names of the post offices in Simcoe County» dans *OHSPR*, 7, 1906, p. 193-236.

WONDERS, William. «The Pénétanguishene Peninsula», dans *CGJ*, 33, septembre 1948, p. 118-129.

LISTE DES CARTES

Carte 1 Le comté de Simcoe 10

Carte 2 La Huronie 11

Carte 3 Groupements autochtones de la région au sud des Grand Lacs 16

Carte 4 Sphère d'activité des voyageurs de Pénétanguishene 28

Carte 5 Routes importantes en 1828 48

Carte 6 Les cantons au nord du comté de Simcoe 50

Carte 7 Le chemin de fer Northern (1854) 53

Carte 8 Régions d'origine des colons de Lafontaine 81

TABLE DES MATIÈRES

Préface 3

Avant-propos 7

Sigles 8

Introduction 9

Chapitre premier La Huronie ancienne 15

1. La nation ouendate 15
2. Les marchands de fourrures 17
3. Le lieutenant-gouverneur Simcoe et les militaires 23

Chapitre II Les voyageurs à Pénétanguishene 27

1. L'origine des voyageurs de Pénétanguishene 27
2. Le déménagement des voyageurs à Pénétanguishene 34

Chapitre III L'établissement des voyageurs à Pénétanguishene 37

1. Les voyageurs prennent possession des terres octroyées par le gouvernement 37
2. Les occupations 39
3. Les services 42
4. Le comportement social 57

Chapitre IV Les voyageurs s'adaptent à la transition économique .. 65

1. Les personnes et les familles influentes 65
2. L'avènement des scieries 74
3. Le déclin des voyageurs 74

Chapitre V Les colons canadiens-français 77

1. La situation sociale et politique au moment de l'émigration des colons du Bas-Canada 77
2. L'émigration du Québec 80
3. Les occupations 84
4. Les services 86
5. Le comportement social 88

Conclusion 91

ANNEXES

A. Premiers enregistrements de terres faits par les voyageurs mentionnés sur la liste de voyageurs d' A. C. Osborne 95

B. L'origine des épouses des voyageurs à Pénétanguishene avant 1870 et après 1870 99

C. Les statistiques "spirituelles" de la paroisse à Pénétanguishene, telles que présentées par l'abbé John P. Kennedy, en 1863 100

D. La population des cantons de Tiny et Tay de 1831 à 1838 101

E. La population des cantons de Tiny et deTay, de 1851 à 1891 ..102

F. Superficie des terres dans le comté de Tiny en 1851, 1861 et 1871 103

G. Le nombre de propriétaires francophones et anglophones dans le canton de Tiny (14e à 21e concessions), et la municipalité de Pénétanguishene entre 1831 et 1871 104

H. Lieu d'origine des premiers propriétaires des lots du canton de Tiny (14e à 21e concessions), et la municipalité de Pénétanguishene 105

I. Population francophone dans le canton de Tiny en 1851, 1861 et 1871 105

BIBLIOGRAPHIE 107

LISTE DES CARTES 119

DOCUMENTS HISTORIQUES

No 1 - *La société historique du Nouvel-Ontario.* Présentation de Joseph-Raoul Hurtubise. Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1942, 43p. **5. $**

No 2 - [Louis Héroux]. *Aperçu sur les origines de Sudbury.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1943, 23p. **5.$**

No 3 - *Faune et mines régionales.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1943, 48p. **5. $**

No 4 - *Chelmsford Coniston Chapleau.* Avant-propos de Rodolphe Tanguay. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1944, 48p. **5. $**

No 5 - *Familles pionnières. Leur odyssée.* Leur enracinement. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1944, 68p. **5. $**

No 6 - Lorenzo Cadieux. *Fondateurs du diocèse de Sault-Sainte-Marie.* Préface de Stéphane Coté. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1944, 47p. **5. $**

No 7 - *Flore Régionale et Industrie Forestière.* Notes préliminaires de Lorenzo Cadieux et Lucien Campeau. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1945, 62p. **5. $**

No 8 - *Verner et Lafontaine.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1945, 62p. **5. $**

No 9 - *Soeurs Grises de la Croix, Fédération des Femmes Canadiennes-françaises.* Orphelinat d'Youville. Présentation de Lucien Campeau et Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1945, 47p. **5. $**

No 10 - *St-Ignace II et Welland.* Présentation de Lorenzo Cadieux et Lucien Campeau. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1946, 52p. **5.$**

No 11 - Rodolphe Tanguay. *Les vieux remèdes au tribunal de l'histoire.* Présentation de Guy Courteau et Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1946, 70p. **5. $**

No 12 - *Histoire de Sturgeon-Falls,* Présentation de Gérard Hébert et Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1946, 70p. **5. $**

No 13 - *Jean Nicolet. Nicolas Point. Toronto.* Présentation de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1947, 49p. **5. $**

No 14 - Gloires ontariennes I. *Saint Jean de Brébeuf. Saint Gabriel Lalement.* Préface de Lorenzo Cadieux et Georges-Émile Giguère. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1947, 47p. **5. $**

No 15 - Gloires ontariennes II. *Saint Antoine Daniel. Saint Charles Garnier. Saint Noël Chabanel.* Préface de Lorenzo Cadieux et Adrien Pouliot. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1948, 48p. **5. $**

No 16 - René Girard. *Trois grands Hurons.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1948, 47p. **5. $**

No 17 - [Germain Lemieux]. *Folklore Franco-Ontarien.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1949, 48p. **5. $**

No 18 - Roger Bélanger. *Région Agricole Sudbury-Nipissing*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1949, 47p. **5. $**

No 19 - *North-Bay et les Jumelles Dionne*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1950, 49p. **5. $**

No 20 - Germain Lemieux. *Folklore Franco-Ontarien Chansons II*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1950, 48p. **5. $**

No 21 - Alexandre Dugré. *Notre Histoire en Cinq Actes*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1951, 35p. **5. $**

No 22 - Rodolphe Tremblay. *Timmins Métropole de l'Or*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1951, 48p. **5. $**

No 23 - *Pour un cinquantenaire. Monographies. Bonfielf 1886. Astorville 1902. Corbeil 1920.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1952, 65p. **5. $**

No 24 - *Blind River - centre industriel. Blezard-Valley - paroisse agricole.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, [1952], 49p. **5. $**

No 25 - Germain Lemieux, *Contes populaires franco-ontariens*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1953, 39p. **5. $**

No 26 - Alphonse Raymond. *Paroisse Sainte-Anne de Sudbury - 1883-1953*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1953, 49p. **5. $**

No 27 - Lorenzo Cadieux et Ernest Comte. *Un héros du Lac Supérieur Frédéric Baraga*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 49p. **5. $**

No 28 - Albert Plante et J-Raoul Hurtubise. *Les écoles bilingues de l'Ontario. Les écoles bilingues de Sudbury*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1954, 49p. **5. $**

No 29 - Thomas Marchildon. *Le loup de Lafontaine*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1955, 41p. **5. $**

No 30 - Jean Archambault, *Mgr Stéphane Coté, P.D., V.G.* Préface d'Alphonse Raymond. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1955, 48p. **5. $**

No 31 - *Noëlville. Un cinquantenaire 1905-1955*. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1965, 56 p. **5. $**

No 32 - Alphonse Gauthier. *Héros dans l'ombre, mais héros quand même. Joseph Jennesseaux, s.j. Jean Véroneau, s.j. Georges Lehoux, s.j.* Préface de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1956, 44p. **5. $**

No 33 - Léon Pouliot et Lorenzo Cadieux. *François-Xavier de Charlevoix, S.J. Missionnaires au Lac Nipigon*. Présentation de Germain Lemieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1957, 48p. **5. $**

No 34 - Gaston Carrière. *Jean-Marie Nédelec o.m.i. 1834-1896*. Préface de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 48p. **5. $**

No 35 - Germain Lemieux. *Contes populaires franco-ontariens II*. Préface de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1958, 60p. **5. $**

No 36 - Germain Lemieux (dir.) *Index analytique des 35 documents de la Société historique du Nouvel-Ontario.* Préface de J.-Émile Lacourcière. Sudbury, La Société historique du Nouvel-ontario, 1959, 48p. **5. $**

No 37 - Lorenzo Cadieux. *Au royaume de Nanabozho.* Préface de guy Courteau. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1959, 48p. **5. $**

No 38 - Frédéric Romanet du Caillaud. *Les Mines de nickel de la région de Sudbury.* Préface de Lorenzo Cadieux et Guy Courteau. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1960, 48p. **5. $**

No 39/40 - Lorenzo Cadieux. *De l'aviron...à l'avion.* Joseph-Marie Couture. Montréal, Editions Bellarmin, 1961, 136p. **7. $**

No 41 - Adrien Prieur, Fernand Forest et Nelson Cholette. *Field.* Avant-propos de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1962, 48p. **5. $**

No 42/43 - Alexander Carter. *Lettres. Allocutions.* Préface de Guy Courteau et Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1962, 95p. **5. $**

No 44/45 - Germain Lemieux. *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Préface de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1963-1964, 113p. **7. $**

No 46/47 - André Lalonde. *Le Règlement XVII et ses répercussions sur le Nouvel-Ontario.* Préface de Guy Courteau. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1965, 71 p. **5. $**

No 48 - Paul Desjardins. *La résidence de Sainte-Marie-aux-Hurons.* Préface de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1966, 46 p. **5. $**

No 49/50 - Yvette Majerus. *Le journal du Père Dominique du Ranquet.* Préface de Léon Pouliot. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 57p. **5. $**

No 51/52 - Germain Lemieux. *De Sumer au Canada français Sur les ailes de la tradition.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1968, 73p. **5. $**

No 53/54 - Mary Ann Griggs. *La chanson folklorique dans le milieu canadien-français traditionnel.* Préface de Lorenzo Cadieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, [1969], 25p. (bilingue) **5. $**

No 55/56/57 - Lorenzo Cadieux. *Frédéric Romanet du Caillaud, "comte" de Sudbury.* Préface de Jean Éthier-Blais. Montréal, Bellarmin, 1971, 143p. **7. $**

No 58/58/60 - Guy Courteau. *Le docteur J.-Raoul Hurtubise M.D. - M.P. 40 ans de vie française à Sudbury.* Préface de Lorenzo Cadieux. Montréal, Editions Bellarmin, 1971, 135p. **7. $**

No 61/62/63 - Germain Lemieux. *Les jongleurs de billochet. Conteurs et contes franco-ontariens.* Préface de Jean-d'Auteuil Richard. Montréal, Bellarmin et Paris, Maisonneuve et Larose, 1972, 134p. **7. $**

No 64 - Germain Lemieux (comp.). *Chansonnier Franco-Ontarien I.* Sudbury, Centre franco-ontarien de folklore, 1974, 138p. **7. $**

No 65 - Roger Lavoie. *Une technique artisanale dans la région de Sudbury-Nipissing. La raquette.* Préface de Germain Lemieux. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1975, 64p. **5. $**

No 66 - Germain Lemieux (comp.). *Chansonnier Franco-Ontarien II.* Sudbury, Centre franco-ontarien de folklore, 1975, 142p. **7. $**

No 67 - Jean-Claude St-Amant, Robert Dupuis et Yves Tassé. *Les élections fédérales dans la ville de Sudbury (1887-1974).* Introduction de Gaétan Gervais. Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1977, 80p. **5. $**

No 68 - *L'industrie du Nickel à Sudbury au début du XXe siècle. Deux études.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1978, 58p. **5. $**

No 69 - Vincent Almazan. *Français et Canadiens dans la région du Détroit aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1979, 67p. **5. $**

No 70 - Huguette Parent. *Le township de Hanmer 1904-1969.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1979, 53p. **5. $**

No 71 - Michel d'Amours. *Moonbeam 1913-1945.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1980, 84p. **5. $**

No 72 - Joseph-Alphonse Desjardins. *Le bûcheron d'autrefois. Vie et travaux de l'ouvrier de la forêt. Récit du P. ...* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1980, 92p. **5. $**

No 73 - *Aspects du Nouvel-Ontario I.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1981, 50p. **5. $**

No 74 - *Aspects du Nouvel-Ontario II.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1981, 49p. **5. $**

No 75 - Lorenzo Cadieux et Robert Toupin. *Les robes noires à l'Ile du Manitou 1853-1870.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1982, 74p. **5. $**

No 76/77 - Fédération des Femmes Canadiennes-françaises de la Paroisse St-Jacques de Hanmer, Ont. *Pionnières de chez nous.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, [1982], 156p. **10. $**

No 78 - Victor Simon. *Le Règlement XVII, Sa mise en vigueur à travers l'Ontario 1912-1927.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1983, 58p. **5. $**

No 79 - Lucien Michaud (dir.) *Cent ans de vie française à Sudbury 1883-1983.* Textes recueillis et présents par... Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1983, 74p. **5. $**

No 80 - Serge Dignard. *Camille Lemieux et L'Ami du Peuple 1942-1969.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1984, 59p. **5. $**

No 81 - Paul-François Sylvestre. *Les journaux de l'Ontario français 1858-1983.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1984, 59p. **5. $**

No 82 - Gaétan Gervais, Ashley Thomson et Gwenda Hallsworth. *Bibliographie: Histoire du Nord-Est de l'Ontario.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1985, 112p. **10. $**

No 83 - Gaétan Gervais, A. Bertrand, R. Methé, M. Rodrigue, P. Campbell, D. Dalcourt. *Toponymes français selon les cartes anciennes (avant 1764).* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1985, 85p. **7. $**

No 83a - Gaétan Gervais. M. Langlois, G. Vaillancourt. *Cartes de l'Ontario français ancien (avant 1764).* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1986, 24p. **3. $**

No 84 - Donald Dennie. *La Paroisse Sainte-Anne-des-Pins de Sudbury (1883-1940): étude de démographie historique.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1986, 115p. **10. $**

No 85 - Gérard Boulay - *Du privé au public: les écoles secondaires franco-ontariennes à la fin des années soixante.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1987, 79p. **10. $**

No 86 - André Bertrand - *L'Éducation classique au Collège du Sacré-Coeur.* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1988, 64p. **10. $**

No 87 - Micheline Marchand - *Les Voyageurs et la colonisation de Pénétanguishene (1825-1871).* Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, 1989, 126p. **10. $**

LA COLLECTION FRANCO-ONTARIENNE

Lionel Groulx. *Confiance et Espoir.* Sudbury, Les Éditions de la Société du Nouvel-Ontario, Collection franco-ontarienne no 1, [1945], 22p.

Victor Barrette. *Moi, Franco-Ontarien. Mes droits, Mes devoirs.* Sudbury, Les Éditions de la Société Historique du Nouvel-Ontario, Collection franco-ontarienne no 2 [1947], 24p.